

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination irrégulière : 1 - 131, 332, 133 - 320, 323 - 324, 323 - 342 p.
- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10X		14X		18X		22X		26X		30X
	12X		16X		20X		24X		28X		32X

271

M. ...
3 ...

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

H
27
N
R
P
10
R
Che
on

RELATION

DE CE QUI S'EST PASSE'

EN LA

NOUVELLE FRANCE,

EN L'ANNE'E 1634.

Enuoyée au

R. PERE PROVINCIAL

de la Compagnie de IESVS

en la Prouince de France

*Par le P. Paul le Jeune de la mesme Compagnie,
Superieur de la residence de*



A PARIS,

Chez SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur
ordinaire du Roy, rue S. Iacques, aux Cicognes.

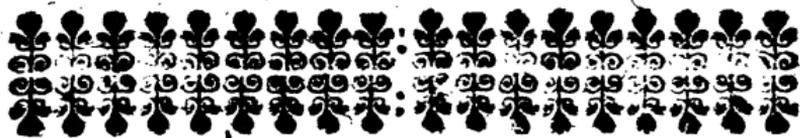
M DC. XXXV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

9207



I
R
Pa
tu
le
En
Pr
de
pa
pe
cu
m
fo
qu
de
P
P



Extrait du Priuilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Imprimeur ordinaire du Roy, marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn liure intitulé, *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France en l'année mil six cens trente - quatre, Enuoyée au Reuerend Pere Barthelemy Iaquinot, Prouincial de la Compagnie de Iesvs en la Prouince de France, Par le P. Paul le Jeune de la mesme Compagnie, Supérieur de la Residence de Kebec: & cependant le temps & espace de neuf années consecutives. Avec defenses à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit liure, sous pretexte de desguisement, ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation, & de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris le 8. Decembre mil six cens trente-quatre.*

Par le Roy en son Conseil,

V I C T O N .



H



L
mo
fior
en n
qu'
cert
non
trée
pou
cela



RELATION

DE CE QUI S'EST
PASSE' EN LA NOUVELLE
FRANCE SVR LE GRAND
Fleuve de S. Laurens en l'année
mil six cens trente-quatre.



MON R. PERE,

Les Lettres de vostre Reuerence, les tes-
moignages de son affection pour la cōuer-
sion de ces peuples, les effets de son amour
en nostre endroit, la venuë de nos Peres
qu'il luy a pleu nous enuoyer pour renfort
cette année, les desirs qu'ont vn si grand
nombre des nostres de venir en ces con-
trées sacrifier leurs vies & leurs travaux
pour la gloire de Nostre Seigneur: Tout
cela ioinct avec le bon succez qu'eurent

2 *Relation de la nouvelle France,*
ses vaisseaux l'an passé à leur retour, &
l'heureuse arriüée de ceux qui sont venus
cette année, avec le zele que tesmoignent
Messieurs les associez de la Compagnie de
la nouvelle France pour la conuersion de
ces peuples barbarres. Tous ces biens
joinctz ensemble venäs fondre tout à coup
dans nos grands bois par l'arriüée de Mon-
sieur du Pleffis General de la flotte qui
nous met däs la iouïssance des vns, & nous
apporte les bonnes nouvelles des autres,
nous comblent d'vne consolation si gran-
de, qu'il me seroit bien difficile de la pou-
voir bien expliquer: Dieu en soit beny à
iamais, si sa bonté continuë de se respan-
dre sur ces Messieurs, comme nous l'en
prions de toute l'estenduë de nostre cœur,
tant d'ames plongées dans vne nuit d'er-
reur qui dure depuis ~~vo~~ si long-temps, ver-
ront en fin le iour des veritez Chrestien-
nes: Et nostre bon Roy, Monseigneur le
Cardinal, Messieurs les Associez, Mon-
sieur le Marquis de Gamache grand appuy
de nostre Mission & quantité d'autres, par
la faueur desquels le Sang du Fils de Dieu
leur sera vn iour appliqué, auront la gloire
& le merite d'auoir contribué à vne si sain-
cte oeuvre.

en l'année 1634.

Je distingueray la Relation de ceste année par chapitres, à la fin desquels ie montray vn journal des choses qui n'ont autre liaison que la suite du temps auquel elles sont arriuées. Tout ce que ie diray touchant les Sauvages, ou ie l'ay veu de mes yeux, ou ie l'ay tiré de la bouche de ceux du pays, nommément d'vn vieillard fort versé dans leur doctrine, & de quantité d'autres avec lesquels i'ay passé six mois peu de iours moins, les suiuant dans les bois pour apprendre leur langue. Il est bien vray que ces peuples n'ont pas tous vne mesme pensée touchant leur creance, ce qui fera paroistre vn iour de la contrariété entre ceux qui traicteront de leurs façons de faire.

Des bons deportemens des François.

CHAPITRE I.

NOus auons passé cette année dans vne grande paix & dans vne tres-bonne intelligence avec nos François. La sage conduitte & la prudence de Monsieur de Champlain Gouverneur de Ke-

4 *Relation de la nouvelle France,*
bec & du fleuve saint Laurens qui nous honore de sa bien-veillance, retenant vn chacun dans son deuoir, a fait que nos paroles & nos predicatiōs ayent esté bien receuës, & la Chappelle qu'il a fait dresser proche du fort à l'honneur de nostre Dame, a donné vne belle commodité aux François de frequenter les Sacremens de l'Eglise, ce qu'ils ont fait aux bonnes Festes de l'année, & plusieurs tous les mois avec vne grande satisfaction de ceux qui les ont assiste. Le fort a par vne Academie bien réglée, Monsieur de Champlain faisant faire lecture à sa table le matin de quelque bon historien, & le soir de la vie des Saints; le soir se fait l'examen de conscience en sa chambre & les prieres en suite qui se recitent à genoux. Il fait sonner la salutation Angelique au commencement, au milieu & à la fin du iour suivant la coustume del'Eglise. En vn mot nous auons subiect de nous consoler voyans vn chef si zelé pour la gloire de Nostre Seigneur & pour le bien de ces Messieurs.

Croiroit-on bien qu'il s'est trouué vn de nos François en Canada qui pour contre-carrer les dissolutions qui se font ailleurs

au Carnauval, est venu le Mardy gras dernier, pieds & testé nuë sur la neige & sur la glace depuis Kebec iusques en nostre Chappelle, c'est à dire vne bonne demie lieuë, ieusnant le mesme iour pour accomplir vn vœu qu'il auoit fait à Nostre Seigneur, & tout cela sans autres tesmoings que Dieu & nos Peres qui le rencontrent.

Pendant le saint temps de Carefmo, non seulement l'abstinence des viandes defenduës & le ieusne s'est gardé, mais aussi tel s'est trouué qui a fait plus de trente fois la discipline, deuotion bien extraordinaire aux soldats & aux artisans tels que sont icy la plus part de nos François.

Vn autre a promis d'employer en oeures pies la dixiesme partie de tous les profits qu'il pourra faire pendant tout le cours de sa vie. Ces petits eschantillons font voir que l'Hyuer n'est pas si rude en la nouvelle France qu'on n'y puisse recueillir des fleurs du Paradis.

Je mettray en ce lieu, ne scachant où le mieux placer ailleurs, ce qu'un de nos François tres-digne de foy & recogneu pour tel, nous a raconté de Jacques Michel Huguenot qui amena les Angloisen

6 *Relation de la nouvelle France,*
ce país cy: Ce miserable la veille de sa
mort ayant vomý cõtre Dieu & contre no-
stre sainct Pere Ignace mille blasphemes,
& s'estant donnè cette imprecation qu'il
vouloit estre pendu s'il ne donnoit vne
couple de soufflets auant la nuict du iour
suiuant à vn de nos Peres qui estoit pris
del'Anglois, vomissant contre luy des in-
iures fort messeantes, il fut surpris bien
tost apres d'vne maladie qui luy osta toute
cognoissance & le fit mourir le lendemain
comme vne beste: Quatre circonståces de
ce rencontre donnerent de l'estonnement
aux Huguenots mesmes, la maladie qui le
prit quelques heures apres ses blasphemes,
l'erreur des Chirurgiens qui estoient en
nombre, lesquels donnerent des remedes
soporiferes à vn letargique, son trespas si
soudain & sans cognoissance, expirant sans
qu'aucun s'en apperceust quoy qu'il y eust
six hommes aupres de luy, la fureur des
Sauages enuers son corps qui le deterre-
rent & le pendirent selon son imprec-
tion, puis le ietterent aux chiens? Les An-
glois qui estoient dans le fort de Kebec
ayant focu cette histoire tragique, dirent
tous estonnez, que si les Iesuites scauoient
tout cela qu'ils en feroient des miracles.

Or
dan
rac
ne
ny
son
ma

De

C
bap
voi
con
à m
L
mé
Fra
ieu
che
rec

Or nous le sçauons maintenant & cependant nous n'en ferons ny prodiges ny miracles : mais nous dirons seulement qu'il ne fait pas bon blasphemer contre Dieu ny contre ses saincts , ny se bander contre son Roy trahissant sa patrie : Mais venons maintenant à nos Sauvages.

*De la conuersion , du Baptesme & de
l'heureuse mort de quelques
Sauuages.*

CHAPITRE II.

Quelques Sauvages se sont faitts Chrestiens cette année, trois ont esté baptizez cest Hyuer en mon absence, en voicy les particularitez toutes pleines de consolation que nos Peres m'ont raconté à mon retour.

Le premier estoit vn ieune homme nommé Sasousmat aagé de 25. à 30. ans, les François le surnommoient Marfolet : Le ieune homme entédant vn iour vn Truchement parler des peines d'Enfer & des recompenses du Paradis, luy dit, mene

8^e *Relation de la Nouvelle France,*

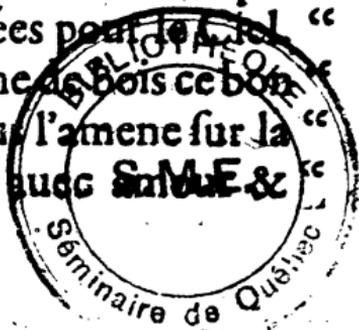
moy en France pour estre instruit, autrement tu respondras de mon ame, donc estant tombé malade il fut plus aisé de l'induire à se faire Chrestien, le Pere Brebœuf m'a donné de luy ce memoire.

„ Ayant appris la maladie de ce ieune hōme
„ ie le fus visiter, & le trouuay si bas qu'il a-
„ uoit perdu le iugemēt, nous voila dōc dans
„ vn regret de ne le pouuoir secourir, ce qui
„ fit prédre resolution à nos Peres & à moy
„ de presenter à Dieu le lendemain le Sa-
„ crifice de la Messe à l'honneur du glo-
„ rieux S. Ioseph Patron de cette nouvelle
„ France, pour le salut & conuersion de ce
„ pauure Sauvage: à peine auis nous quit-
„ té l'Autel qu'on nous vint aduertir qu'il
„ estoit rentré en son bon sens, nous le fus-
„ mes voir, & l'ayans sondé nous le trouuaf-
„ mes remply d'vn grand desir de receuoir
„ le S. Baptesme, nous differasmes neant-
„ moins quelques iours pour luy donner
„ vne plus grande instruction. En fin il m'en-
„ uoya prier par nostre Sauvage nommé
„ Manitougatche, & surnommé de nos Frā-
„ çois la Nasse, que ie l'allasse baptizer, di-
„ sant que la nuit precedente il m'auoit
„ veu en dormant venir en sa Cabane pour
„ luy conferer ce Sacremēt, & qu'aussi tost

en l'année 1634.

9

que ie m'estois assis aupres de luy que
rout son mal s'en estoit allé, ce qu'il me
confirma quand ie le fus voir : ie luy refu-
say neantmoins ce qu'il demandoit pour
animer dauantage son desir, si bien qu'un
autre Sauvage qui estoit present ne pou-
uant souffrir ce retardement, me deman-
da pourquoy ie ne le baptizois point puis
qu'il ne falloit que ietter vn peu d'eau sur
luy & que s'en estoit fait, mais luy ayant
reparty que ie me perdrois moy mesme si
ie baptizois vn infidelle & vn mécreant
mal instruit : le malade se tournant vers
vn François, luy dit, Matchounon n'a
point d'esprit, c'est ainsi que s'appelloit
cet autre Sauvage, il ne croit pas ce que
dit le Pere, pour moy ie le crois entiere-
ment. Sur ces entrefaites les Sauvages
voulans decabaner & tirer plus auant dans
les bois, Manitougatche qui commēçoit à
se trouuer mal, nous vint prier de le rece-
voir & le pauvre malade aussi en nostre
maison, nous prismes resolution d'auoir
soin des corps, pour aider les ames que
nous voyons bien disposées pour le ciel.
On met dōc sur vne traine de bois ce bon
ieune homme, & on nous l'amene sur la
neige, nous le receuons avec

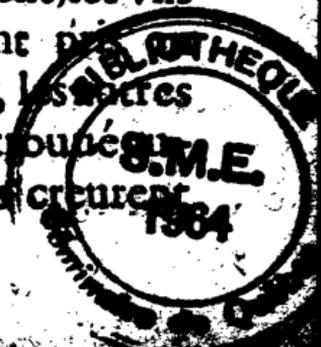


» l'accommodons le mieux qu'il nous est
» possible, luy tout remply d'aïse & de con-
» tentement de se voir avec nous, tesmoi-
» gna vn grand desir d'estre baptizé, & de
» mourir Chrestien. Le lédemain qui estoit
» le 26. de Ianuier estant tombé dans vne
» grâde syncope nous le baptizames, croyâs
» qu'il s'en alloit mourir, luy donnans le
» nom de François en l'honneur de S. Fran-
» çois Xavier, il reuint à foy, & ayant appris
» ce qui s'estoit passé, il se monstra plein de
» ioye d'estre fait Enfant de Dieu, s'entre-
» tenant tousiours iusques à la mort, qui fut
» deux iours apres, en diuers actes que ie
» luy faisois exercer tantost de Foy & d'Es-
» perance, tantost d'Amour de Dieu & de
» regret de l'auoir offensé, il prenoit en ce-
» la vn plaisir fort sensible, & recitoit tout
» seul avec de grands sentimens ce qu'on
» luy auoit enseigné, demandant vn iour
» pardon à Dieu de ses pechez, il s'accusoit
» tout haut soy-mesme comme s'il se fust
» confessé, puis la memoire luy manquant,
» Enseigne moy (me disoit-il) ie suis vn
» pauvre ignorant, ie n'ay point d'esprit,
» suggere moy ce que ie dois dire; vne autre
» fois il me pria de luy ietter de l'eau beniste
» pour l'aider à auoir douleur de ses pechez,

cela m'estonna, car nous ne luy auions pas encores parlé de l'usage de cette eau, nous ayant inuité à chanter auprès de luy quelques prieres de l'Eglise, nous le voyôs pendant ce saint exereice les yeux esleuez au Ciel avec vne posture si deuote que nous estions tous attendris, admirans les grâdes misericordes que Dieu operoit dedans cette ame, qui en fin quitta son corps fort doucement le 28. de Ianuier pour aller iouir de Dieu.

Quand la nouvelle de sa conuersion & de sa mort fut sceuë de nos François à Kebec, il y en eut qui ietterent des larmes de ioye & de contentemens, beniffans Dieu de ce qu'il acceptoit les premices d'une terre qui n'a presque porté que des espines depuis la naissance des siecles.

Il arriua vne chose bié remarquable peu d'heures apres sa mort, vne grâde lumiere parut aux fenestres de nostre maison, s'éleuant & s'abbaisant par trois fois, l'un de nos Peres vid cét esclat, & plusieurs de nos hommes qui sortirent incontinent, les vns pour voir si le feu n'estoit point par quelque endroit de la maison, les autres pour voir s'il esclairoit, n'ayans trouué aucun vestige de cette flamme ils creurent



que Dieu declaroit par ce prodige la lumiere dont iouïssoit cette ame qui nous venoit de quitter. Les Sauvages de la Cabane du defunct virent dans les bois où ils s'estoient retirez cette lumiere, ce qui les espouuenta d'autant plus qu'ils creurent que ce feu estoit vn presage d'vne future mortalité en leur famille.

L'estois pour lors (moy qui escriis cecy) à quelques quarante lieuës de Kebec dās la cabane des freres du defunct, cette lumiere s'y fit voir à mesme temps & à mesme heure, comme nous l'auons remarqué; depuis le Pere Brebœuf & moy confrontans nos memoires, & mon hoste frere du trespaslé l'ayant apperceuë sortit dehors tout espouuanté, & la voyant redoubler s'escria d'vne voix si estonnante, que tous les Sauvages & moy avec eux sortismes de nos cabanes : ayant trouué mon hoste tout esperdu ie luy voulus dire que ce feu n'estoit qu'vn esclair, & qu'il ne falloit pas s'espouanter, il me repartit fort à propos que l'esclair paroïssoit & disparoïssoit en vn moment, mais que cette flāme s'estoit pourmenée deuant ses yeux quelque espace de tēps: de plus, as-tu ia mais veu, me dit-il, esclairer ou tonner dans vn froid s

cuisant comme est celuy que nous ressentons maintenāt. Il est vray qu'il faisoit fort froid, ie luy demanday ce qu'il croyoit dōs de ces feux, c'est, me fit-il, vn mauuais augure, c'est, vn signe de mort, il m'adiousta que le Manitou ou le diable se repaissoit de ces flammes.

Pour retourner à nostre bien-heureux defunct, nos Peres l'enterrerent le plus solemnellemēt qu'il leur fut possible, nos François s'y trouuans avec beaucoup de deuotiō. Manitougatche nostre Sauuage ayant veu tout cecy en outre, considerant que nous ne voulions rien prendre des hardes ou des robbes du trespasſé, lesquelles il nous offroit, il resta si edifié & si estonné qu'il s'en alloit par les cabanes des Sauuages, qui vindrent bien-toſt apres à Kebec, raconter tout ce qu'il auoit veu, disant que nous auions donné toute la meilleure nourriture que nous eussions à ce pauvre ieune homme que nous en auions euvn ſoin cōme s'il eust esté nostre frere, que nous nous estions incommodez pour le loger, que nous n'auions rien voulu prendre de ce qui luy appartenoit, que nous l'auions enterré avec beaucoup d'hōneur. Cela en toucha si biē quelques-vns,

14 *Relation de la nouvelle France,*

notamment de sa famille, qu'ils nous amenèrent sa fille morte en travail d'enfant pour l'enterrer à nostre façon, mais le P. Brebœuf les rencontrant leur dit, que n'ayât pas esté baptizée nous ne la pouuions mettre dans le Cimetiere des enfans de Dieu. De plus sçachant qu'ils font ordinairement mourir l'enfant quand la mere le laisse si ieune, croyans qu'il ne fera que languir apres son deceds, le Pere pria Manitouchatche d'obuier à cette cruauté, ce qu'il fit volontiers, quoy que quelques-uns de nos François estoient desia resolu de s'en charger au cas qu'on luy voulust oster la vie.

Le second Sauvage baptizé a esté nostre Manitouchatche autrement la Nasse, i'en ay parlé dans mes Relations precedentes, il s'estoit comme habitué aupres de nous auant la prise du pais par les Anglois, commençant à defricher & à cultiver la terre, le mauuais traitement qu'il receut de ces nouueaux hostes l'ayât esloigné de Kebec, il tesmoignoît par fois à Madame Hebert qui resta icy avec toute sa famille qu'il souhaittoit grandement nostre retour. Et de fait si tost qu'il sceut nostre venuë il nous vint voir, & se caba-

na tout aupres de nostre maison, disant qu'il se vouloit faire Chrestien, nous asseurant qu'il ne nous quitteroit point si nous ne le chassions, aussi ne s'est-il pas beaucoup absenté depuis que nous sommes icy, cette communication luy a fait conceuoir quelque chose de nos mysteres. Le seiour qu'a fait en nostre maison Pierre Antoine le Sauvage son parent luy a seruy, dautant que nous luy auõs déclaré par sa bouche les principaux articles de nostre creance. O que les iugemens de Dieu sont pleins d'abismes ! Ce miserable ieune homme qui a esté si bien instruit en France s'estant perdu parmy les Anglois, comme i'escruis l'an passé, est deuenu apostat, renegat, excommunié, athée, valet d'un Sorcier qui est son frere: Ce sont les qualitez que ie luy donneray icy apres parlant de luy : & ce pauvre vieillard qui a tiré de sa bouche infectée les veritez du Ciel, a trouué le Ciel, laissant l'Enfer pour partage à ce renegat, si Dieu ne luy fait de grandes misericordes; Mais suiuanz nostre route, apres la mort de François Sasousmat dont nous venons de parler, ce bon homme ennuyé de n'auoir avec qui s'entretenir: car pas vn de nous ne sçait

16 *Relation de la nouvelle France,*
encores parfaictement la langue, se retira
avec sa femme & avec ses enfans, mais la
maladie dont il estoit desia attaqué, s'aug-
mentant, il presse sa femme & ses enfans
de le ramener avec nous, esperant la mes-
me charité qu'il auoit veu exercer enuers
son compatriote, on le receut à bras ou-
uerts, ce qu'ayant apperceu, il s'escria, ie
mourray maintenant content puis que ie
suis avec vous. Or comme ses erreurs a-
uoient vieilly avec luy, nos Peres reco-
gneurent qu'il pensoit autant & plus à la
santé de son corps qu'au salut de son ame,
tesmoignant vn grand desir de viure, re-
mettant son Baptisme iusques à mon re-
tour, neantmoins comme il s'alloit affoi-
blissant ils souhaitterent de le voir vn pe-
tit plus affectiõné à nostre creance, ce qui
les incita d'offrir à Dieu vne neufuaine
à l'hõneur du glorieux Espoux de la sain-
cte Vierge pour le bien de son ame, le cõ-
mencement de cette deuotion fut le com-
mencement de ses volonteiz plus ardan-
tes, il se monstra fort desireux d'estre in-
struit commençant à mespriser ses super-
stitutions, il ne voulut plus dormir qu'il
n'eust au prealable prié Dieu, ce qu'il fai-
soit encores deuant & apres sa refection,
si bien

si bien qu'il differa vne fois plus de
 demie-heure à mâger ce qu'õ luy auoit
 présenté, pource qu'on ne luy auoit
 pas fait faire la benediction, deman-
 dant au Pere Brebœuf qu'il luy fist di-
 re douze ou treize fois de suite pour
 la grauer en la memoire. C'estoit vn
 contentement plein d'edification, de
 voir vn vieillard de plus de soixante
 ans, apprendre d'vn petit François que
 nous auons icy, à faire le signe de la
 Croix, & autres prieres qu'il luy de-
 mandoit. Le Pere Brebœuf voyant
 que ses forces se dimiuoient, & que
 ailleurs il estoit assez instruit, luy dit
 que sa mort approchoit, & que s'il
 vouloit mourir Chrestien, & aller au
 Ciel, qu'il falloit estre baptisé. A ces
 paroles il se monstra si ioyeux qu'il se
 baissa luy mesme comme il peut en
 nostre Chapelle, ne pouuant attendre
 que les Peres qui preparoient ce qu'il
 alloit pour conferer ce Sacrement le
 fussent querir: vn de nos François, son
 arrain, luy donna le nom de Ioseph.
 Deuant & pendant son baptesme, qui
 fut le troisieme d'Auril, le Pere l'in-
 terrogeant sommairement sur tous les
 B

18 *Relation de la nouvelle France*,
articles du Symbole, & sur les com-
mandemens de Dieu, il respondit net-
tement & courageusemēt qu'il croyoit
les vns, & s'efforceroit de garder les
autres si Dieu luy rendoit la santé,
monstrant de grands regrets de l'auoir
offensé: sa femme & l'une de ses filles
estoyent presentes, celle-là ne pouoit
tenir les larmes & l'autre se monstroir,
toute estonnée, admirant la beauté des
sainctes ceremonies de l'Eglise.

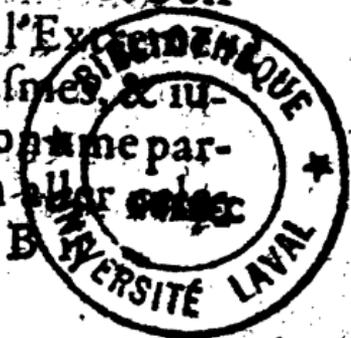
Le retourney de mon hyueruement
d'avec les Sauvages, six iours apres son
baptisme, ie le trouuay bien malade,
mais bien content d'estre Chrestien.
Je l'embrassay comme mon frere, bien
resiouy de le voir enfant de Dieu, nous
continuasmes de l'instruire, & de luy
faire exercer des actes des vertus, no-
tamment Theologiques, pendant l'espa-
ce de douze iours, qu'il suruescut apres
son baptisme.

Les Sauvages desirans le penser a
leur mode avec leurs chants, avec leurs
tintamarres, & avec leurs autres super-
stitions, rascherent plusieurs fois de nous
l'enleuer iusques là, qu'ils amenerent
vne traine pour le reporter, & l'un de

en l'année 1634. 19

leurs forciers ou jongleurs le vint voir
exprés pour le débaucher de nostre
creance : mais le bon Neophyte tint
ferme, respondant qu'on ne luy parlast
plus de s'en aller, & qu'il ne nous quit-
teroit point, que nous ne l'envoyassions.
Ce n'est pas vne petite marque de l'ef-
ficacité de la grace du saint Baptesme,
de voir vn homme nourry depuis foi-
xante ans & plus, dedans la Barbarie,
habitué aux façons de faire des Sauva-
ges, imbu de leurs erreurs & de leurs
refueries, resister à sa propre femme, à
ses enfans, & à ses gendres, & à ses amis
& à ses compatriotes, à ses *Manitousio-*
uets, forciers ou jongleurs, non vne
fois, mais plusieurs pour se ietter en-
tre les bras de quelques estrangers,
protestant qu'il veut embrasser leur
creance, mourir en leur Foy & dedans
leur maison. Cela fait voir que la gra-
ce peut donner du poids à l'ame d'un
Sauvage naturellement inconstante.

Enfin, apres avoir instruit nostre bon
Ioseph du Sacrement de l'Extrême
Onction, nous luy conferasmes, & il-
lustement le Samedi Saint, son ame par-
tit de son corps, pour s'en aller avec



brer la feste de Pasques au Ciel. L'un de ses gendres l'ayant veu fort bas, estoit demeuré auprès de luy pour voir comme nous l'enseuelirions apres sa mort, desirant qu'on luy donnast vne Castelogne & son petunoir, pour s'en seruir en l'autre monde: mais comme il alloit porter la nouvelle de cette mort à la femme du deffunct, nous l'enseuelismes à la façon de l'Eglise Catholique, honorant ses obseques le mieux qu'il nous fut possible. Monsieur de Champlain pour tesmoigner l'amour & l'honneur que nous portons à ceux qui meurent Chrestiens, fist quitter le trauail à ses gens, & nous les enuoya pour assister à l'office, nous gardasmes le plus exactement qu'il nous fut possible les ceremonies de l'Eglise, ce qui agrea infiniment aux parens de ce nouveau Chrestien; vne chose neantmoins leur depleut quand on vint à mettre le corps dans la fosse, ils s'apperceurent qu'il y auoit vn peu d'eauë au fonds, à raison que les neiges se fondoient pour lors & degouttoient là dedans, cela leur frappa l'imagination, & comme ils sont

sup
erre
qua
vo
Sau
con
I
ann
qua
en
stre
vo
che
fan
fon
là
leu
le
roi
ne
l'ea
ne
fa
da
no
est
vn

superstitieux les attrista vn petit. Car erreur ne sera pas difficile à combattre, quand on sçaura bien leur langue; voila à mon aduis les premiers des Sauvages adultes baptisez, & morts constans en la foy dans ces contrées.

Le troisieme Sauvage baptisé cette année, estoit vn enfant âgé de trois à quatre mois seulement, son Pere estant en cholere contre sa femme, fille de nostre bon Ioseph, soit pource qu'elle le vouloit quitter, ou qu'il estoit touché de quelque ialousie, il print l'enfant & le ietta contre terre pour l'assommer: Vn de nos François suruenant là dessus, & se souuenant que nous leurs auions recommandé de conferer le Baptesme aux enfans qu'ils verroient en danger de mort, au cas qu'ils ne nous peussent appeller, il prit de l'eauë & le baptiza: ce pauvre petit neantmoins ne mourut pas du coup, sa mere le reprit & l'emporta avec soy dans les Isles quittant son mary, qui nous a dit depuis qu'il croit que son fils est mort, sa mere estant tombée dans vne maladie qu'il iuge mortelle.

Le quatrieme estoit fils d'vn Sau-

22 *Relation de la nouvelle France,*

nage nommé Khivouirineou, sa mere s'appelloit Ouitapimoueou, ils auoiēt donné nom à leur petit Itaouabissiou ses parens me promirent qu'ils nous l'apporeroient pour l'enterrer en nostre cimetiēre au cas qu'il mourūt, & qu'ils nous le donneroient pour l'instruire s'il guerissoit, car il estoit malade, faisans ainsi paroitre le contentement qu'ils auoient que leur petit fils receut le saint Baptesme: Je le baptisay donc, & luy donnay le nom de Iean Baptiste, ce iour estant l'octaue de ce grand Sainct. Le sieur du Chesne Chirurgien de l'habitation, qui vient volontiers avec moy par les Cabanes, pour nous aduertir de ceux qu'il iuge en danger de mort fut son parrain.

Le cinquiesme fut baptizē le mesme iour, son Pere auoit tesmoignē au sieur Oliuier truchement, qu'il eut bien voulu qu'on eust fait à son fils ce qu'on fait aux petits enfans François; c'est à dire qu'on l'eust baptizē, le sieur Oliuier m'en ayant donné aduis i'allay voir l'enfant, je differay le baptesme pour quelques iours, le trouuant encore plein de vie; en fin le P. Buteux &

moy
pella
nou
ie de
tent
il,)
son,
& tu
du n
aup
furn
il s'a
neou
ueou
moi
son
son c
ou v
& en
des p
gran
ache
sus c
Le d
l'enf
dan
fair
aux

moy l'estans retournez voir, nous appellasmes Monsieur du Chesne, qui nous dit que l'enfant estoit bien mal. ie demanday à son Pere s'il seroit content qu'on le baptizât, tres-cōtent (fit-il,) s'il meurt ie le porteray en ta maison, s'il retourne en santé il sera ton fils, & tu l'instruiras. Ie le nommé Adrian du nom de son Parrain, il se nommoit auparauant Pichichich, son Pere est surnommé des François Baptiscan, il s'appelle en Sauuage Tchimaouirineou, sa mere Matouetchiouanoueco-ueou. Ce pauvre petit âgé d'environ 8. mois s'enuola au Ciel, la nuit suiuate son Pere ne manqua pas d'apporter son corps, amenant avec soy dix-huict ou vingt Sauuages, hommes, femmes & enfans, ils l'auoient enueloppé dans des peaux de Castor, & par dessus d'un grand drap de toile, qu'ils auoient achepté au magazin, & encore par dessus d'une grande escorce redoublée. Ie déueloppay ce paquet, pour voir si l'enfant estoit dedans, puis ie le mis dans vn cercueil que nous luy fismes faire, ce qui agrea merueilleusement aux Sauuages: car ils croyent que l'a-

24 *Relation de la nouvelle France,*

me de l'enfant se doit servir en l'autre monde de l'ame, de toutes les choses qu'on luy donne à son depart, ie leur dis bien que cette ame estoit maintenant dedans le Ciel, & qu'elle n'auoit que faire de toutes ces pauuretez neanmoins nous les laissasmes faire, de peur que si nous les eussions voulu empêcher; ce que i'aurois peu faire, (car le Pere chanceloit desia,) les autres ne nous permirent pas de baptizer leurs enfans quand ils seroient malades, ou du moins ne les apportoient point apres leur mort. Ces pauüres gens furent ravis, voyants cinq Prestres reuestus de surplis honorer ce petit ange Canadien, chantant ce qui est ordonné par l'Eglise, courans son cercueil d'un beau parement, & le parsemant de fleurs: nous l'enterrasmes avec toute la solemnité qui nous fut possible.

Tous les Sauvages assistoient à toutes les ceremonies, quand ce vint à le mettre en la fosse, sa mere y mit son berceau avec luy & quelques autres hardes selon leur coustume, & bien-tost apres tira de son lait dans vne pe-

rite escuelle d'escorce quelle brusla sur l'heure mesme. Je demanday pourquoy elle faisoit cela, vne femme me repar- tit, qu'elle donnoit à boire à l'enfant, dont l'ame beuvoit de ce laiçt. Je l'in- struisis là dessus, mais ie parle encores si peu qu'à peine me pût elle enten- dre.

Après l'enterrement nous fismes le festin des morts, donnans à manger de la farine de bled d'Inde, meslée de quelques pruneaux à ces bonnes gens, pour les induire à nous appeller quand eux ou leurs enfans seront malades. Bref ils s'en retournerent avec fort grande satisfaction, comme ils firent paroistre pour lors, & particuliere- ment deuxiours apres.

Le Pere Buteux retournant de dire la Messe de l'habitation, comme il visi- toit les Cabanes des Sauvages, il ren- contra le corps mort du petit Jean Baptiste qu'on enueloppoit comme l'autre, ses parents, quoy que malades, luy promirent de l'apporter chés nous. On ma desia fait recit (dit la mere) de l'honneur & du bon traictement que vous faictes à nos enfans, mais ie ne

veux point qu'on d'eueloppe le mien. Là dessus le Pere du premier trespasé luy dist, on ne fait point de mal à l'enfant on ne luy oste point ses robbes, on regarde seulement s'il est dedans le paquet, & si nous ne sommes point trompeurs, elle acquiesça & presenta son fils pour estre porté dans nostre Chapelle, dans laquelle le Pere Buteux nous l'amena en la compagnie de ses parens & des autres Sauvages; nous l'enterrasmes avec les mesmes ceremonies que l'autre, & eux luy donnerent aussi ses petits meubles pour passer en l'autre monde, nous fismes encores le festin qu'ils font à la mort de leurs gens, bien ioyeux de voir ce peuple s'affectionner petit à petit, aux saintes actions de l'Eglise Chrestienne & Catholique.

Le quatorziesme de Iuillet ie baptizay le sixiesme, c'estoit vne petite Algonquine aagée d'environ vn an, ie ne l'eusse pas si tost fait Chrestienne, n'estoit que ses parens s'en vouloient aller vers leur pays. Or iugeant avec Monsieur du Chesne, que cet enfant traueillé d'vne fieure ethique, estoit en

dang
crem
on la
tigon
me c
me e
à dir
à dir
fi cer
qu'il
tre e
Fran
rant
ie cro
dis, fi
L
auon
Dieu
c'est
nous
s'app
souen
Mari
suiua
le R.
prem
zerio
Vier

d' danger de mort, ie luy conferay ce Sacrement, elle fut appellée Marguerite, on la nommoit en Sauvage *Memichigouchioniscoueu*, c'est à dire, femme d'un European, son Pere se nomme en Algonquain *Pichibabich*, c'est à dire Pierre, & sa mere *Chichip*, c'est à dire un Canard, ils m'ont promis que si cette pauvre petite recouure sa santé qu'ils me l'apporteroient, pour la mettre entre les mains de l'une de nos Françaises, comme ce peuple est errant, ie ne sçai maintenant où elle est, ie crois qu'elle n'est pas loing du Paradis, si elle n'y est desia.

La septiesme personne que nous auons mis au nombre des enfans de Dieu, par le Sacrement de Baptisme, c'est la mere du petit Sauvage, que nous auons nommé bien-venu; elle s'appelloit en Sauvage *Ourontioucoueu*, & maintenant on l'appelle Marie, ce beau nom luy a esté donné, suivant le vœu qu'auoit fait autresfois le R. Pere Charles l'Allement, que la premiere Canadienne que nous baptizerions, porteroit le nom de la sainte Vierge, & le premier Sauvage, celuy de

28 *Relation de la nouvelle France,*
de son glorieux Espoux saint Ioseph,
nous n'ations point cognoissance de
ce vœu, quand les autres ont esté bap-
tizés. I'espere que dans fort peu de
iours il sera entierement accompli:
mais pour retourner à nostre nouvel-
le Chrestienne, l'ayant trouuée proche
du fort de nos François, abandonnée
deses gens, pource qu'elle estoit ma-
lade, ie luy demanday qui la nourris-
soit, elle me respondit que les Fran-
çois luy donnoient quelque morceau
de pain, & que quelques vns reuenans
de la chasse, luy iettoient par fois en
passant vne tourterelle, si vous vous
voulez cabaner, luy dis-je, proche de
nostre maison, nous vous nourrirōs, &
vous enseignerons le chemin du Ciel.
Elle me repartit d'vne voix languissan-
te, carelle estoit fort mal, helas! y vou-
drois bien aller, mais ie ne sçauois
plus marcher, ayepitié de moy, enuoyez
moy querir dans vn Canot. Ie ny man-
quay pas le lendemain matin 23. Iuille
ie la fis apporter proche de nostre mai-
son; la pauvre fême me demãdoit bien
si ellen'entreroit point chez nous, elle
s'attẽdoit que nous luy ferirōs la mesme

ph. charité que nous auions fait aux deux
de premiers baptizés, mais ie luy respōdis
ap. qu'elle estoit fēme, & que nous ne pou-
de uions pas la loger dās nōtre maisonette
bly: qui est fort petite, que neātmoins nous
uel- luy porterions à manger dans sa Caba-
che- ne, & que tous les iours ie l'irois voir
nés pour l'instruire, elle fut contente.
ma- Quand ie commençay à luy parler
rif de la sainte Trinité, disant, que le Pere,
an- & le Fils, & le saint Esprit, n'estoient
eau qu'vn Dieu qui a tout fait: ie le sçay
ans bien, me fit-elle, ie le crois ainsi; Je
s en fus tout estonné à cette repartie, mais
ous elle me dit que nostre bon Sauvage
e de Ioseph luy rapportoit par fois ce que
s, & nous luy disions, cela me consola fort,
Ciel- car en peu de temps elle fut suffisam-
Tan- ment instruite pour estre baptizée:
ou i'estois seulement en peine de luy faire
roi- conceuoir vne douleur de ses pechez,
roy- les Sauvages n'ont point en leur lan-
nan- gue, si bien en leurs mœurs, ce mot de
ille- peché: le mot de meschanceté & de
mai- malice signifie parmy eux vne action
bien- contre la pureté, à ce qu'ils m'ont dit:
elle- i'estois donc en peine de luy faire
sm- conceuoir vn deplaisir d'auoir offensé

30 *Relation de la nouvelle France.*

Dieu, ie luy leus par plusieurs fois
les Commandemens, luy disant que
celuy qui à tout fait haïssoit ceux qui
ne luy obeïssioient pas, & qu'elle luy
dit qu'elle estoit bien marrie de l'auoir
offencé: La pauvre femme qui auoit
bien retenues deffences que Dieu a fait
à tous les hommes de mentir, de pail-
larder, de desobeir à ses parents, s'ac-
cusa tout seule de toutes ses offenses
par plusieurs fois: disant de soy mes-
me, celuy qui as tout fait aye pitié de
moy, IESVS, Fils de celuy qui peut tout,
fais moy misericorde: ie te promets
que ie ne m'enyreray plus ny que ie
ne diray plus de paroles des honnestes,
que ie ne mentiray plus, ie suis marrie
de t'auoir fasché, i'en suis marrie de
tout mon cœur, ie ne mens point, aye
pitié de moy, si je retourne en santé, ie
croiray tousiours en toy, ie t'obeiray
tousiours, si ie meurs aye pitié de mon
ame; l'ayant donc veüe ainsi disposée,
craignant d'ailleurs qu'elle ne mourust
subitement, car elle estoit fort mala-
de, ie luy demanday si elle ne vou-
loit pas bien estre baptizée, ie vou-
drois bien encore viure, me dit-elle,

fois ie cogneu qu'elle s'imaginoit que
que nous ne donnions point le baptesme
qu'à ceux qui deuoient mourir incon-
luy tinent apres; ie luy fist entendre que
nous estions tous baptizés, & que nous
n'estions pas morts, que le baptesme
faisoit rendre plustost la santé du corps,
qu'il ne l'ostoit; baptise moy donc au
plustost me fit elle: ie la voulus espro-
uer, il estoit arriué quelques canots
de Sauvages à Kebec, ie luy dis, voila
vne compagnie de tes gens qui vient
d'arriuer, si tu veux t'en aller avec eux,
ils te receuront, & ie te feray porter en
leurs cabanes; la pauvre creature se
mit à pleurer & à sanglotter si fort,
qu'elle me toucha, me tesmoignant
par ses larmes qu'elle vouloit estre
Chrestienne, & que ie ne la chassasse
point: enfin voiant son mal redoubler,
nous prîmes resolution de la baptizer
promptement; ie luy fist entendre
qu'elle pourroit mourir la nuit, & que
son ame s'en iroit dans les feux, si elle
n'estoit baptizée: que si elle vouloit
recevoir ce sacrement en nostre Chap-
pelle, que ie l'y ferois apporter dans
vne couuerture, elle tesmoigna qu'elle

32 *Relation de la nouvelle France* ;
en estoit contente: ie men vay, luy
disie, preparer tout ce qu'il fault,
prends courage, ie t'enuoieray bien-
tost querir: la pauvre femmen'eut pas
la patience d'attendre, elle se traïsne
comme elle pût, se reposant à tous
coups, en fin elle arriua à nostre maison
esloignée de plus de deux cent pas de
sa cabane, & se jetta par terre n'en
pouuant plus, estant reuenuë à soy, ie la
baptizay en presence de nos Peres, &
de tous nos hommes: elle me respondit
brauement à toutes les demandes que
ie luy feis, suiuant l'ordre de conferer
ce Sacrement aux personnes qui ont
l'usage de raison: Nous la reportasmes
dans sa cabane toute pleine de joie, &
nous remplis de consolation voiant la
grace de Dieu operer dans vne ame où
le diable auoit fait sa demeure si long
temps. Cecy arriua le premier iour
d'Aoust.

Le lendemain quelques François
m'estant venus voir, l'allans visiter,
ils la trouuerent tenant vn Crucifix en
main, & l'apostrophant fort douce-
ment: Toy qui est mort pour moy,
fais moy misericorde, ie veux croire en
toy

toy toute ma vie, aye pitié de mon ame; Le rapporte expressement toutes ces particularitez, pour faire voir que nos Sauvages ne sont point si barbares qu'ils ne puissent estre faits enfans de Dieu: J'espere que là où le peché a regné, que la grace y triomphera, cette pauvre femme veit encores plus proche du Ciel que de la santé.

Je concluerray ce Chapitre par vn chastiment assez remarquable d'une autre Canadienne, qui ayant fermé l'oreille à Dieu pendant sa maladie, semble auoir esté rejetée à sa mort. Le Pere Brebœuf l'ayant esté voir, pour luy parler de recevoir la foy, elle se mocqua de luy, & mesprisa ses paroles: sa maladie l'ayant terrassée, & les Sauvages voulans decabaner, la porterent à cette honneste famille, habituée icy depuis vn assez long temps; mais n'ayât pas où la loger, ces Barbares la traînerent au fort, si nous n'eussions esté si esloignez, assurement ils nous l'auroient amenée; car ie me doute qu'ils la presentoiēt à nos François, voyans que nous auions receu avec beaucoup d'amour les deux Sauvages morts Chre-

siens. Monsieur de Champlain voyant qu'il estoit desia tard luy fist donner le couuert pour vne nuit, ceux qui estoient dans la chambre où on la mit furent contrains d'en sortir, ne pouuans supporter l'infection de cette femme.

Le iour venu Monsieur de Champlain fist appeller quelques Sauuages, & leur ayant reproché leur cruauté d'abandonner cette creature qui estoit de leur nation, ils la reprirent & la traînerent vers leurs Cabanes, la rebutans comme vn chien, sans luy donner le couuert. Cette miserable se voyant delaissée des siens, exposée à la rigueur du froid, demâda qu'on nous fist appeller; mais cōme il n'y auoit point là de nos François, les Sauuages ne voulurent pas prendre la peine de venir iusques en nostre maison, esloignée d'vne bonne lieuë de leurs Cabanes, si bien que la faim, le froid, la maladie, & les enfans des Sauuages, à ce qu'on dit, la tuerent; nous ne fusmes aduertis de cette histoire tragique que quelques iours apres sa mort: s'il y auoit icy vn Hospital il y auroit tous les malades du

pays
hom
nos
nou
en n

L
cem
& C
bien
si bi
qua
ceux
mor
asce
L
de c
se re
qui
cha
ont

pays, & tous les vieillards, pour les hommes nous les secourerons, selon nos forces, mais pour les femmes il ne nous est pas bien feant de les recevoir en nos maisons.

*Des moyens de convertir les
Sauvages.*

CHAPITRE III.

LE grand pouuoir que firent par
roistre les Portugais au commen-
cement dedans les Indes Orientales
& Occidentales, ietta l'admiration
bien auant dedans l'esprit des Indiens,
si bien que ces peuples embrasserent
quasi sans contreditte la creance de
ceux qu'ils admiroient. Or voicy à
mon aduis les moyens d'acquérir cet
ascendant, par dessus nos Sauvages.

Le premier est d'arrester les courses
de ceux qui ruinent la Religion, & de
se rendre redoutables aux Hiroquois,
qui ont tué de nos hommes, comme
chacun sçait, & qui tout fraischement
ont massacré deux cent Hurons, & en

ont pris plus de cent prisonniers. Voilà selon ma pensée la porte vniue, par laquelle nous sortirons du mespris, où la negligence de ceux qui auoient cydeuant la traicte du pays, nous ont iecté par leur auarice.

Le second moyen de nous rendre recommandables aux Sauvages, pour les induire à receuoir nostre sainte foy, seroit d'enuoyer quelque nombre d'hommes bien entendus à defricher & cultiuer la terre, lesquels se ioignant avec ceux qui sçauoient la langue, trauiilleroient pour les Sauvages, à cõdition qu'ils s'arresteroient, & mettroient eux-mesmes la main à l'œeuure, demeurants dans quelques maisons qu'on leur feroit dresser pour leur vsage, par ce moyen demeurants sedentaires, & voyants ce miracle de charité en leur endroit, on les pourroit instruire & gagner plus facilement. M'entretenant cõt Hyuer avec mes Sauvages, ie leurs communiquois ce dessein, les asseurant que quand ie sçauois parfaitement leur langue, ie le aiderois à cultiuer la terre, si ie pouuois auoir des hommes, & s'ils se vou-

loient arrester, leurs representant la misere de leurs courses, qui les touchoit pour lors assez sensiblement. Le Sorcier m'ayant entendu, se tourna vers ses gens, & leur dit, voyez comme cette robe noire ment hardiment en nostre presence; ie luy demandy pourquoy il se figuroit que ie mentois, pource, dit-il, qu'on ne voit point d'hommes au monde si bons comme tu dis, qui voudroient prendre la peine de nous secourir sans espoir de recompense, & d'employer tant d'hommes pour nous aider sans rien prendre de nous; si tu faisois cela, adiousta-il, tu arresterois la pluspart des Sauvages, & ils croiroient tous à tes paroles.

Ie m'en rapporte, mais si ie puis tirer quelque conclusion des choses que ie vois, il me semble qu'on ne doit pas esperer grande chose des Sauvages, tant qu'ils seront errants; vous les instruisés aujourdhuy, demain la faim vous enleuera vos auditeurs, les contrainnant d'aller chercher leur vie dans les fleuves & dans les bois. L'an passé ie faisois le Catechisme en begaiant à

bon nombre d'enfans, les vaisseaux partis, mes oyseaux s'enuolèrent qui d'un costé qui de l'autre, cette année que ie parle vn petit mieux, ie les pensois reuoir, mais s'estans cabanez delà le grand fleuue de S. Laurens, i'ay esté frustré de mon attente. De les vouloir suiure, il faudroit autant de Religieux qu'ils sont de cabanes, encor n'en viendrait on pas à bout; car ils sont tellement occupez à quester leur vie parmy ces bois, qu'ils n'ont pas le loisir de se sauuer, pour ainsi dire. De plus ie ne crois point que de cent Religieux, il y en ait dix qui puissent resister aux travaux, qu'il faudroit endurer à leur suite. Je voulus demeurer avec eux l'Automme dernier, i'en'y fus pas huit iours qu'une fièvre violente me saisit, & me fist rechercher nostre petite maison, pour y trouuer ma santé: Estant guarý ie les ay voulu suiure pendant l'Hiuer, i'ay esté fort malade la pluspart du temps. Ces raisons & beaucoup d'autres que ie deduirois, n'estoit que ie crains d'estre l'og, me font croire qu'on traueillera beaucoup, & qu'on auancera fort peu, si on n'arreste ces Barbares.

de l
d'eu
dou
lon
De
ron
fait
gast
les
des
poi
qui
cere
qua
l'or
che
ils
roie
de l
fric
à la
C
ues
d'a
que
s'ac
pet
I

de leur vouloir persuader de cultiuer d'eux-mesmes sans estre secourus, ie doute fort si on le pourra obtenir de long temps; car ils n'y entendent rien: De plus ou retireront ils ce qu'ils pourront recueillir, leurs cabanes n'estants faites que d'escorce: la premiere gelée gastera toutes les racines & les citrouilles qu'ils auroient ramassées. De semer des poids & du bled d'Inde, ils n'ont point de place dans leurs todis; mais qui les nourrira pendant qu'ils cōmenceront à defricher; car ils ne vivent quasi qu'au iour la iournée, n'ayāt pour l'ordinaite au temps qu'il faut defricher aucunes prouisions. En fin quand ils se tueroiēt de traouiller, ils ne pourroient pas retirer de la terre la moitié de leur vie, iusques à ce qu'elle soit defrichée, & qu'ils soient bien entendus à la faire profiter.

Orauec le secours de quelques braues ouuriers de bon traouail, il seroit aisé d'arrester quelques familles, veu que quelques vns m'en ont desja parlé, s'accoustumans d'eux mesmes petit à petit à tirer quelque chose de la terre.

Je sçay bien qu'il ya des personnes de

bon iugement, qui croyent qu'encor que les Sauvages soient errants, que la bonne semence de l'Euangile ne laissera pas de germer & de fructifier en leur ame, quoy que plus lentement, pource qu'on ne les peut instruire que par reprises. Ils se figurēt encor que s'il passe icy quelques familles comme on a desja commencé d'en amener, que les Sauvages, prendrōt exemple sur nos François, & s'arresteront pour cultiuier la terre. Je fus frappé de ces pensées au commencement que nous vinsmes icy, mais la cōmunicatiō que i'ay euë avec ces peuples, & les difficultez qu'ont des hōmes habituez dans l'oisiueté, d'embrasser vn fort trauail, comme est la culture de la terre, me fōt croire maintenant que s'ils ne sont secourus, ils perdront cœur, notamment les Sauvages de Tadoussac. Car pour ceux des trois riuieres, où nos François font faire vne nouvelle habitation cette année, ils ont promis qu'ils s'arresteront là & qu'ils semeront du bled d'Inde; ce qui me semble n'est pas tout à fait assuré, mais probable, pour autant que leurs predecesseurs ont eu autresfois

une bonne bourgade en cet endroit, qu'ils ont quittée pour les inuasions des Hiroquois leurs ennemis.

Le Capitaine de ce quartier là, m'a dit que la terre y estoit fort bonne, & qu'ils l'aimoient fort s'ils deuienoient sedentaires, comme ils en ont maintenant la volonté, nous preuoyons là une moisson plus feconde des biens du Ciel, que des fruiçts de la terre.

Le troisieme moyen d'estre bien voulu de ces peuples, seroit de dresser icy vn seminaire de petits garçons, & avec le temps vn de filles, sous la conduite de quelque braue maistresse, que le zele de la gloire de Dieu & l'affectiõ au salut de ces peuples, fera passer icy, avec quelques Compagnes animées de pareil courage. Plaise à sa diuine Majesté d'en inspirer quelques vnes, pour vne sinoble entreprise, & leur fasse perdre l'apprehension que la foiblesse de leur sexe leur pourroit causer, pour auoir à trauerfer tant de mers, & viure parmy des Barbares.

A ce dernier voyage des femmes enceintes sont venuës, & ont aisemét surmonté ces difficultez, comme auoient

42 *Relation de la Nouvelle France,*
faict d'autres auparauant. Il y a aussi du
plaisir d'appriouiser des ames Sauua-
ges, & les cultiuer pour receuoir la se-
mence du Christianisme. Et puis l'ex-
perience nous rend certains, que Dieu
qui est bon & puissant enuers tous, au
respect neantmoins de ceux qui s'expo-
sent genereusemēt & souffrent volon-
tiers pour son seruice, il a des caresses
assaisonnées de tant de suauitez, & les
secourt parmy leurs dangers d'une si
prompte & paternelle assistance, que
souuent ils ne sentent point leurs tra-
uaux, ains leurs peines leur tournent à
plaisir, & leurs perils à consolation sin-
guliere: Mais ie voudrois tenir icy où
nous sommes les enfans des Hurons.
Le Pere Brebœuf nous faict esperer
que nous en pourrons auoir, s'il entre
auec nos Peres dans ces pays bien peu-
plez, & si on trouue de quoy fonder ce
seminaire. La raison pourquoy ie ne
voudrois pas prédre les enfans du pays
dans le pays mesme, mais en vn autre
endroit, c'est pour autant que ces Bar-
bares ne peuuent supporter qu'on cha-
stie leurs enfans, non pas mesme de
paroles, ne pouuans rien refuser à vn

en
dr
de
on
fa
ar
ter
pe
la
ou
Fr
de
gr
po
ell
ce

D

I

ho
no
ter
ce

enfant qui pleure, si bien qu'à la moindre fantaisie ils nous les enleueroient deuant qu'ils fussent instruits; mais si on tient icy les petits Hurōs, ou les enfans des peuples plus esloignez, il en arriuera plusieurs biens: car nous ne serōs pas importunés ny destournés des peres en l'instruction des enfans; cela obligera ces peuples à bien traiter, ou du moins à ne faire aucun tort aux François qui seront en leur pays. Et en dernier lieu nous obtiendrons, avec la grace de Dieu nostre Seigneur, la fin pour laquelle nous venons en ce pays si esloigné, sçauoir est la conuersion de ces peuples.

De la creance, des superstitions, & des erreurs des Sauvages Montagnais.

CHAPITRE IV.

I'Ay desia mandé, que les Sauvages croyoient qu'un certain nommé Atahocam auoit créé le monde, & qu'un nommé Messou l'auoit réparé. J'ay interrogé là dessus ce fameux Sorcier & ce vieillard, avec lesquels j'ay passé

l'Hyuer, ils m'ont respondu, qu'ils ne sçauoient pas qui estoit le premier Auteur du mōde, que c'estoit peut-estre Atahochā, mais que cela n'estoit pas certain qu'ils ne parloient d'Atahocam, que comme on parle d'une chose si esloignée, qu'on n'en peut tirer aucune assurance, & de fait le mot Nitatahokan en leur lāgue, signifie, ie racōte vne fable, ie dis vn vieux conte fait à plaisir.

Pour le Messou, ils tiennent qu'il a reparé le monde qui s'estoit perdu par le deluge d'eau, d'où appert qu'ils ont quelque traditiō de cette grande inondation vniuerselle qui arriua du temps de Noë, mais ils ont remply cette verité de mille fables impertinentes. Ce Messou allant à la chasse ses loups Ceruiers dont il se seruoit au lieu de chiens, estans entrez dans vn grand lac ils y furent arrestez. Le Messou les cherchant partout, vn oyseau luy dit qu'il les voyoit au milieu de ce lac, il y entre pour les retirer, mais ce lac venant à se desgorger couurit la terre, & abisma le monde, le Messou bien estōné, enuoya le corbeau chercher vn morceau de terre pour rebastir cet element, mais il

n'en peut trouuer, il fist descendre vne Loure dás l'abisme des eauës, elle n'en peut rapporter, enfin il enuoya vn rat musqué, qui en rapporta vn petit morceau, duquel se seruit le Messou, pour refaire cette terre où nous sommes, il tira des flesches aux troncs des arbres, lesquelles se conuertirent en brâches, il fist mille autres merueilles, se vengea de ceux qui auoient arresté les Loups Ceruiers, épousa vne Ratte musquée, de laquelle il eust des enfans qui ont repeulé le monde, voila cōme le Messou a tout restably. Je touchay l'an passé cette fable, mais desirant rassembler tout ce que ie scay de leur creance, i'ay vñlé de redittes. Nostre Sauuageracōtoit au Pere Brebœuf que ses compatriotes croyent qu'vn certain Sauuager auoit receu du messou le don d'immortalité dans vn petit paquet, avec vne grande recommandation de ne la point ouurir, pendât qu'il le tint fermé il fust immortel, mais sa femme curieuse & incredule, voulut voir ce qu'il y auoit dans ce present, l'ayant deployé, tout s'enuola, & depuis les Sauuages ont esté sujets à la mort.

Ils disent en outre, que tous les animaux de châque espece ont vn frere aîné, qui est cōme le principe & cōme l'origine de tous les indiuidus, & ce frere aîné est merueilleusemēt grād & puiffât. L'aîné des Castors, me disoiēt-ils, est peut-estre aussi gros que nostre Cabane, quoy que ses Cadets (i'entēds les Castors ordinaires) ne soient pas tout à fait si gros que nos moutons; or ces aînez de tous les animaux sont les cadets du Messou, le voila bien appâreté, le braue reparateur de l'Vniuers, est le frere aîné de toutes les bestes. Si quelqu'un void en dormant l'aîné ou le principe de quelques animaux, il fera bonne chasse, s'il void l'aîné des Castors, il prēdra des Castors, s'il void l'aîné des Esflans, il prendra des Esflans, iouyssans des cadets par la faueur de leur aîné qu'ils ont veu en songe. Je leur demanday où estoient ces freres aînez, nous n'en sommes pas bien asseurez, me dirent-ils, mais nous pensons que les aînés des oyseaux sont au ciel, & que les aînez des autres animaux sont dans les eauës. Ils reconnoissent deux principes des saisons, l'un

s'appelle *Nipinoukhe*, c'est celuy qui ramene le Printemps & l'Esté. Ce nom vient de *Nipin*, qui en leur langue signifie le Printemps. L'autre s'appelle *Pipounoukhe*; du nom de *Pipoun*, qui signifie l'Hiuer, aussi ramene il la saison froide. Leurs demandois si ce *Nipinoukhe*, & *Pipounoukhe*, estoient hommes ou animaux de quelque autre espece, & en quel endroit ils demouroient ordinairement; & ils me respondirent qu'ils ne sçauoient pas bien comme ils estoient faicts, encor qu'ils fussent bien assurez qu'ils estoient viuants; car ils les entendent, disent-ils, parler ou bruire, notamment à leur venue, sans pouuoir distinguer ce qu'ils disent; pour leur demeure, ils partagent le monde entre-eux, l'un se tenant d'un costé, l'autre de l'autre, & quand le temps de leur station aux deux bouts du monde, est expiré l'un passe en la place de l'autre, se succedans mutuellement; Voila en partie la fable de Castor & de Polux. Quand *Nipinoukhe* reuiet, il ramene avec soy la chaleur, les oyseaux, la verdure, il rend la vie & la beauté au monde, mais *Pipounoukhe*, rauge tout,

48 *Relation de la Nouvelle France,*

estant accompagné de vents froids, de glaces, de neiges, & des autres appanages de l'Hiuer; Ils appellent cette succession del'vn à l'autre *Achitescatoueth*, c'est à dire ils passent mutuellement à la place l'vn de l'autre.

De plus, ils croyent qu'il y a certains Genies du jour, ou Genies de l'air, ils les nomment *Khichikouai* du mot *Khichikou*, qui veut dire le jour & l'air. Les Genies, ou *Khichikouai*, connoissent les choses futures, ils voyét de fort loing, c'est pourquoy les Sauvages les consultent, non pas tous mais certains iongleurs, qui sçauent mieux bouffonner & amuser ce peuple que les autres. Je me suis trouué avec eux, quand ils consultoient ces beaux Oracles, voicy ce que i'en ay remarqué.

Sur l'entrée de la nuit, deux ou trois jeunes hommes dresserent vn tabernacle au milieu de nostre Cabane, ils planterent en rond six pieux fort auât dans terre, & pour les tenir en estat, ils attacherent au haut de ces pieux vn grand cercle, qui les environnoit tous; cela fait ils entourerent cet Edifice de Castelognes, laissant le haut du taberna-

cle

cle ouuert, c'est tout ce que pourroit
 faire vn grand homme, d'atteindre de
 la main au plus haut de cette tour ron-
 de, capable de tenir 5 ou 6 hommes de-
 bout. Cette maisõ estât faite, on esteint
 entierement les feux de la cabane, iet-
 tant dehors les tisons, de peur que la
 flâme ne donne de l'espouuãte à ces ge-
 niés ou *Khichikouai*, qui doiuent entrer
 en ce tabernacle, dans lequel vn ieune
 jongleur se glissa par le bas, retrouuant
 à cet effect la couuerture qui l'enuirõ-
 noit, puis la rabbattãt quand il fut en-
 tré, car il se faut bien donner de garde
 qu'il n'y ait aucune ouuerture en ce
 beau palais, sinon par le haut. Le jon-
 leur entré, commença doucement à
 remir, comme en se plaignãt, il esbran-
 loit ce tabernacle sans violence au cõ-
 mencement, puis s'animant petit à pe-
 tit, il se mit à siffler d'vne façon sourde,
 & comme de loin: puis à parler comme
 dans vne bouteille, à crier comme vn
 chat-huant de ce pays-cy, qui me sem-
 ble auoir la voix plus forte que ceux de
 France, puis à hurler, chanter, variant
 de tõ à tous coups, finissant par ces syl-
 abes, *ho ho, hi hi, gui gui nioué, & autres*

semblables cōtrefaisant sa voix, en sorte qu'il me sembloit ouïr ces marionnettes que quelques bareleurs fōt voir en France: Il parloit tātost Mōtagnais, tantost Algonquain, retenāt tousiours l'accent Algonquain, qui est gay, cōme le Prouençal. Au commencement, cōme j'ay dit, il agitoit doucement cēt edifice, mais cōme il s'alloit tousiours animant, il entra dans vn si furieux enthousiasme, que ie croyois qu'il deust tout briser, esbranlant si fortement, & avec de telles violences sa maison, que ie m'estonnois qu'un homme eüst tant de force: car comme il eut vne fois cōmencé à l'agiter, il ne cessa point que la consulte ne fust faite, qui durā environ trois heures: Comme il changeoit de voix, les Sauvages s'escrioient au commencement *moa, moa*, escoute, escoute puis inuitās ces Geniēs, ils leurs disoient *Pitoukhecou, Pitoukhecou*, entrez, entrez. D'autrefois cōme s'ils eussent respondu aux hurlements du jongleur, ils tiroient ceste aspiration du fond de leur poitrine, *ho, ho*. I'estois assis comme les autres regardant ce beau mystere avec une defence de parler: mais cōme ie ne le

auo
lais
uer
de c
ce t
qu'
Ge
Q
gin
dan
ny d
fon
ame
le p
ces
cell
stre
ouy
gleu
fant
Puis
poua
uoir
gleu
ton
nost
tam
qui e

auois point voué d'obeissance, ie ne laissois pas de dire vn petit mot à la tra- uerse: tantost ie les priois d'auoir pitié de ce pauvre jongleur, qui se tuoit dans ce tabernacle: d'autrefois ie leur disois qu'ils criassent plus haut & que leurs Geniés estoient endormis.

Quelques vns de ces Barbares s'ima- ginēt que ce jongleur n'est point là de- dans, qu'il est transporté sans sçauoir ny ou, ny cōment. D'autres disent que son corps est couché par terre, que son ame est au haut de ce tabernacle, où el- le parle au commencement, appellant ces Geniés, & iettant par fois des estin- celles de feu. Or pour retourner à no- stre consultation, les Sauuages ayant ouy certaine voix que contrefit le jon- gleur, pousserēt vn cris d'allegresse, di- sants qu'vn de ces Geniés estoit entré: Puis s'adressāts à luy, s'escrioient, *Te- pouachi, reponachi*, appelle, appelle; sça- uoir est tes compagnōs; là dessus le jon- gleur faisant du Geniés, changeant de ton & de voix les appelloit: cependant nostre forcier qui estoit presēt prit son tambour, & chantant auec le iongleur qui estoit dans le tabernacle, les autres

52 *Relation de la Nouvelle France* ,
respondoient: On fit dancier quelques
ieunes gens, entr'autres l'Apostat qui
n'y vouloit point entendre, mais le for-
cier le fit bien obeir.

En fin apres mille cris & hurlements,
apres mille chants, apres auoir dancé &
bien esbranlé ce bel edifice, les Sauua-
ges croyãs que les Geniés ou *Kichikouai*
estoit entrez, le forcier les consulta:
il leur demanda de sa fanté (car il est
malade) de celle de sa fême qui l'estoit
aussi. Ces Geniés, ou plustost le jon-
gleur qui les contrefaisoit, respondit
que pour sa fême elle estoit desia mor-
te, que c'en estoit fait, i'en eusse bien dit
autant que luy, car il ne falloit estre ny
prophete, ny forcier pour deuiner cela;
d'autât que la pauure creature auoit la
mort entre les dents: pour le forcier, ils
dirét qu'il verroit le Printemps. Or co-
gnoissât sa maladie, qui est vne douleur
dereins, ou pour mieux dire, vn appa-
nage de seslubricitez & paillardises, car
il est sale au dernier poinct, ie luy dis
voyant qu'il estoit sain d'ailleurs, &
qu'il beuuoit & mangeoit fort biē, que
non seulement il verroit le printemps,
mais encore l'Esté, si quelque autre ac-

eid
pa

da
to
co
gn
ils
co
vo
for
bie
ga

ful
le
il
ca
au
Lu
est
bea
ma
de
pa
à
qu
pa

cident ne luy suruenoit, ie ne me suis
pastrompé.

Après ces interrogations, on deman-
da à ces beaux oracles s'il y auroit bien
tost de la neige, s'il y en auroit beau-
coup, s'il y auroit des Esflans ou Ori-
gnaux, & en quel endroit ils estoient,
ils repartirent ou plustost le iongleur,
contrefaisant tousiours sa voix, qu'ils
voyoient peu de neige & des orignaux
fort loing, sans determiner le lieu, ayât
bien cette prudence de ne se point en-
gager.

Voila comme se passa cette con-
sulte, apres laquelle se voulut arrester
le iongleur: mais comme il estoit nuict,
il sortit de son tabernacle, & de nostre
cabane si vistemment, qu'il fust dehors
auant quasi que ie m'en apperceusse.
Luy & tous les autres Sauvages qui
estoient venus des autres Cabanes à ces
beaux mysteres, estans partis, ie de-
manday à l'Apostat, s'il estoit si simple
de croire que ces Geniés entrassent &
parlassent dans ce tabernacle, il se mit
à iurer sa foy, qu'il a perduë & reniée,
que ce n'estoit point le iongleur qu'il
parloit, ains ces *Khichikouai* ou Genies

54 *Relation de la Nouvelle France* ,
du iour, & mōn hoste me dit, entre toy
mesme dans le tabernacle, & tu verras
que ton corps demeurera en bas, &
ton ame montera en hault: l'y voulu
entrer, mais comme i'estois seul de mō
party, ie preueu qu'ils m'auroient fait
quelque affront, & comme il n'y auoit
point de tesmoins, ils se seroient van-
tez, que i'aurois recogneu & admiré la
verité de leurs mysteres.

Or j'auois grande enuie de sçauoir de
quelle nature ils faisoient ces Geniés,
l'Apostat n'en sçauoit rien. Le forcier
voyant que i'esuantois ses mines, &
que i'improuuois ses niaiseries, ne me le
vouloit point enseigner, si bien qu'il
fallut que ie me seruisse d'industrie: Ie
laissay escouler quelques sepmaines,
puis le jettant sur ce discours, ie luy
parlois comme admirant sa doctrine,
luy disant qu'il auoit tort de m'escon-
duire, puisque à toutes les questions
qu'il me faisoit de nostre croyance, ie
luy respōdois ingenuement, sans me fai-
re tirer l'oreille: En fin il se laissa gagner
à ses propres loüanges, & me descou-
urit les secrets de l'escole: voicy la fable
qu'il me raconta, touchant la nature

& l'essence de ces Geniés.

Deux Sauvages consultants ces Geniés en mesme temps, mais en deux diuers tabernacles, l'vn d'eux, homme tres-meschant, qui auoit tué trois hommes à coup de haches par trahison, fust mis à mort par les Geniés, lesquels se transportans dans le tabernacle de l'autre Sauvage pour luy oster la vie, aussi bien qu'à son compagnon, ils se trouuerent eux mesmes surpris; car se iongleur se defendit si bien, qu'il tua l'vn de ces *Khichikouai*, ou Geniés, & ainsi l'on a sçeu comme ils estoient faicts, car ce Geniés demeura sur la place. Le luy demanday donc de qu'elle forme il estoit, il estoit gros comme le poing, me fit il, son corps est de pierre, & vn peu long; le conceu qu'il estoit faict en cone, gros par vn bout, s'allant tousiours appetissant vers l'autre. Ils croiét que dans ce corps de pierre il y a de la chair & du sang, car la hache donc ce Genié fust tué resta ensanglantée. Le m'enquestay s'ils auoient des pieds & des ailes, & m'ayant dict que non, & comment donc, leur fis-ie, peuuent ils entrer ou voler dans ces tabernacles,

s'ils n'ont ny pieds ny aisles, le sorcier se mit à rire, disant pour solution, en verité ceste robe noire n'a point d'esprit, voila comme ils me payent quand ie leurs fais quelque obiection à laquelle ils ne peuvent respondre.

Comme ils faisoient grand cas 'du feu que iettoit ce iongleur hors de son tabernacle, ie leur dis, nos François en ietteroient mieux que luy, car il ne faisoit voler que des estincelles de quelque bois pourry qu'il porte avec soy, comme ie me persuade, & si i'eusse eu de la resine, ie leur eusse fait sortir des flammes. Ils me contestoient qu'il estoit entré sans feu dans cette maison, mais de bonne fortune, ie luy auois veu donner vn gros charbon ardant qu'il demanda pour petuner.

Voila leur creance touchant les principes des choses bonnes: Ce qui m'estonne, c'est leurs ingrattitudes, car quoy qu'ils croyent que le Messou a reparé le monde, que Nipinoukhé & Pipounoukhé rameinent les saisons, que leur Khichikouai leurs apprenent où il y a des Eslans, ou Orignaux, & leurs rendent milles autres bõs offices: si est ce que ie n'ay peu iusques icy re-

cognoistre qu'ils leur rendent aucun honneur: i'ay seulement remarqué que dans leurs festins, ils iettent par fois quelques cuillerées de gresse dâs le feu, prononcant, ces parolles *Papeouekou, Papeouekou*, faites nous trouuer à manger, faites nous trouuer à manger: ie crois que cette priere s'adresse à ces genies, auxquels ils presentent cette gresse comme la chose la meilleure qu'ils ayent au monde.

Outre ces principes des choses bonnes, ils recognoissent vn Manitou, que nous pouons appeller le diable, ils le tiennent comme le principe des choses mauuaises, il est vray qu'ils n'attribuent pas grande malice au Manitou, mais à la femme, qui est vne vraye diableffe: le mary ne hait point les hommes, il se trouue seulement aux guerres, & aux combats, & ceux qu'il regarde sont à couuert, les autres sont tués: voila pourquoy mon hoste me disoit, qu'il prioit tous les iours ce Manitou de ne point ietter les yeux sur les Hiroquois leurs ennemis, & de leur en donner & tousiours quelqu'vn en leurs guerres. Pour la femme du Manitou, elle est

cause de toutes les maladies qui sont au mode, c'est elle qui tuë les hommes, autrement ils ne mouroient pas, elle se repaist de leur chair, les rongeaninterieurement, ce qui faict qu'on les voit amaigrir en leurs maladies: elle a vne robe des plus beaux cheueux des hommes & des femmes qu'elle tuë, elle paroist quelquefois comme vn feu, on l'entend bien bruire comme vne flamme, mais on ne scauroit distinguer son langage: d'icy procedent à mon aduis ces cris & ces hurlemens, & ces batemens de tambours qu'ils font alentour de leurs malades, voulans comme empescher cette diableffe de venir donner le coup de la mort: ce qu'elle faict si subtilement, qu'on ne s'en peut defendre, car on ne la voit pas.

De plus, les Sauvages se persuadent que non seulement les hommes & les autres animaux: mais aussi que toutes les autres choses sont animées, & que toutes les ames sont immortelles, ils se figurent les ames comme vn ombre de la chose animée, n'ayans iamais quoy parler d'une chose purement spirituelle, ils se representent l'ame de l'hō

me, comme vne image sombre & noire,
où comme vne ombre de l'homme
mesme, luy attribuant des pieds, des
mains, vne bouche, vne teste, & toutes
les autres parties du corps humain.
Voila pourquoy ils disent que les ames.
poient & mangent, aussi leurs dōnent.
ils à manger quand quelqu'vn meurt,
mettant la meilleure viande qu'ils ayent
dās le feu, & souuēt ils m'ont dit qu'ils
auoient trouué le matin de la viande
rongée la nuict par les ames. Or m'a-
yans déclaré ce bel article de leur
croyance, ie leurs fis plusieurs interro-
gations. Premièrement, où alloient ces
ames apres la mort del'homme, & des
autres creatures; elles vont, dirent ils,
fort loin, en vn grād village situé où le
Soleil se couche: Tout vostre pays, leur
dis-je (sçauoir est l'Amerique) est vne
grande Isle, comme vous tesmoignez
auoir appris: comment est ce que les
ames des hommes, des animaux, des
vaches, des cousteaux, des chaudières;
ou pres les ames de tout ce qui meurt, ou
qui s'vse, peuuent passer l'eau pour s'en
aller à ce grand village que vous pla-
cez où le soleil se couche, trouuent

elles des vaisseaux tous prests pour s'embarquer & trauerfer les eaux? non pas, mais elle vont à pied, me dirent-ils passants les eaux à gay en quelque endroit: & le moyen, leur fis ie, de passer à gay le grand Ocean que vous scauez estre si profond, car c'est cette grande mer qui enuironne vostre pays, toutes trompe, respondent-ils, où les terres sont conjointes en quelque endroit, ou bien il y a quelque passage guayable par où passent nos ames: & de fait nous apprenons que l'on n'a peu encore passer du costé du Nord, c'est à cause (leur repartis-ie) des grands froids qui sont en ces mers, que si vos ames prennent cette route elles seront glacées & toutes roides de froid, deuant quelles arriuent en leurs villages.

Secondement ie leur demande, que mangeoient ces pauures ames, faisant vn si long chemin, elles mangent des escorces, dirent-ils, & du vieux bois quelles trouuent dans les forests, ie ne m'estonne pas, leur respōdis-ie, si vous auez si peur de la mort, & si vous le fuyez tant, il n'y a guere de plaisir d'aller manger du vieux bois & des escorces en l'autre vie.

Tiercement. Que font ces ames
 estant arriuées au lieu de leur demeure?
 pendant le iour elles sont assises tenans
 leur deux coudes sur leur deux genoux,
 & leur testes entre leur deux mains, po-
 sture affés ordinaire aux Sauuages ma-
 lades : pendant la nuit elles vont &
 viennent, elles trauaillent, elles vont à
 la chasse, ouy mais, repartis-ie, elles ne
 voient goutte la nuit, tu es vn igno-
 rant, tn n'as point d'esprit, me firent ils,
 les ames ne sont pas comme nous, elles
 ne voyent goutte pendant le iour, &
 voyent fort clair pendant la nuit, leur
 iour est dans les tenebres de la nuit, &
 leur nuit dans la clarte du iour.

En quatriesme lieu, à quoy chassent
 ces pauures ames pendant la nuit?
 elles chassent aux ames des Castors, des
 Porcs epics, des Eslans, & des autres
 animaux, se seruās de l'ame des raquet-
 tes, pour marcher sur l'ame de la nei-
 ge, qui est en ce payslà: bref elles se ser-
 uent des ames de toutes choses, comme
 nous nous seruōs icy des choses mes-
 mes. Or quant elles ont tué l'ame d'vn
 Castor, ou d'vn autre animal, ceste ame
 meurt elle tout a faict, ou bien a elle
 ne autre ame qui s'en aille en quelque

autre village? Mon forcier demeura court à cette demande; & cōme il a de l'esprit, voyant qu'il s'alloit enfermer s'il me respōdoit directemēt, il esquiva le coup: car s'il m'eut dit que l'ame mouroit entierement, ie luy aurois dit que quand on tuoit premierement l'animal, son ame mouroit à mesme temps: s'il m'eust dit que ceste ame auoit vne ame qui s'en alloit en vn autre village, ie luy eusse fait voir que chaque animal auroit selon sa doctrine plus de vingt, voire plus de cent ames, & que le mōde deuoit estre rempli de ces villages où elles se retiennent, & que cepēdāt on n'en voyoit aucun. Cognoissant dōc qu'il s'alloit engager, il me dit, tais toy, tu n'as point d'esprit, tu demande des choses que tu ne sçais pas toy-mesme, si i'auois esté en ces pays-là, ie te respondrois.

En fin ie luy dis que les Europeans nauigeoient par tout le monde, ie leur declaray, & leur fis voir par vne figure ronde, quel estoit le pays où le soleil couche à leur regard, l'asseurant qu'on n'auoit point trouué ce grand village que tout cela n'étoit que refueries, que les ames des hommes seulement estoit

imtr
res,
les e
doie
lées
selon
men
endr
vn m
car d
reuer
ge, &
dit, p
deme
Tchipa
pouro
guind
ce gra
Ils
à leurs
ont ve
qu'ils
refué:
si vn Sa
me tué
re rend
me den
n'as-tu

immortelles, & que si elles estoient bō-
 nes, elles s'en alloient au ciel, que si el-
 les estoient meschantes, elles descen-
 doient dans les enfers pour y estre brû-
 lées à iamais, & que chacun receuroit
 selon ses œuures. En cela, dit-il, vous
 mentez vous autres, d'assigner diuers
 endroiçts pour les ames, elles vont en
 vn mesme pays, du moins les nostres:
 car deux ames de nos cōpatriotes sont
 reuenues autresfois de ce grand villa-
 ge, & no^s ont appris tout ce que iet'ay
 dit, puis elles s'en retournerent en leur
 demeure: ils appellent la voye lactée,
Tchipai meskenau, le chemin des ames,
 pource qu'ils pensent que les ames se
 guident par cette voye pour aller en
 ce grand village.

Ils ont en outre vne grande croyāce
 à leurs songes, s'imaginans que ce qu'ils
 ont veu en dormant doit arriuer, &
 qu'ils doiuent executer ce qu'ils ont
 refuë: ce qui est vn grand malheur, car
 si vn Sauuage songe qu'il mourra s'il ne
 me tuë, il me mettra à mort à la premie-
 re rencontre à l'escart. Nos Sauvages
 me demandoiēt quasi tous les matins,
 n'as-tu point veu de Castors, ou d'O-

rignac en dormant : & cōme ils voyoiēt que ie me mocquois des songes, ils s'estonnoient, & me demandoient à quoy crois-tu donc, si tu ne crois à tes songes? ie crois en celuy qui a tout fait, & qui peut tout; tu n'as point d'esprit, comment peus-tu croire en luy, si tu ne le vois pas? le ferois trop long de rapporter toutes les badineries sur ces sujets, reuenons à leurs superstitions qui sont sans nombre.

Les Sauvages sont grands chanteurs, ils chantent comme la pluspart des nations de la terre par recreation, & par deuotion; c'est à dire en eux par superstition : Les airs qu'ils chantent par plaisir sont ordinairement graues & pesants, il me semble qu'ils ont par fois quelque chose de gay, notamment les filles: mais pour la pluspart, leurs chansons sont massiues, pour ainsi dire, sombres, & malplaisantes : ils ne sçauent que c'est d'assesembler des accorts pour composer vne douce harmonie : Ils proferent peu de paroles en chantant, variants les tons, & non la lettre. I'ay souuent ouy mon Sauvage faire vne longue chanson de ces trois mots *Kaic, nir, khigatoutaouim,*

& tu

& tu feras aussi quelque chose pour moy: Ils disent que nous imitons les gazouillis des oyseaux en nos airs, ce qu'ils n'improuent pas, prenans plaisir quasi tous tant qu'ils sont à chanter, ou à ouïr chanter, & quoy que ie leur die que ie n'y entendois rien, ils m'inuitoient souuent à entonner quelque air, ou quelque priere.

Pour leurs châts superstitieux, ils s'en seruent en mille actions, le forcier & ce viellard, dont j'ay parlé, m'en donnerent la raison: deux Sauvages, disoient ils, estans jadis fort desolés, se voyans à deux doigts de la mort faite de viure, furent aduertis de chanter, & qu'ils seroient secourus; ce qui arriua, car ayans chanté, ils trouuerent à manger: de dire qui leur donna cest aduis, & comment, ils n'en sçauent rien: quoy que s'en soit, depuis ce temps là toute leur religion consiste quasi à chanter, se seruans des mots les plus barbares qu'ils peuuent rencontrer: Voicy vne partie des paroles qu'ils chanterent en vne longue superstition qui dura plus de quatre heures, *Aiasé manitou, aiasé manitou, aiasé manitou, ahiam, hehinham,*

66 *Relation de la Nouvelle France,*
banhan, heninakhé hojé heninakhé, enigo-
uano bahano anihé ouihini naninaouai nana-
houai nanahouai aouihé ahahé aouihé: Pour
conclusion, *ho! ho! ho!* Je demanday
que vouloient dire ces parolles, pas
vn ne m'en peut donner l'interpreta-
tion: car il est vray que pas vn d'eux
n'entend ce qu'il chante, sinon dans
leurs airs, qu'ils chantent pour se
recréer.

Ils joignent leurs tambours à leurs
chants, ie demanday l'origine de ce
tambour, le veillard me dit, que peut
estre quelqu'un auoit eu en songe qu'il
estoit bon de s'en seruir, & que delà l'v-
sage s'en estoit ensuiuy. Je croirois plu-
stost qu'ils auroient tiré cette supersti-
tion des peuples voisins, car on me dit
(ie ne sçay s'il est vray) qu'ils imi-
tent fort les Canadiens qui habitent
vers Gaspé, peuple encore plus super-
stitieux que celuy-cy.

Au reste, ce tambour est de la gran-
deur d'un tambour de basque, il est
composé d'un cercle large de trois ou
quatre doigts, & de deux peaux roi-
dement estenduës de part & d'autre: ils
mettent dedans des petites pierres ou

petits caillous pour faire plus de bruit: le diametre des plus grands tambours est de deux palmes ou environ, ils le nomment *cbichigouan*, & le verbe *nipagahiman*, signifie ie fais iouer ce tambour: ils ne se battent pas comme font nos Europeans: mais ils le tournent & remuent, pour faire bruire les caillous qui sont dedans, ils en frappent le terre, tantost du bord, tantost quasi du plat, pendant que le sorcier fait mille singeries avec cest instrument. Souuent les assistans ont des batons en mains, frappant tous ensemble sur des bois, ou manches de haches qu'ils ont deuant eux, ou sur leurs *outragans*, c'est à dire, sur leurs plats d'escorce renuersés: Avec ces tintamarres, ils ioignent leurs chants & leurs cris, ie dirois volontiers leurs hurlemens, tant ils s'efforcent par fois, ie vous laisse à penser la belle musique: ce miserable sorcier avec lequel mon hoste, & le renegat, m'ont fait hiuerner contre leurs promesses, m'a pensé faire perdre la teste avec ses tintamarres: car tous les iours à l'entrée de la nuit, & bien souuent sur la minuit, d'autre-

68 *Relation de la Nouvelle France,*
fois sur le iour il faisoit l'enragé. Iay
esté vn assez long temps malade par-
my eux, mais quoy que ie le priasse de
se moderer, de me donner vn peu de re-
pos, il en faisoit encore pis, esperant
trouuer sa guerison dans ces bruits qui
augmentoient mon mal.

Ils se seruent de ces chants, de ce
tambour, & de ces bruits, ou tinta-
marres en leurs maladies, ie le declaray
assez amplement l'an passé, mais de-
puis ce temps là, i'ay veu tant faire de
sottises, de niaiseries, de badineries, de
bruits, de tintamarres à ce malheureux
forcier pour se pouuoir guerir, que ie
me lasserois d'escrire & ennuierois vo-
stre reuerence, si ie luy voulois faire lire
la dixiesme partie de ce qui m'a sou-
uent lassé, quasi iusques au der-
niér point. Par fois cest homme en-
troit comme en furie, chantant, criant
hurlant, faisant bruire son tambour de
toutes ses forces: cependant les autres
hurloient comme luy, & faisoient vn
tintamarre horrible avec leurs bastõs,
frappans sur ce qui estoit deuant eux,
ils faisoient danser des ieunes enfans,
puis des filles, puis des femmes; il baiss

I'ay
par-
de
re-
ant
qui
e ce
nta-
ray
de-
de
de
eux
e ie
vo-
lire
ou-
der-
en-
ant
de
tres
vn
os,
ux
ans,
aif

soit la teste, souffloit sur son tambour: puis vers le feu, il sifflait comme vn serpent, il ramenoit son tambour sous son menton, l'agitant & le tournoyant: il en frappoit la terre de toutes ses forces, puis le tournoyoit sur son estomach: il se fermoit la bouche avec vne main renuersée, & de l'autre, vous eussiez dit qu'il vouloit mettre en pieces ce tambour, tant il en frappoit rudement la terre: il s'agitoit, il se tournoit de part & d'autre, faisoit quelques tours à l'entour du feu, sortoit hors la cabane, tousiours hurlant & bruyant: il se mettoit en mille postures; & tout cela pour se guerir. Voila comme ils traitent les malades. I'ay quelque croyance qu'ils veulent coniuurer la maladie, ou espouuanter la femme du Manitou, qu'ils tiennent pour le principe & la cause de tous les maux, comme i'ay remarqué cy dessus.

Ils chantent encore & font ces bruits en leurs sueries, ils croiroient que cette medecine, qui est la meilleure de toutes, celles qu'ils ont, ne leur seruiroit de rien, s'ils ne chantoient en suant: Ils plantent des bastons en terre faisants

70 *Relation de la Nouvelle France,*

vne espeece de petit tabernacle fort bas : car vn grand homme estant assis là dedans, toucheroit de sa teste le hault de ce todis, qu'ils entourent & couurent de peaux, de robes, de couuertes : Ils mettent dans ce four quantité de grosses pierres qu'il ont faict chauffer, & rougir dans vn bon feu, puis se glissent tous nuds dans ces estuues, les femmes suent par fois aussi bien que les hommes : d'autrefois ils suent tous ensemble, hommes, & femme pesle & mesle : ils chantent, ils crient, ils hurlent dans ce four, ils haranguent : par fois le sorcier y bat son tambour. Je l'escoutois vne fois comme il faisoit du prophete là dedans, s'escriant qu'il voyoit des Originaux, que mon hoste son frere en tueroit, ie ne peus me tenir que ie ne luy disse, ou plustost à ceux qui estoient presens, & qui luy prestoient l'oreille comme à vn oracle, qu'il estoit bien croyable qu'on trouueroit quelque masse, puisque on auoit desia trouué & tué deux femelles, luy cognoissant où ie visois, me dit en grondant, il est

croyable que cette robe noire n'a point d'esprit : Ils sont tellement religieux en ces crieries, & autres niaiseries, que s'ils font sueries pour se guerir, ou pour auoir bonne chasse, ou pour auoir beau temps, rien ne se feroit s'ils ne chantoient, & s'ils ne gardoient ces superstitions. I'ay remarqué que quand les hommes suent, ils ne se veulent point seruir des robes des femmes pour entourer leur sueries, s'ils en peuuent auoir d'autres: bref quand ils ont crié trois heures ou enuiron dans ces estuues, ils en sortent tous mouillés & trempés de leur sueur.

Ils chantent encore & battent le tambour en leur festins, comme ie declareray au chapitre de leurs banquets: ie leur ay veu faire le mesme en leurs conseils, y entremeslant d'autres iongleries: Pour moy ie me doute que le sorcier en inuente tous les iours de nouvelles pour tenir son monde en haleine: & pour se rendre recommandable: ie luy vis vn certain iour prédre vne espée, la mettre la pointe en bas, le manche en hault (car leurs espées

72 *Relation de la Nouvelle France,*
font emmanchées à vn long baston) il
mit vne hache proche de cette espée,
seleu debout, fit ioüer son tambour,
chanta hurla à son accoustumée , il
fit quelques mines de dancier , tourna
à l'entour du feu : puis se cachant , il
tira vn bonnet de nuict, dans lequel il
y'auoit vne pierre à esguiser , il la met
dans vne cullier de bois , qu'on essuya
exprés pour cest effect, il fit allumer
vn flambeau d'escorce, puis donna de
main en main le flambeau, la cueiller,
& la pierre, qui estoit marquée de quel-
ques raies , la regardans tous les vns
apres les autres , philosopant à mon
aduis sur cette pierre , touchant leur
chasse, qui estoit le subiect de leur con-
seil ou assemblée.

Ces pauvres ignorants chantent
aussi dans leurs peines , dans leurs dif-
ficulitez , dans leurs perils & dangers:
pendant le temps de nostre famine,
ie n'entendois par ces cabanes, notá-
ment la nuict, que chants, que cris,
battements de tambours , & autres
bruits: & demandant ce que c'estoit,
mes gens me disoient qu'ils faisoient

cela pour auoir bonne chasse, & pour trouuer à manger, leurs chants & leurs tambours passent encore dans les sortileges que font les forciers.

Il faut que ie couche icy; ce que ie leurs vis faire le douxième Feurier, comme ie recitois mes heures sur le soir, le forcier se mit à parler de moy *aiamiheou*, il fait ses prieres, dit-il: puis prononçant quelques paroles, que ie n'entendis pas, il adiousta *Niganipahau*; ie le tueray aussi tost: la pensée me vint qu'il parloit de moy, veu qu'il me haïsoit pour plusieurs raisons, comme ie diray en son lieu: mais notamment pour ce que ie taschois de faire veoir que tout ce qu'il faisoit n'estoit que badinerie & puerilité: Sur cette pensée qu'il me vouloit oster la vie, mon hoste me va dire, n'as tu point de poudre qui tuë les hommes? pourquoy, luy dis- ie, ie veux tuer quelqu'un, me respond il? ie vous laisse à penser si i'acheuay mon office sans distraction, veu que ie scauois fort bien qu'ils n'auoient garde de faire mourir aucun de leurs gens, & que le forcier m'auoit menacé de mort

74 *Relation de la Nouvelle France,*

quelques iours auparauant, quoy qu'en-
riant, me dit il apres: mais ie ne m'y fiois
pas beaucoup, voyant donc ces gens en
action, ie r'entre dans moy-mesme,
suppliant nostre Seigneur de m'assister,
& de prendre ma vie au moment & en
la' façon, qu'il luy plairoit: neantmoins
pour me mieux disposer à ce sacrifice,
ie voulus voir s'ils pensoient en moy,
ie leur demanday donc où estoit l'hom-
me qu'ils vouloient faire mourir, ils me
repartent qu'il estoit vers Gaspé à plus
de cens lieuës de nous. Ie me mis à rire,
car en verité ie n'eusse iamais pensé qu'ils
eussent entrepris de tuer vn homme de
cens lieuës loin. Ie m'enquis pourquoy
ils luy vouloient oster la vie. On me
respondit que cest homme estoit vn
forcier Canadien, lequel ayant eu quel-
que prise avec le nostre, l'auoit menacé
de mort, & luy auoit donné la maladie,
qui le trauailloit depuis vn long temps,
& qui l'alloit estouffer dans deux iours,
s'il ne preuenoit le coup par son art: ie
leurs dis que Dieu auoit deffendu de
tuer, & que nous autres, ne faisons
mourir personne: cela n'empescha point

qu'ils ne poursuiuiſſent leur pointe. Mon
hoſte preuoiant le grand bruit qui ſe
deuoit faire, me dit, tu auras mal à la
teſte, va-t en en l'autre cabane voiſine:
non, dit le forcier, il n'y a point de mal
qu'il nous voye faire. On fit ſortir tous
les enfans & toutes les femmes, horsmis
vne qui s'afſit aupres du forcier: Je de-
meuray donc ſpectateur de leurs myſte-
res, avec tous les Sauuages des autres
cabanes qu'on fit venir: Eſtans tous
aſſis, voicy vn ieune homme qui ap-
porte deux paux ou pieux fort pointus,
mon hoſte prepare le ſort compoſé de
petits bois formez en langue de ſer-
pēt des deux coſtez, de ferſ de fleſches,
de morceaux de couſteaux rompus,
d'vn fer replié comme vn gros hame-
çon, & d'autres choſes ſemblables, on
enuelopa tout cela dans vn morceau
de cuir: Cela fait, le forcier prend ſon
tambour, tous ſe mettent à chanter &
hurler, & faire le tintamarre que j'ay re-
marqué cy-deſſus: apres quelques chan-
ſons, la femme qui eſtoit demeurée ſe-
ueue, & tourne tout à l'entour de la ca-
bane par dedans, paſſant par deriere le

dos de tous tant que nous estions. S'estant rassise, le magicien prend ces deux pieux, puis designant certain endroit, commence à dire; voila la teste (ie crois qu'il entendoit de l'homme qu'il vouloit tuer) puis de toutes ces forces, il plante ces pieux en terre, les faisant regarder vers l'endroiçt, où il croioit qu'estoit ce Canadien. Là dessus mon hoste va ayder son frere, il fait vne assez grande fosse en terre avec ces pieux: cependant les chants & autres bruits continuoient incessamment. La fosse faite, les pieux plantez, le valet du forcier, i'entens l'Apostat, va querir vne espée, & le forcier en frappe l'vn de ces paux, puis descend dans la fosse, tenant la posture d'vn homme animé qui tire de grands coups d'espée & de poignard; car il auoit l'vn & l'autre dans cette action d'homme furieux & enragé. Le forcier prend le fort envelopé de peau, le met dans la fosse, & redouble les coups d'espée à mesme temps qu'on redoubloit le tintamarre.

En fin ce mystere cessa, il retire l'espée & le poignard tout ensanglanté, les jette deuant les autres Sauvages; on re-

cou
glo
qu'i
poi
dit
mes
plai
loin
nan
voy
dire
ie re
poig
de,
pari
ou
de n
ce S
il ef
vra
c'ef
sang
me
rapp
ny
vou
selo

couure vistela fosse, & le magicien tout glorieux, dit que son homme est frappé, qu'il mourra bien tost, demande si on n'a point entendu ses cris : tout le monde dit que non, horsmis deux ieunes hommes ses parens, qui disent auoir ouy des plaintes fort sourdes, & comme de loing. O qu'ils le firent aise, se tournant vers moy, il se mit a rire, disant, voyez cette robe noire qui nous vient dire qu'il ne faut tuer personne: Comme ie regardois attentiuement l'espée & le poignard, il me les fit presenter, regarde, dit-il, qu'est cela; c'est du sang, reparti-je, de qui? de quelque Orignac ou d'autre animal, ils se mocquerent de moy, disants que c'estoit du sang de ce Sorcier de Gaspé; comment, dis je, il est à plus de cent lieuës d'icy? il est vray font-ils, mais c'est le Manitou, c'est à dire le Diable, qui apporte son sang pardeffous la terre. Or si c'est hōme est vrayement Magicien, ie m'en rapporte, pour moy i'estime qu'il n'est ny Sorcier ny Magicien, mais qu'il le voudroit bien estre: tout ce qu'il faict selon ma pensée n'est que badinerie,

78 *Relation de la Nouvelle France* ,

pour amuser les Sauvages , il voudroit bien auoir communication avec le Diable ou Manitou , mais ie ne crois pas qu'il en ait : si bien me persuadaye , qu'il y a eu icy quelque Sorcier, ou quelque Magicien, s'il est vray ce qu'ils disent des maladies & des guerifons, dont ils me parlent: c'est chose estrange, que le Diable qui apparoist sensiblement aux Ameriquains Meridionaux, & qui les bat & les tourmente de telle sorte, qu'ils se voudroient bien deffaire d'vn tel heste, ne se communique point visiblement ny sensiblement à nos Sauvages, selon ce que ie crois. Je sçais qu'il y a des personnes d'opinion contraire, croyans aux rapports de ces Barbares, mais quand ie les presse, ils m'aduouent tous, qu'ils n'ont rien veu de tout ce qu'ils disent, mais seulement qu'ils l'ont ouÿ dire à d'autres,

Ce n'est pas le mesme des Ameriquains Meridionaux, nos Europeans ont ouÿ le bruit, la voix & les coups que ruë le Diable sur ces pauvres esclaves: & vn François digne de creance,

m'a
sur
tres
s'en
de
Cal
& q
la p
qu'v
pagi
dire
diat
nou
tes
dou
pro
Cal
Iluy
i le
ures
ama
Ama
vien
ron
ou
eux
eges

m'a asseuré l'auoir ouï de ses oreilles: surquoy on me rapporte vne chose tres remarquable, c'est que le Diable s'enfuit, & ne frappe point ou cesse de frapper ces miserables, quand vn Catholique èntre en leur compagnie, & qu'il ne laisse point de les battre en la presence d'vn Huguenot, d'où vient qu'vn iour se voyans battus en la compagnie d'vn certain François, ils luy dirent, nous nous estonnons que le diable nous batte, toy estant avec nous, veu qu'il n'oseroit le faire quand tes compagnons sont presents. Luy se douta incontinent que cela pouuoit prouenir de sa religion, (car il estoit Calviniste) s'adressant donc à Dieu, luy promist de se faire Catholique si le diable cessoit de battre ces pauvres peuples en sa presēce: Le vœu fait, jamais plus aucun Demon ne molesta Amariquain en sa compagnie, d'où vient qu'il se fist Catholique, selon la promesse qu'il en auoit faicte; mais retournons à nostre discours. I'ay veu deux autrefois faire les mesmes sortileges à nostre Magicien pretendu, &

garda toutes les ceremonies susdites, hormis qu'il changea de sort, car vne fois il se seruit de quatre bastons faits en forme de fuseaux à filer, sinon qu'ils estoient plus gros, & qu'ils auoient comme des dents en certains endroits. Il se seruit encore du bout de la queue & du pied d'un Porc épic, & quelques poils d'Orignac, ou de Porc épic, liez ensemble en petit faisceau: l'autre fois il se seruit encore de ces fuseaux, d'un pied de Porc épic, ou d'un autre animal, d'os de quelque beste, d'un fer semblable, & celuy qu'on attache à vne porte pour la tirer, & de quelques autres badineries: son valet le renega luy tenant tout cela prest, & battant le tambour pendant que son Maistre estoit occupé dans la fosse. Voila vne partie des actions esquelles se retrouuent leurs chants, leurs cris, hurlemens & tintamarres.

Leur Religiō, ou plustost superstitiō consiste encore à prier: mais, ô mon Dieu! quelles oraisons font ils? Le matin les petits enfans sortans de la Cabane, s'escrient à pleine teste, *Cacouak*

Pakhais

Pakhais Amiscouakhi, Pakhais Mousouakhi,
Pakhais: venez Porcs épics, venez Ca-
 tors, venez Elans, voila toutes leurs
 prieres.

Les Sauvages eternuans, & quel-
 quefois mesme en autre temps, disent
 pendant l'Hiuer, criants tout haut
Etouctaian miraouinam an Mirouscamixhi,
 je serois bien aise de voir le Prin-
 temps.

D'autrefois ie leur ay oüy demãder
 le Printemps, ou la deliurance du mau-
 vais, & autres choses semblables; &
 tout cela se faiçt par desirs qu'ilsex-
 priment, criants tant qu'ils peuuent,
 je serois bien aise que ce iour conti-
 nuast, que le vent se changeast, &c. De
 dire à qui ces souhaits s'adressent, ie ne
 saurois, careux mesmes ne le sçauent
 pas, du moins ceux à qui ie l'ay de-
 mandé ne m'en ont pû instruire.

J'ay remarqué cy-dessus qu'ils prient
 le Manitou de ne point ietter les yeux
 sur leurs ennemis, afin qu'ils les puis-
 sent tuer: voila toutes les prieres &
 raisons que i'ay oüy faire aux Sauua-
 ges, ie ne sçays s'ils en ont d'autres, ie

ne le crois pas. O que ie me sentoisi-
 che & heureux parmy ces Barbares,
 d'auoir vn Dieu à qui ie peusse adres-
 ser mes souhaits, mes prieres & mes
 vœux! & qu'ils sont miserables de n'a-
 uoir point d'autres desirs, que pour la
 vie presente! l'oubliais à dire icy, mais
 ie l'ay couché cy-dessus, qu'ils ont vne
 Image ou espee de sacrifice, car il
 iettent au feu de la gresse qu'ils recuei-
 lent sur la chaudiere où cuit la viande
 faisant cette priere *Papeouekou*, *Pa-
 peouekou*, faictes nous trouuer à man-
 ger, faictes nous trouuer à manger:
 crois qu'ils adressent cette oraison
 leur *Khichekouai*, & peut-estre encor
 les autres; voicy vne superstition qui
 m'a bien ennuyé.

Le vingt-quatriesme de Nouembre
 le Sorcier assembla les Sauvages, &
 retrancha avec des robes & des cou-
 uertures en vn quartier de la Cabane
 en sorte qu'on ne le pouuoit voir, ny
 ses compagnons: il s'y trouua vne femme
 avec eux qui marquoit sur vn baston
 triangulaire long de demie picque
 toutes les chansons qu'ils disoient,

priay vne femme de medire ce' qu'ils
 faisoient dans ces retranchemens, elle
 me respondit qu'ils prioient, mais ie
 croy qu'elle me fist cette respõse, pour
 ce que quand ie faisois oraison, eux
 me demandans ce que ie faisois', ie
 leurs disois, *Nataimikiau missi ca Khi-*
chitât, ie prie celuy qui a tout fait: &
 ainsi quand ils chantoient, quand ils
 hurloient, battans leurs tambours &
 leurs bastons, ils me disoient qu'ils fai-
 soient leurs prieres, sans me pouvoir
 expliquer à qui ils les addressoient. Le
 renegat m'a dit que ceste superstition,
 qui dura plus de cinq heures, se faisoit
 pour vn mort, mais comme il ment
 plus souuent qu'il ne dit vray, ie m'en
 rapporte à ce qui en est: ils appellent
 cette superstition *Ouechibouan*, en suit-
 te de ces longues oraisons, le Sor-
 tier donna le patron d'vn petit sac
 couppe en forme de jambe à vne fem-
 me pour en faire vn de cuir, qu'elle
 rempli à mon aduis de poil de Castor,
 par ie mania y cette jambe qui me sem-
 bla molasse, & pleine d'vn poil assez
 doux, ie demanday prou ce que c'e-

estoit, & pourquoy on faisoit ce petit sac tortu, mais iamais on ne me le voulut dire. Je sçeu seulement qu'ils l'appelloient *Manitoukathi*, c'est à dire, jambe du Manitou, ou du Diable; elle fut long temps pendue dans la Cabane au lieu où s'asseoit le Sorcier; depuis on la donna à vn ieune homme pour la porter pendue au col, elle estoit des appartenances de ces longues prieres, que ie viens de coter, mais ien'ay peu sçauoir à quel dessein cela se faisoit.

Ils gardent par-fois encores vn ieune fort rigoureux, non pas tous, mais quelques vns qui ont enuie de viure long temps; mon hoste voyant que ie ne mangeois qu'une fois pendant le Carrefme, me dit que quelques vns d'entre-eux ieusnoient pour auoir vne longue vie; mais m'adjousta qu'ils se retiroyent tous seuls dans vne petite Cabane à part, & que là ils ne beuuoyent ny mâgeoient, quelquefois huict iours, quelquefois dix iours durant: d'autres m'ont dit qu'ils sortent comme des squelets de cette Cabane, & que par

fois on en rapporte à demy-morts, ie n'ay point veu de ces grands ieusneurs, si bien de grâds disneurs: vray est que ie n'ay point de peine à croire cét excez, car toutes les fausses religions sont pleines de puerilitez, ou d'excés, ou de saletez.

I'ay veu faire vne autre deuotion au Sorcier, iaquelle, comme ie crois, n'appartient qu'à ceux de sa profession; on luy dresse vne petite Cabane esloignée d'vn jet de pierre ou de deux des autres, il se retire là dedans pour y demeurer seul huit iours, dix iours, ou plus ou moins: Or vous l'entendez iour & nuict crier, hurler, & battre son tambour; mais il n'est pas tellement solitaire, que d'autres ne luy aillent aider à chanter, & que les femmes ne le visitent, c'est là où il se commet de grandes saletez.

Les Sauvages sont encore fort Religieux enuers leurs morts; mon hoste, & le vieillard dont i'ay souuent fait mention, m'ont confirmé ce que i'ay des-jà escrit vne autrefois, que le corps mort du deffunct ne sort point par la

86 *Relation de la Nouvelle France,*
porte ordinaire de la Cabane, ains on
leue l'elcorce de l'endroit où l'hom-
est mort, pour faire passer son cada-
ure.

De plus, disent ils, l'ame sort par la
cheminée, ou par l'ouerture qu'ils
font au haut de leurs todis, ils frap-
pent à coups de baston sur leurs Caba-
nes, afin que cette ame ne tarde point,
& qu'elle ne s'accoste de quelque en-
fant, car elle le feroit mourir : ils en-
terrent les robbes, les chaudieres, &
autres meubles avec le trespassé, pour-
ce qu'ils l'ayment, & afin aussi qu'il se
ferue de l'ame de toutes ces choses en
l'autre vie. Ils iettent comme j'ay des-
ja dit, la meilleure viande qu'ils ayent
au feu, pour en donner à manger à l'a-
me du deffunct, qui mangel'ame de
ces viandes : ils n'estendent point les
corps de leur long comme nous fai-
sons les enseuellissants, mais ils les ac-
croupissent & accourcissent comme
vne personne qui est assise sur les ta-
lons : ils couppent vn petit touffet de
cheueux du deffunct, pour presenter à
son plus proche parent. Je n'en sçay

pas la raison. Mais faisons vne autre liste de leurs superstitions & de leur ignorance, celles que ie viens de rapporter, concernent en quelque façon leur religion ridicule; les suiuanes le peuuent proprement appeller superstitions.

Les Sauvages ne iettent point aux chiens les os des Castors, Porcs épics femelles, du moins certains os de terminez; bref ils pennent gardetres-soigneusement que les chiens ne mangent aucun os des oyseaux & des autres animaux qui se prennent au lacs, autrement ils n'en prendront plus qu'avec des difficultez incomparables: encore y a-il là dedans mille obseruations, car il n'importe que les vertebres où le croupion de ces animaux soient données aux chiens, pour le reste il faut le jeter au feu; toutefois pour le Castor pris à la rets, c'est le meilleur de ietter ses os dans vn fleuve, c'est chose estrange qu'ils recueillent & ramassent ces os, & les conseruent avec tant de soin, que vous diriez que leur chasse seroit perduë s'ils auoient

88 *Relation de la Nouvelle France,*
contrevenu à leurs superstitions: comme ie me mocquois d'eux, & que ie leurs disois que les Castors ne scauoient pas ce que l'on faisoit de leurs os; ils me respondirent, tu ne sçais pas prendre les Castors, & tu en veux parler: deuant que le Castor soit mort tout à fait, me dirent-ils, son ame vient faire vn tour par la Cabane de celuy qui le tuë, & remarque fort bien ce qu'on fait de ses os; que si on les donnoit aux chiens, les autres Castors en seroient aduertis: c'est pourquoy ils se rendroient difficiles à prendre, mais ils sont bien aises qu'on iette leurs os au feu, ou dans vn fleuve, la rets notamment qui les a pris en est bien contente. le leur dis que les Hiroquois au rapport de celuy qui estoit avec nous, iettoient les os de Castor aux chiens, & cependant qu'ils en prenoient fort souuent, & que nos François prenoient du gibier plus qu'eux (sans comparaison) & que neantmoins nos chiens en mangeoient les os, tu n'as point d'esprit, me firent-ils, ne vois tu pas que vous & les Hiroquois cultiuez la terre

& en recueillez les fruiçts, & non pas nous, & partant que ce n'est pas la mesme chose: ie me mis à rire entendant cette réponse impertinente; le mal est que ie ne fais que beguayer, que ie prends vn mot pour l'autre, que ie prononce mal, & ainsi tout s'en va le plus souuent en risée; Que c'est vne grande peine de parler à vn peuple sans l'entendre. De plus, en leurs festins à manger tout, il faut bien prendre garde que les chiens n'en goustent tant soit peu, mais de cecy en vn autre chapitre.

Ils croyent que la gresle a del'esprit & de la connoissance, comme mon hoste faisoit festin pendant cet Hiuier, il dit à vn ieune homme, va t'en aduertir les Sauuages de l'autre Cabane qu'ils viennent quand ils voudront que tout est prest, mais ne porte point de flambeau, il estoit nuict & il gresloit fort & ferme: i'entends aussi les Sauuages sortans de leurs Cabanes, s'écrier à leurs gens, ne nous éclairez point, car il gresle. Ie demanday par apres la raison de cela, on me respōdit que la grêle auoit de l'esprit, & qu'elle haïssoit

90 *Relation de la Nouvelle France,*
la lumiere, ne venant ordinairement
que sur la nuit: que si on portoit des
flambeaux dehors, elle cesseroit, dont
ils seroient bien marris, car elle sert à
prendre l'Originac. Voila des gens bien
entendus aux meteores, ie leur dis que
la gresle n'estoit autre chose que l'eau
de la pluye, qui se congeloit par la froi-
dure, laquelle s'augmentât sur la nuit
par l'eloignement du Soleil, il gresloit
plustost qu'en plein midy: ils me repar-
tirent à l'ordinaire, tu es vn ignorant,
ne vois tu pas qu'il a fait froid tout le
jour, & que la gresle a attendu la nuit
pour venir; Je voulus repartir que la
nuée n'estoit pas encore disposée, mais
on me dit *eca titou eca titou nama Khitiri-*
nisin, tais toi, tais toi, tu n'as pas d'esprit:
voila la monnoye dont ils me payent,
& dont ils payent bien souuent les
autres sans s'alterer. Mon hoste cou-
poit par superstition le bout de la
queuë de tous les Castors qu'il prenoit,
& les enfiloit ensemble. Je demanday
pourquoy, le vieillard me dit, c'est
vne resolution ou vne promesse qu'il
a fait, afin de prendre beaucoup de
Castors, de sçauoir à qui il fait ce vœu

ny luy, ny moyne le sçaurions dire.

Ils mettent au feu vn certain os plat de Porc épic, puis ils regardent à sa couleur s'ils feront bonne chasse de ces animaux.

Quand quelqu'vn de leurs gens s'est egaré dans les bois, voyans qu'il ne retourne point en la Cabane, ils pendent vn fusil à vne perche pour le redresser; & cela fait, me disoient ils, qu'il voye du feu, & qu'il reconnoisse son chemin: quand vn esprit s'est vne fois egaré du chemin de la verité, il donne bien auant dans l'erreur.

Mais à propos de leur fusil, ie diray icy qu'il n'est pas fait comme les nostres; ils ont pour meche la peau d'vne cuisse d'vn aigle, avec le duuet qui préd feu aisement, ils battent deux pierres de mine ensemble, comme nous faisons vne pierre à fusil, avec vn morceau de fer ou d'acier: au lieu d'allumettes, ils se seruēt d'vn petit morceau de rondre, c'est vn bois pourry & bien seché, qui brusle aisement & incessamment iusques à ce qu'il soit consommé: ayant pris feu ils le mettent dans l'escorce de Cedre puluerisée, & soufflant

doucement cette écorce s'enflamme. Voila comme ils font du feu. J'auois porté vn fusil françois avec moy, & cinq ou six allumettes, ils s'estonnoient de la promptitude avec laquelle i'allumois du feu, le mal fut que mes allumettes furent bien tost vsées, ayant manqué d'en porter vn peu dauantage.

Ils ont encore vne autre espece de fusil, ils tournent vn petit baston de Cèdre, de ce mouuement sort du feu qui allume du tondre: mais comme ie n'ay point veu l'usage de ce fusil plus familier aux Hurons qu'aux Montagnais, ie n'en diray pas dauantage.

Quand quelqu'vn d'eux a pris vn Ours, il y a bien des ceremonies deuant qu'il soit mangé, vn de nos gens en prit vn. Voicy ce qu'on obserua.

Premierement l'Ours estant tué, celuy qui l'a mis à mort ne l'apporte point, mais il s'en reuiet à la Cabane en donner la nouvelle, afin que quelqu'vn aille voir la prise comme chose precieuse; car les Sauuages preferent la chair d'Ours à toutes leurs autres viandes: il me semble que le ieune Castor ne luy cede en rien, mais l'Ours a

plus de graisse. Voila pourquoy il est plus aimé des Sauvages.

Secondement l'Ours a porté toutes les filles nubiles, & les ieunes femmes mariées qui n'ont point encore eu d'enfans, tant celles de la Cabane où l'Ours doit estre mangé, que des autres vbisines, s'en vont dehors, & ne rentrent point tant qu'il y reste aucun morceau de cet animal, dont elles ne goustent point: Il negeoit & faisoit vn temps fort fascheux, il estoit quasi nuit quand cét Ours fut apporté en nostre Cabane: tout à l'heure les femmes & les filles sortirent, & s'en allerent Cabaner ailleurs le mieux quelles peurent non sans patir beaucoup, car ils n'ont pas tousiours des écorces à leur commandement pour dresser leur maison, qu'ils couvrēt en tel cas de brâches de Sapin.

En troisiemeliu, il faut bien éloigner les chiens, de peur qu'ils ne lechent le sang, ou ne mangent les os, voire les excremens de cette beste, tã elle est chérie. On enterre ceux-cy sous le foyer, & on iette ceux-là au feu: voilk ce que i'obseruay en cette superstitiõ. On fit deux banquets de cét Ours,

l'ayant fait cuire en deux chaudières, quoy qu'en mesme temps. On invita les hōmes & les femmes âgées au premier festin, lequel acheué, les femmes sortirent, puis on depēdit l'autre chaudiere, dont on fit festin à manger tout entre les hommes seulement. Cela se fit le soir de la prise; le lendemain sur la nuit, ou le second iour, ie ne m'en souuiens pas bien, l'Ours estant entierement mangé, les ieunes femmes, & les filles retournerent.

Si l'oiseau qu'ils nomment *Ouitchatchan*, qui est quasi de la grosseur d'une pie, & qui luy ressemble, (car il est gris aux endroicts que la pie est noire, & blanc ou elle est blanche) se presente pour entrer dans leur Cabane, ils le chassent fort soigneusement, pource disent ils, qu'ils auroient malà la teste: ils n'ē dōnent point de raison, ils l'ont, si on les croit, experimenté, ie les ay veu prendre le gesier de cēt animal, le fēdans & regardans dedans fort attentivement; mon hoste me dit, si ie trouue dedans vn petit os d'Originac (car cēt oiseau mange de tout.) ie tueray vn Originac, si ie trouue vn os d'Ours, ie

tueray vn Ours, & ainsi des autres animaux.

Dans la famine que nous auons enduré, nos Sauvages ne voulurent point manger leurs chiens, pource que si on tuoit vn chié pour le manger, vn hôme seroit tué à coups de hache, disoiēt-ils.

Mon hoste iettant quelques branches de pin dans le feu, il prestoit l'oreille au bruit qu'elles feroient en se bruslant, prononçant quelques paroles; ie luy demanday pourquoy il faisoit cette ceremonie, pour prendre des Porcs épics, me respond il, de dire quel rapport il ya de ces branches bruslées avec leur chasse, c'est ce qu'ils ne scauent pas, & ne scauroient scauoir.

Ils ne mangent point la moëlle des vertebres, ou de l'espine du dos de quelque animal que ce soit, car ils auroient mal au dos, & s'ils fourroient vn baston dans ces vertebres, ils sentiroiēt vne douleur, comme si on le fichoit dans les leur. Ie le faisois expres deuant eux pour les desabuser, mais vn mal d'esprit si grand, comme est vne superstition inueterée depuis tant de siecles, & succée avec le lait de la nour-

rice, ne se guerit pas en vn moment.

Ils ne mangent point les petits em-
brions d'Orignac, qu'ils tirent du ven-
tre de leurs meres, sinon à la fin de la
chasse de cét animal, la raison est que
leurs meres les aiment, & qu'elles s'en
rendroient fascheuses & difficiles à
prendre, si on mangeoit leur fruit si
ieune.

Ils ne reconnoissent que dix Lunes
en l'année, i'entends la pluspart des
Sauuages, car i'ay fait auouer au Sor-
cier qu'il y en auoit douze.

Ils croyent que la Lune de Feurier
est plus lōgue de plusieurs iours que les
autres, aussi la nomment ils la grande
Lune; Je leur ay demanday d'où ve-
noit l'Eclipse de Lune & de Soleil; ils
m'ont respondu que la Lune s'éclyp-
soit ou paroissoit noire, à cause qu'elle
tenoit son fils entre ses bras, qui em-
peschoit que l'on ne vist sa clarté. Si la
Lune a vn fils, elle est mariée, ou l'a été,
leur dis-je, ouïy dea, me dirent ils, le So-
leil est son mary qui marche tout le
iour, & elle toute la nuit; & s'il s'e-
clipse, ou s'il s'obscurcit, c'est qu'il
prend aussi par fois le fils qu'il a eu de
la

la Lune entre ses bras : ouÿ, mais ny la Lune ny le Soleil n'ont point de bras, leur disois-je, tu n'as point d'esprit: ils tiennent tousiours leurs arcs bandés deuant eux, voila pourquoy leurs bras ne paroissent point, & sur qui veulent ils tirer? hé qu'en sçauons nous. Le leur demanday que vouloient dire ces taches qui se font voir en la Lune; tu ne sçay rien du tout, me disoient ils; c'est vn bonet qui luy couure la teste, & non pas des taches. Le m'enquis pourquoy le fils du Soleil & de la Lune n'estoit pas luisant comme ses parents, ains noir & obscur; nous n'en sçauons rien, me firent ils, si nous auions esté au Ciel nous te respondrions. Au reste ils croyent qu'il viét quelquefois en terre, & quand il se pourment en leur pays, ils meurent en grand nombre. Le leur ay demandé s'ils n'auoient point veu de Cometes, ces Estoilles à longue queue, & ce que c'estoit; nous en auons veu, me dirent ils, c'est vn animal qui a vne grande queue, 4. pieds, & vne teste, nous voyons tous cela, disoient-ils. Le les interrogeay sur le tonnerre, ils me dirent qu'ils ne sçauoient pas quel animal estoit, qu'il mangeoit les serpents

98 *Relation de la Nouvelle France,*
& quelquefois les arbres, que les Hurons croyēt que c'est vn oiseau fort grand induit à cette créāce, par vn bruit sourd que fait vne espece d'hirondelle qui paroist icy l'Esté: Je n'ay point veu de ces oiseaux en France, i'en ay tenu icy, il a le bec, & la teste, & la figure du corps, cōme vne hirondelle, sinō qu'il est vn peu plus gros; il se pourmene le soir en l'air, faisant vn bruit pesāt par reprises. Les Hurons disent qu'il fait ce bruit du derriere, cōme aussi l'oiseau qu'ils pēsent estre le tōnerre, & qu'il n'y a qu'un seul hōme qui voye cēt oiseau, & encore vne fois en sa vie; c'est ce quem'ē dit mō vieillard.

Voila vne partie de leurs superstitiōs; que de poussiere dedans leurs yeux, & qu'il y aura de peine à la faire sortir, pour leur faire voir le beau iour de la verité. Je croy neātmoins, que qui sçautoit parfaitement leur langue, pour les payer promptement de bonnes raisons, qu'ils se mocqueroient eux-mesmes de leurs sottises: car par fois ie les rendois honteux & cōfus, quoy que ie ne parle quasi que par les mains, ie veux dire par signes.

Je veux conclurre ce chapitre par vn estōnement; on se plaint en France d'une

Messe, si elle passe vne demie heure; le Sermon limité d'vne heure semble par foistrop long, à peine exerce l'on ces actes de Religion vne fois la semaine, & ces pauures ignorants crient & hurlent à toute heure.

Le Sorcier les assemble souuent en plein minuit, à deux heures, à trois heures du matin, dás vn froid qui gele tout; iour & nuit il les tient en haleine, employans, non vne ou deux heures, mais trois & quatre de suite, à faire leurs deuotions ridicules. On fait sortir les pauures femmes de leurs Cabanes, se leuâtes en pleine nuit, emportants leurs petits enfans parmy les neiges chez leurs voisins. Les hommes harassés du travail du iour, ayant peu mangé & couru fort lóg temps, au moindre cry qu'on leur fait quittent leur sommeil, & s'en viennent promptement au lieu où se fait le Sabbat, & ce qui semblera au delà de toute creance. Ien'ay iamais veu former aucune plainte parmy eux, ny aux femmes ny aux hommes, ny mesme aux enfans, chacun se montrant prompt & allaigne à la voix du Sorcier ou du jongleur, hélas! mon Dieu, les ames qui vous aiment se-

ront-elles sans sentiment, voyants plus de passion pour des folies, que pour la verité? Belial est-il plus aimable que Iesus? pourquoy d'õc est-il plus ardãment aimé, obey plus promptement, & plus deuotement adoré? mais passons outre.

*Des choses bonnes qui se trouuent dans
les Sauvages.*

CHAPITRE V.

SINous commençons par les biens du Scorps, ie diray qu'ils les possedẽt avec auantage: ils sont grands, droictz, forts, bien proportionnez, agiles, rien d'effemine ne paroist en eux. Ces petits Daimoiseaux qu'õ voit ailleurs, ne sont que des hõmes en peinture, à comparailon de nos Sauvages. I'ay quasi creu autrefois que les Images des Empereurs Romains representoient plustost l'idée des peintres, que des hommes qui eussent iamais esté, tant leurs testes sont grosses & puiffãtes, mais ie voy icy sur les épaulles de ce peuple les testes de Iules Cesar, de Pompée, d'Auguste, d'Othon, & des autres que i'ay veu en France, tirées sur

le papier, ou releuées en des medailles.

Pour l'esprit des Sauvages, il est de bonne trempe, ie croy que les ames sont toutes de mesme estoc, & qu'elles ne different point substantiellemēt; c'est pourquoy ces barbares ayans vn corps bien fait, & les organes bien rangez & bien disposez, leur esprit doit operer avec facilité: la seule education & instruction leur māque, leur ame est vn sol tres bon de la nature, mais chargé de toutes les malices qu'une terre delaissée depuis la naissance du mōde peut porter. le compare volōtiers nos Sauvages avec quelques villageois, pource que les vns & les autres sont ordinairement sans instruction; encore nos Paysans sont-ils precipuez en ce point: & neantmoins ie n'ay veu personne iusques icy de ceux qui sont venus en ces contrées, qui ne confesse & qui n'aduoie franchement que les Sauvages ont plus d'esprit que nos payfans ordinaires.

De plus, si c'est vn grand bien d'estre deliuré d'un grand mal, nos Sauvages sont heureux, car les deux tyrans qui donnent la gehenne & la torture à vn grand nombre de nos Europeans, ne re-

102 *Relation de la Nouvelle France,*
gnent point dans leurs grands bois, i'entends l'ambition & l'auarice; Comme ils n'ont ny police, ny charges, ny dignitez, ny commandement aucun, car ils n'obeyssent que par bien-veillance à leur Capitaine; aussi ne se tuēt ils point pour entrer dās les honneurs, d'ailleurs comme ils se contentent seulement de la vie, pas vn d'eux ne se donne au Diable pour acquerir des richesses.

Il font profession de ne se point fascher, non pour la beauté de la vertu, dōt ils n'ont pas seulement le nom, mais pour leur contentement & plaisir, ie veux dire, pour s'affranchir des amertumes que cause la fascherie. Le Sorcier me disoit vn iour, parlant d'vn de nos François, il n'a point d'esprit, il se fasche, pour moy rien n'est capable de m'alterer; que la famine nous presse, que mes plus proches passent en l'autre vie, que les Hiroquois nos ennemis massacrent nos gens, ie ne me fasche iamais, ce qu'il dit n'est pas article de foy: car comme il est plus superbe qu'aucun Sauvage, aussi l'ay ie veu plus souuent alteré que pas vn d'eux: vray est que bien souuent il se retenoit, & se commādoit avec violence, notam-

ment quand ie mettois au iour ses niase-
ries. le n'ay iamais veu qu'un Sauvage
prononcer cette parole, *Nimichatihin*, ie
suis fasché encore; ne la profera il qu'une
fois: mais i'aduertis qu'on prit garde à luy,
car quand ces Barbares se faschent, ils
sont dangereux & n'ont point de retenuë.

Qui fait profession de ne se point fascher,
doit faire profession de patience; les Sau-
uages nous passent tellemēt en ce poinct,
que nous en deurions estre confus: ie les
voyois dans leurs peines, dans leurs tra-
uaux souffrir avec allegresse Mon hoste
admirant la multitude du peuple que ie
luy disois estre en France, me demandoit
si les hommes estoient bons, s'ils ne se fas-
choient point, s'ils estoient patients. le n'ay
rien veu de si patient qu'un Sauvage ma-
lade; qu'on crie, qu'on tempeste, qu'on sau-
te, qu'on dāse, il ne se plaint quasi iamais.
Ie me suis trouué avec eux en des dangers
de grandement souffrir; ils me disoient
nous serōs quelquefois deux iours, quel-
que fois trois sans manger, faute de vi-
ure, prends courage, *Chibiné*, aye l'ame du-
re, resiste à la peine & au traual, garde toy
de la tristesse, autrement tu seras malade;
regarde que nous ne laissons pas de rire,

104. *Relation de la Nouvelle France,*
quoy que nous mangions peu, vne chose
presque seule les abbat, c'est quand ils
voient qu'il y a de la mort: car ils la crai-
gnēt outre mesure; ostez cette apprehen-
sion aux Sauvages, ils supporteront toute
sortes de mespris & d'incommoditez, &
toutes sortes de traux & d'injures fort
patiemēt: Je produiray plusieurs exem-
ples de tout cecy dans la suite du temps,
que ie reserue à la fin de ces chapitres.

Ils s'entraiment les vns les autres, &
s'accordent admirablement bien; vous ne
voyez point de disputes, de querelles, d'i-
nimitiez, de reproches parmy eux, les hō-
mes laissent la disposition du ménage aux
femmes sans les inquieter; elles coupent,
elles tranchent, elles donnent comme il
leur plaist, sans que le mary s'en fasche. Je
n'ay iamais veu mon hōste demāder à vne
ieune femme estourdie qu'il tenoit avec
foy, que deuenoiet les viures, quoy qu'ils
diminuassēt assez viste. Je n'ay iamais oüy
les femmes se plaindre de ce que l'on ne
les inuitoit aux festins, que les hommes
mangeoient les bons morceaux, qu'elles
trauailloient incessamment, allans querir
le bois pour le chauffage; faisants les Ca-
banes, passans les peaux, & s'occupans en

d'autres ceuures assez penibles, chacun fait son petit affaire doucement, & paisiblement sans dispute. Il est vray neantmoins qu'ils n'ont point de douceur ny de courtoisie en leurs paroles, & qu'un François ne scauroit prendre l'accent, le ton & l'apreté de leur voix, à moins que de se mettre en cholere, eux cependant ne s'y mettent pas.

Ils ne sont point vindicatifs entr'eux, si bien enuers leurs ennemis. Le couche-ray icy vn exēple capable de confondre plusieurs Chrestiens. Dans les pressures de nostre famine, vn ieune Sauvage d'un autre quartier nous vint voir, il estoit aussi affamé que nous; le iour qu'il vint fut vn iour de ieusne pour luy & pour nous, car il ny auoit de quoy manger: le lendemain nos chasseurs ayās pris quelques Castors, on fit festin, auquel il fut tres-biē traité, on luy dit en outre qu'ō auoit veu les pistes d'un Orignac, & qu'on l'iroit chasser le lendemain; on l'invita à demeurer, & qu'il en auroit sa part, luy respōdit qu'il ne pouoit estre dauantage; s'estant doncques enquis du lieu où étoit la beste, il s'ē retourna: Nos Chasseurs ayans trouué & tué le lende-

106 *Relation de la Nouvelle France,*
main c'est Elan, l'enfeuelirent dás la nei-
ge, selon leur coustume, pour l'enuoyer
querir au iour suiuant. Or pendát la nuit
mon ieune Sauvage cherche si biē, qu'il
trouue la beste morte, & en enleue vne
bōne partie sans dire mot, le larcin con-
nu par nos gens, ils n'entrent point en
des furies, ne donnerent aucune maledi-
ction au voleur; toute leur cholere fut
de se gauffer de luy, & cependát c'estoit
presque nous oster la vie, que de nous
dérober nos viures, car nous n'en pou-
uions recouurer. A quelque temps de là,
ce voleur nous vint voir, ie luy voulus
representer la laideur de son crime, mon
hoste m'imposa silence, & ce pauvre hō-
me rejettant son larcin sur les chiens, nō
seulement fut excusé, mais encore receu
pour demeurer avec nous dans vne mes-
me Cabane. Il s'en alla donc querir sa
femme, qu'il apporta sur son dos, car el-
le a les iambes sans mouuement; & vne
ieune parente qui demeure avec luy ap-
porta son petit fils, & tous quatre pri-
rent place en nostre petit todis, sans que
iamais on leur aye reproché ce larcin,
ains au contraire on leur a tesmoigné
tres-bō visage, & les a-on traittez com-

me ceux de la maison. Dites à vn Sauua-
ge, qu'un autre Sauua-
ge a dit pis que
pendre de luy, il baiffera la teste, & ne di-
ra mot: s'ils se rencōtrent par apres tous,
ils ne feront nō plus de semblant de cela,
comme si riē n'auoit esté dit, ils se trait-
teront comme freres, ils n'ont point de
fiel enuers leur nation.

Ils sont fort liberaux entr'eux, voire
ils font estat de ne riē aimer, de ne point
s'attacher aux biēs de la terre, afin de ne
se point attrister s'ils les perdēt. Vn chiē
dechira n'a pas long temps vne belle ro-
be de Castor à vn Sauua-
ge, il estoit le
premier à s'en rire; l'une de leurs grādes
injures parmy eux, c'est de dire cēt hom-
me aime tout, il est auare; si vous leur re-
fusez quelque chose, voicy leur repro-
che, comme ie remarquay l'an passé, *Khi-
sakhitan Sakhita*, tu aime cela, aime le tant
que tu voudras: ils n'ouurent point la
main à demy quand ils donnent, ie dis
entr'eux, car ils sont ingrats au possible
enuers les estrangers. Vous leur verrez
nourrir leurs parents, les enfans de leurs
amis, des femmes vefues, des orphelins,
des vieillards, sans iamais leur rien re-
procher, leur donnans abondamment

108 *Relation de la Nouvelle France,*
quelquefois des Originaux tous entiers;
c'est veritablement vne marque d'un
bon cœur, & d'une ame genereuse.

Comme il y a plusieurs orphelins par-
my ce peuple; car depuis qu'ils se sont
adonnez aux boissons de vin & d'eau de
vie, ils meurent en grand nôbre; ces pau-
ures enfans sont dispersez dans les Ca-
banes de leurs oncles, de leurs tantes, ou
autres parents, ne pensez pas qu'on les
rabrouë, qu'on leur reproche qu'ils mâ-
gent les viures de la maison, rien de tout
cela, on les traite comme les enfans du
pere de famille, ou du moins peu s'en
faut, on les habille le mieux qu'on peut.

Ils ne sont point delicats en leurs vi-
ures, en leur coucher, & en leurs habits,
mais ils ne sont pas nets; Jamais ils ne se
plaignent de ce qu'on leur donne, qu'il
soit froid, qu'il soit chaud, il n'importe,
quand la chaudiere est cuitte, on la par-
tage sans attêdre personne, non pas mes-
me le maistre de la maison, on luy garde
sa part qu'on luy presente toute froide.
Ien'ay point ouÿ plaindre mon hoste de
ce que l'on ne l'attendoit pas, n'estant
qu'à deux pas de la Cabane. Ils couchent
sur la terre bien souuent, & l'enseigne des

estailles. Ils passerōt vn iour, deux & trois iours sans manger, ne laissant pas de rammer, chasser, & se peiner tant qu'ils peuvent. L'on verra dans la suite de cette relation, que tout ce que i'ay dit en ce chapitre est tres veritable, & neãtmoins ie n'oserois assureur que i'aye veu exercer aucun acte de vraye vertu morale à vn Sauvage: Ils n'ont que leur seul plaisir & contentement en veuë, adjoustez la crainte de quelque blasme, & la gloire de paroistre bons chasseurs, voila tout ce qui les meut dans leurs operations.

De leurs vices & de leurs imperfections.

CHAPITRE VI.

LES Sauvages estans remplis d'erreurs, les ont aussi de superbe & d'orgueil. L'humilité naist de la verité, la vanité de l'erreur & du mensonge; ils sont vuides de la connoissance de la verité, & par consequent tres remplis d'eux mesmes. Ils s'imaginent que par droit de naissance ils doiuent iouir de la liberté des aïeulx Sauvages, ne rendant aucune subiection à qui que ce soit, sinon quand il leur plaist: Ils m'ont reproché cent fois que nous

craignōs nos Capitaines, mais pour eux qu'ils se mocquoient & se gaussoient des leur: toute l'autorité de leur chef est au bout de ses leures, il est aussi puissant qu'il est eloquent; & quand il s'est tué de parler & de haranguer, il ne sera pas obey s'il ne plaist au Sauvages.

Iene croy pas qu'il y aye de nation sous le ciel plus mocqueuse & plus gausseuse que la nation des Montagnais, leur vie se passe à manger, à rire, & à railler les vns des autres, & de tous les peuples qu'ils cognoissent; ils n'ont rien de serieux, sinon par fois, l'exterieur faisans parmy nous les graues & les retenus: mais entr'eux sont de vrais badins, de vrais enfans, qui ne demandent qu'à rire. Je les cachois quel quefois vn petit, notamment le Sorcier, les appellant des enfans, leurs tesmoignās que ie ne pouois asseoir aucun jugement asseuré sur toutes leurs responses; car si ie leur demandois d'vn, ils me disoient d'autre, pour trouuer suiet de rire & de gausser: & par consequent ie ne pouois connoistre quand ils parloient serieusement, ou quand ils se mocquoient. La conclusion ordinaire de leurs discours & de leurs entretiens, est en verité nous nous som-

mes bien moquez d'un tel.

L'ay fait voir dans mes lettres precedentes combien les Sauvages sont vindicatifs enuers leurs ennemis, avec quelle rage & quelle cruauté ils les traittent, les mangeants apres leur auoir fait souffrir tout ce qu'un demon incarné pourroit inuenter, cette fureur est commune aux femmes, aussi bien qu'aux hommes; voire mesme elles les surpassent en ce point. Iay dit qu'ils mangent les poux qu'ils trouuent sur eux, non pour aucun goust qu'ils y trouuēt; mais pource qu'ils veulent mordre ceux qui les mordent.

Ce peuple est fort peu touché de compassion, quand quelqu'un est malade dans leurs Cabanes, ils ne laissent pas pour l'ordinaire de crier, de rempester, & de faire autant de bruit, cōme si tout le monde estoit en santé; ils ne sçauent que c'est de prendre soin d'un pauvre malade, & de luy donner des viandes qui luy sont bonnes: s'il demande à boire, on luy en donne; s'il demande à manger, on luy en presente, sinon on le laisse là: del'inuiter avec amour & charité, c'est vn langage qu'ils n'entendent pas; tant qu'un malade pourra manger, ils le por-

teront ou le traifneront avec eux; celle-
 de manger, ils croient que c'est fait de la
 vie, ils le mettent à mort, tant pour
 le deliurer du mal qu'il endure, que
 pour se soulager de la peine qu'ils ont de
 le porter quand ils vont en quelque autre
 endroit. Iay admiré avec cōpassion la pa-
 tiēce des malades que j'ay veu parmi eux.

Les Sauvages sont mesdisants au delà
 de ce qu'on en peut penser, ie dis mesme
 les vns des autres, ils n'espargnent pas
 leurs plus proches: ils sont avec cela fort
 dissimulez; car si l'un médit d'un autre,
 il s'en moquent à gorge desployée: si
 l'autre paroist là dessus, il luy tesmoigne-
 ra autant d'affection, & le traittera avec
 autant d'amour, comme s'il l'auoit mis
 iusques au troisieme ciel à force de le
 louer. La raison de cecy prouient à mon
 aduis de ce que leurs detractions & moc-
 queries, ne sortent point d'un cœur en-
 fielé, ny d'une bouche empestée, mais
 d'une ame qui dit ce qu'elle pense pour
 se donner carrière: & qui veut tirer du
 contentement de tout, voire mesme des
 mesdisances, & des gaufferies: cest pour-
 quoy ils ne se troublent point; quoy
 qu'on leur die que d'autres se sont moc-
 qués

qués d'eux, ou qu'ils ont blessé leur renommée: tout ce qu'ils repartent ordinairement à ces discours, c'est *mama irinissou*, il n'a point d'esprit, il ne sçait ce qu'il dit: & à la première occasion ils payeront leur detracteur en mesme monnoye, luy rendants le reciproque.

La menterie est aussi naturelle aux Sauvages que la parole, non pas entr'eux, mais enuers les estrangers: en suite de quoy l'on peut dire, que la crainte & l'esper, en un mot, que l'interet est la mesure de leur fidelité, ie ne me voudrois confier en eux: qu'aurat qu'ils craindroient d'estre punis s'ils manquoient à leur deuoir, ou qu'ils espereroient d'estre recompensés s'ils estoient fideles. Ils ne sçauent que c'est d'estre secrets, de tenir leur parole, & d'aimer avec constance; notamment ceux qui ne sont pas de leur nation, car ils sont de bon accord parmy eux, & leurs mesdisances & raileries, n'alterent point leur paix, & leur bonne intelligence.

Ie diray en passant que les Sauvages Montagnais ne sont point larrons, l'entrée leur est libre dans les demeures des François, parce qu'ils ont la main seure.

mais pour les Hurons, si on auoit autant d'yeux qu'ils ont de doigts aux mains; encore ne les empescheroyt-on pas de dérober, car ils dérobent avec les pieds: ils font profession de ce mestier, & en suite d'estre battus si on les descouure. Car cōme i'ay desia remarqué, ils porteront les coups que vous leur donnerez patiemment; non pas en reconnoissance de leur peché, mais en punition de leur stupidité, s'estans laissez surprendre en leur larcin. Je laisseray à parler d'eux aux Peres qui les sont allez voir, dont i'enuierois la condition, n'estoit que celuy qui nous assigne nos departemēs est toujours aimable, & toujours adorable, quelque part ou portio qu'il nous dōne.

Il est du manger parmy les Sauvages, comme du boire parmy les yurogues d'Europe : ces ames seiches & toujours alterées, expireroient volōtiers dās vne cuue de maluoisie, & les Sauvages dans vne marmite pleine de viande; ceux-là ne parlent que de boire, & ceux-cy que de manger. C'est faire vne espeece d'affront à yn Sauvage, de refuser les morceaux qu'il presente. Vn certain voyant que i'auois remercié mon hosste, qui me

presentoit à manger, me dit, tu ne l'aime pas, puis que tu l'es conduits: le luy dis que nostre coustume n'estoit pas de manger à toutes heures, que neantmoins ie prendrois ce qu'il me donneroit, pourueu qu'il ne m'en donnast guieres souuent. Ils se mirēt tous à rire, & vne vieille me dit, que si ie voulois estre aimé de leur nation, il falloit que ie mangeasse beaucoup. Quand vous les traitez biē, ils témoignent le contentement qu'ils prennent en vostre festin par ces paroles, *tapoué nimitison*, en verité ie mange: comme si leur souuerain contentement estoit en cette action: & à la fin du banquet, ils diront pour action de graces, *tapoué nik hispoun*, veritablement ie suis saoul; c'est à dire, tu m'as bien traité, j'en ay iusques à creuer; j'ay desia me semble remarqué cecy. Ils croyent que c'est bestise & stupidité de refuser: plus grād contentement qu'ils puissent auoir en leur Paradis, qui est le ventre. Je m'écrierois volōtiers, ô iuste iugement de Dieu, que ce peuple qui met sa derniere fin à manger soit tousiours affamé, & ne soit point repeu que comme les chiens, car leurs festins les plus splendides ne sont pour

ainfi dire, que les os & les reliefs des tables d'Europe; La premiere action qu'ils font le matin à leur refueil, c'est d'estendre le bras à leur escuelle, d'escorce garnie de chair, & puis de manger. Au commencement que ie fus avec eux, ie voulus introduire la coustume de prier Dieu deuant que de manger, & de fait ie donnois la benedictiõ quand ils le vouloiẽt faire: mais l'Apostat me dit, si vous voulez prier autant de fois qu'on mangera dans la Cabane, preparés vous à dire vostre *Benedicite* plus de vingt fois auant la nuit. Ils finissent le iour comme ils le commencent; ils ont encore le morceau à la bouche, ou le calumet pour petuner, quand ils mettent la teste sur le cheuet pour reposer.

Les Sauvages ont toujours esté gourmands, mais depuis la venuë des Europeans, ils sont deuenus tellement yrognes, qu'encore qu'ils voyent bien que ces nouvelles boiffons de vin & d'eau de vie, qu'on leur apporte depeuplẽt leurs pays, & qu'eux mesmes s'en plaignent; ils ne scauroient s'abstenir de boire, faisant gloire de s'enyurer, & d'enyurer les autres. Il est vray qu'ils meurẽt en grand

nombre, mais ie m'estonne encore comme ils peuuent si long temps resister, car donnez à deux Sauuages deux & trois bouteilles d'eau de vie, ils s'asseoiront, & sans manger boirōt l'vn apres l'autre, iusques à cé qu'ils les ayent vuidées. La compagnie de ces Messieurs est merueilleusement louable, de defendre la traite de ces boissons. Monsieur de Champlain fait tres sagement de tenir la main que ces deffences soient gardées. I'ay appris que Mōsieur le General du Plessis les a fait obseruer à Tadoussac. On m'auoit dit que les Sauuages estoient assez chastes, ie ne parleray pas de tous, ne les ayāt pas tous frequentez, mais ceux que i'ay conuersez sont fort lubriques, & hōmes & femmes. Dieu quel aueuglemēt? quel bō-heur du peuple Chrestien? que le chastement de ces Barbares! au lieu que par admiratiō nous disons assēs souuent, Iesvs qu'est cela! mon Dieu qui a fait cela? ces vilains & ces infames prononcent les parties des-honestes de l'homme & de la femme. Ils ont incessamment la bouche puante de ces ordures, & mesmes iusques aux petits enfāts, aussi leur disois-je par fois, que si les

pourceaux & les chiens sçauoient parler, ils tiendroient leur langage. Il est vray que si l'impudique Sorcier ne fut pas venu dās la Cabane où i'estois, i'auois gagné cela sur mes gens, qu'aucun n'osoit parler des choses des-honnestes en ma presence, mais cēt impudent authorisoit les autres, Les femmes vn peu âgées se chauffent presque toutes nuës, les filles & les ieunes femmes, sont à l'exterieur tres-honnestement couuertes, mais entre elles leur discours sont puants, comme des cloaques. Il faut neātmoins aduouër que si la liberté de se gorger de ces immondices estoit parmy quelques Chrestiens, cōme elle est parmy ces peuples, on verroit bien d'autres monstres d'excez qu'on ne voit pas icy; veu mesme que nonobstant les loix Diuines & humaines, la dissolution y marche plus à descouuert que non pas icy. Car les yeux n'y sont point offensez. Le seul Sorcier a fait en ma presence quelque action brutale, les autres battoient seulement mes oreilles, mais s'apperceuants que ie les entendois, ils en estoient honteux.

Or'comme ces peuples connoissent bien cette corruption, ils prennent plu-

stoit les enfans de leurs sœurs pour heritiers, que leurs propres enfans, ou de leurs freres, reuoquans en doute la fidelité de leurs femmes, & ne pouuâts douter que ces nepueux ne soient tirez de leur sang, aussi parmy les Hurons, qui sont plus sales que nos Montagnais; pource qu'ils sont mieux nourris, l'enfant d'un Capitaine ne succede pas à son pere, mais le fils de sa sœur.

Le Sorcier me disant vn iour que les femmes l'aimoient, car au dire des Sauvages, c'est son genie que de se faire aimer de ce sexe. Je luy dis que cela n'estoit pas beau qu'une femme aimast vn autre que son mary; & que ce mal estât parmy eux, luy mesme n'estoit pas assure, que son fils qui estoit là present, fut son fils. Il me repartit, tu n'as point d'esprit: vous autres François vous n'aimez que vos propres enfans, mais nous, nous cherifions vniuersellement tous les enfans de nostre nation, ie me mis à rire, voyant qu'il philosophoit en cheual & en mulet.

Après toutes ces belles qualitez, les Sauvages en ont encore vne autre plus onereuse que celles dont nous auons parlé, mais non pas si meschante; c'est

leur importunité enuers les estrangers. J'ay coustume d'appeller ces cōtrées là, le pays d'importunité enuers les estrangers, pource que les mouches, qui en font le symbole, & le hieroglyphique, ne vous laissent reposer ny iour ny nuict: pendant quelques mois de l'Esté, elles nous assaillent avec telle furie, & si continuellement, qu'il n'y a peau qui soit à l'espreuve de leur aiguillō: tout le monde leur paye de son sang pour tribut. J'ay veu des personnes si enflées apres leurs picqueures, qu'on croyoit qu'ils perdroient les yeux, qui ne paroissent quasi plus: or tout cela n'est rien, car enfin cette importunité se chasse avec de la fumée, que les mouches ne scauroient supporter, mais ce remede attire les Sauvages: s'ils scauent l'heure de vostre disner, ils viennent tout exprez pour auoir à manger, ils demandēt incessamment, mais avec des presses si reïterées, que vous diriez qu'ils vous tiennent tousiours à la gorge: faites leur voir quoy que ce soit, s'il est tant soit peu à leur vsage: ils vous diront l'aime tu? donne le moy.

Vn certain me disoit vn iour, qu'en son

pays on ne ſçauoit point conjuëuer le verbe *do*, au preſent, encore moins au preterit: les Sauuages ignorent tellemēt cette coniugaifon, qu'ils ne vous donneroient point la valeur d'une obole, s'ils ne croient, pour ainſi dire, retirer yne piſtole; ils ſont ingrats au dernier point.

Nous auons icy tenu & nourry fort long temps noſtre Sauuage malade, qui ſe vint ietter entre nos bras pour mourir Chreſtien, cōme i'ay remarqué cy-deſſus: tous ces cōpatriottes eſtoient eſtōnez du bon traitement que nous luy faiſions, ſes enfans en ſa conſideration, apporterent vn peu de chair d'Elan; on leur demanda ce qu'ils vouloient en eſchange, car les preſents des Sauuages ſont des marchez: ils demanderent du vin & de la poudre à Canon, on leur reſpart qu'on ne leur en pouuoit donner; que s'ils vouloient autre choſe que nous euſſions, on leur donneroit tres volontiers, on leur donna fort bien à manger, & pour conſeſion ils remporterēt leurs viandes, puis qu'on ne leur donnoit ce qu'ils demandoient, menaçant qu'ils viendroient requerir leur pere, ce qu'ils firent; mais le bon hōme ne voulut pas

122 *Relation de la Nouvelle France* ;
nous quitter ; de cét échantillon, iugez
de la piece.

Or ne pensez pas qu'ils se comportent ainsi entr'eux, au contraire, ils sont tres reconnoissants, tres liberaux, & nullement importuns enuers ceux de leur nation. S'ils se cōportent ainsi enuers nos François, & enuers les autres estrangers, c'est à mon aduis que nous ne voulons pas nous allier avec eux comme freres, ce qu'ils souhaitteroient grandement ; mais ce seroit nous perdre en trois iours : car ils voudroient que nous allassions avec eux manger de leurs viures tant qu'ils en auroient, & ils viendroiēt aussi manger les nostres tāt qu'ils dureroiēt : & quand il n'y en auroit plus, nous nous mettrions tous à en chercher d'autres. Voila leur vie qu'ils passent en festins pendāt qu'ils ont de quoy ; mais commē nous n'entendons rien à leur chasse, & que ce procedé n'est pas louable, on ne veut pas leur prester l'oreille. C'est pourquoy ne nous tenants point comme de leur nation, ils nous traittent à la façon que i'ay dit. Si vn estrāger quel qu'il soit se iette de leur party, ils le traiteront comme eux. Vne ieuue Hiroquois, auquel

ils auoient donné la vie, estoit comme enfant de la maison; que si vous faites vostre mesnage à part mesprisants leurs loix, ou leurs coustumes. ils vous succeront s'ils peuvent iusques au sang. Il n'y a mouche, ny guelpe, ny taon, si importun qu'vn Sauuage.

Le suis tantost las de parler de leurs desordres, disons quelque chose de leur saleté, & puis finissons ce chapitre.

Ils sont sales en leurs habits, en leurs postures, en leurs demeures, & en leur manger, & cependant il n'y a aucune inciuilité parmy eux; car tout ce qui donne du contentement aux sens, passe pour honeste.

J'ay dit qu'ils sont sales en leurs demeures, l'aduenüë de leurs Cabanes est vne grange à pourceaux. Iamais ils ne balient leur maison, ils la tapissent au cōmencement de branches de pin, mais au troiesme iour ces brâches sont pleines de poil, de plumes, de cheueux, de coupeaux, de raclure de bois, & cependant ils n'ont point d'autres sieges, ny d'autres liëts pour se coucher, d'ot l'on peut voir de quelle saleté peuuent estre chargez leurs habits: vray est que ces or-

124 *Relation de la Nouvelle France,*
dures & saletez ne paroissent pas, tant
dessus leurs robes, que dessus les nostres.

Le Sorcier quittant nostre Cabane pour vn temps, me demanda mon manteau, pource qu'il faisoit froid, disoit-il; comme si i'eusse esté plus dispensé des loix de l'Hiuer que non pas luy: ie luy prestay, s'en estant seruy plus d'vn mois, en fin il me le rēdit si vilain, & si sale, que i'en estois honteux, car les flegmes & autres immondices qui le couuroient, luy donnoient vn autre teinture. Le voyant en cēt estat, ie le dépliai exprez deuant luy, afin qu'il le vit; connoissant bien ce que ie voulois dire, il me dit fort à propos, tu dis que tu veux estre Mōtagnais & Sauvage comme nous, si cela est, ne sois pas marry d'en porter l'habit; car voila comme sont faites nos robes.

Quand est de leur posture, elle suit la douceur de leur commodité, & non les regles de la bien seance: les Sauvages ne preferent iamais ce qui est honneste à ce qui est delectable. I'ay veu souvent le pretendu magicien couché tout nud, hormis vn mechant brayer plus sale qu'vn torchon de cuisine, plus noir qu'vn écouillō de four, retirer vne de ses

iambes contre la cuisse, & mettre l'autre sur son genoüil releué, haraguant les gens en cette posture, son auditoire n'auoit pas plus de grace.

Pour leur manger, il est tant soit peu plus net que la mangeaille que l'on donne aux animaux, & non pas encore tousiours, ie ne dis rien par exaggeration, i'en ay gousté & vescu quasi six mois durant. Nous auïōst trois écrouélés en nostre Cabane, le fils du Sorcier qui les auoit à loreille d'vne façon fort sale, & pleine d'horreur; son neneu qui les auoit au col, vne fille qui les auoit sous vn bras; ie ne sçay si ce sont vrayes escrouëlles, quoy qu'il en soit, ce mal est plein de pus, couuert d'vne croute fort horrible à voir: ils en sont quasi tous frappez en leur ieunesse, tant pour leur saleté, que pource qu'on ne fait point de difficulté de boire & de manger avec des malades. Je les ay veu cent fois patroüiller dans la chaudiere où estoit nostre boisson cōmune, y lauer leurs mains, y boire à pleine teste comme les bestes, reietter leurs restes là dedans; car c'est la coustume des Sauvages, y fourrer des bastons demy brulés, & pleins de cendre, y plonger de

leur vaisselle d'escorce pleine de graisses, de poil d'Orignaux, de cheueux, y puiser de l'eau avec des chaudrons noirs comme la cheminée: & après tout cela, nous beuions tous de ce broüet, noir comme de l'ambrosie. Cen'est pas tout, ils reiettēt là dedās lesos qu'ils ont rongé, puis vous mettent de l'eau ou de la neige dans la chaudiere, la fōt bouïllir, & voila del'hipocras. Vn certain iour des souliers venant d'estre quittes, tomberent dās nostre boïsson, ils se lauerent à leur aïe, on les retira sans autre ceremonie puis on beut apres eux comme si rien ne fut arriué. Ie ne suis pas bien delicat, si est-ce que ie n'eus point de soif tant que cette maluoisie dura.

Ia mais ils ne lauent leurs mains exprés pour manger, encore moins leur chaudiere, & point du tout la viande qu'ils fōt cuire, quoy que le plus souuent (ie le dis comme ie l'ay veu cent & cent fois) elle soit toute couuerte de poil de bestes, & de cheueux de leurs testes: Ie n'ay ia mais beu aucun bouïllon parmy eux, qu'il ne m'aye fallu jetter quātité de ces poils & de ces cheueux, & bien d'autres ordures; comme des charbons, des petits

morceaux de bois, & mesme du baston dont ils attisent le feu, & remuent bien souuent ce qui est dans la chaudiere: ie les ay veu par fois prēdre vn tison ardēt, le mette dās la cendre pour l'esteindre: puis quasi sans le secoier, le tremper dās la chaudiere ou trempoit nostre disner.

Quand ils font secherie de la chair, ils vous ietteront par terre tout vn costé d'Orignac, ils le battent avec des pierres; ils marchent dessus, le foulent avec leurs pieds tout sales, les poils d'hōmes & de bestes, les plumes d'oiseaux s'ils en ont tué, la terre & la cendre; tout cela l'incorpore avec la viande, qu'ils font quasi durcir comme du bois à la fumée; puis quand ils viennent à manger de ce boucan, tout s'en va de compagnie dans le stomach, car ils nont point d'eau de despart: en vn mot ils croient que nous n'auons point d'esprit de lauer nostre viande, car vne partie de la graisse s'en va tousiours avec l'eau.

Quand la chaudiere commence a bouillir, ils recueillent l'écume fort soigneusement, & la mangent avec delices: ils m'en presentoient avec faueur, ie la trouuois bonne durant nostre famine, mais depuis

venant par fois à les remercier de ce présent, ils m'appelloient superbe & orgueilleux: ils chassent au rats & aux souris par plaisir, comme aux lieures, & les trouuent également bons.

Les Sauvages ne mangent pas comme nos François d'as vn plat, ou autre vaisseau commun à tous ceux qui sont à table; l'vn d'entreux descend la chaudiere de dessus le feu, & fait les parts à vn chacun, presentant par fois la viande au bout d'vn baston, mais le plus souuent s'as prendre ceste peine, il vous iettera vne piece de chair toute brulante, & pleine de graisse, cōme on ietteroit vn os à vn chiē, disant *Na khimitchimi*, tiens, voila ta part, voila ta nourriture; si vous estes habile-homme, vous la retenēs avec les mains, sinon gardē que la robe ne s'en sente, où que les cendres ne seruent de sel, puisque les Sauvages n'en ont point d'autre.

Je me suis veu bien empeschē au commencement, car n'osant couper la chair qu'ils me donnoient d'as mon plat d'ecorce de peur de le bleffer, ie ne scauois comment en venir à bout, n'ayant point d'assiette. En fin il se fallut faire tout à tout, deuenir Sauvages avec les Sauvages; Je
iettay

jettay les yeux sur mon compagnon, puis ie taschay d'estre aussi braue homme que luy. Il prend sa chair à pleine main, & vous la coupe morceaux apres morceaux, comme on feroit vne piece de pain, que si la chair est vn peu dure, ou qu'elle cede au cousteau pour estre trop molasse; ils vous la tiennent d'vn bout par les dents, & de l'autre avec la main gauche, puis la main droite iouë là dessus du violon, se seruãt de cousteau pour archet: & cecy est si commun parmy les Sauvages, qu'ils ont vn mot propre pour exprimer cette actiõ, que nous ne pouuons expliquer qu'en plusieurs paroles & par circumloquution. Si vous esgarez vostre cousteau, comme il n'ya point de couteliers dans ces grãds bois, vous estes condamnez à prendre vostre portion à deux belles mains, & mordre dans la chair & dans la graisse aussi brauement, mais non pas si honnestement que vous feriez dans vn quartier de põme; Dieu sçait si les mains, si la bouche, & vne partie de la face reluisent par apres? le mal est que ie ne sçauois à quoy m'essuyer; de porter du linge, il faudroit vn mulet, ou bien faire tous les jours la

130 *Relation de la Nouvelle France,*
lessive: car en moins de rié tout se charge en torchon de cuisine dans leurs Cabanes. Pour eux ils torchét leurs mains à leurs cheueux, qu'ils nourrissent fort longs, d'autrefois à leurs chiens: ie veis vne femme qui m'apprit vn secret, elle nettoya ses mains à les souliers, ie fis le mesme; ie me seruois aussi de poil d'Orignac, & de branches de pin, & notamment de bois pourry puluerisé, ce sont les essuyemains des Sauvages; on ne s'en sert pas si doucement comme d'une toile d'Hollande, mais peut-estre plus gayement & plus ioyeusement. C'est assez parlé de ces ordures.

*Des viandes & autres mets dont mangent
les Sauvages, de leur assaisonnement,
& de leurs boissons.*

CHAPITRE VII.

ENtre les animaux terrestres ils ont des Elans, qu'on appelle ordinairement icy des Originaux, des Castors, que les Anglois nomment des Bieures, des Caribôs, qualifiez par quelques vns asnes Sauvages: ils ont encore des Ours,

des Blereaux, des Porcs épics, des Renards, des Lieures, des Siffleurs ou Rosignols, c'est vn animal plus gros qu'vn Lieure; ils mangent en outre des Marthes, & des Ecurieux de trois especes.

Pour les oiseaux, ils ont des Outardes, des Oyes blâches & grises, des Canards de plusieurs especes, des Sarcelles, des Bernaches, des Plongeurs de plusieurs sortes; ce sont tous oiseaux de riuere, Ils prennent encore des Perdrix ou de Gelinottes grises, des Beccasses & Beccassines de quantité d'especes, des Tourterelles, &c.

Quand au Poisson, ils prennent en vn temps des Saulmons de diuerses sortes, des Loups marins, des Brochets, des Carpes, & Esturgeons de diuerses especes, des Poissons blancs, des Poissons dorez, des Barbuës, des Anguilles, des Lamproyes, de L'esplanc, des Tortues & autres.

Ils mangent en outre quelques petits fruiçts de la terre, des framboises, des bleuës, des fraises, des noix qui n'ont quasi point de chair, des noisettes, des pommes sauuages plus douces que celles de France, mais beaucoup plus peti-

332 *Relation de la Nouvelle France,*
tes; des cerifes, dont la chair & le noyau ensemble ne sont pas plus grosses que les noyaux des Bigarreaux de France. Ils ont encore d'autres petits fruits Sauvages de diuerses sortes, des Lambouches en quelques endroits : bref tout ce qu'ils ont de fruit (ostez les fraises & les framboises qu'ils ont en quantité) ne vaut pas vne seule espece des moindres fruits de l'Europe.

Ils mangent en outre des racines comme des oignons de martagons rouges, vne racine, qui a goust de réglisse, vne autre que nos François appellent des chapelets, pource qu'elle est distinguée par nœuds en forme de grains, & quelques autres en petit nombre.

Quand la grande famine les presse, ils mangent des racleurs ou des escorces d'un certain arbre, qu'ils nomment *Nichtan*, lesquels ils fendent au Printemps pour en tirer un suc doux comme du miel, ou come du sucre: à ce que m'ont dit quelques vns, mais à peines'amusent ils à cela tant il en coule peu.

Voilà les viandes & autres mets, dont se repaissent les Sauvages des contrées où nous sommes; l'obmets sans doute

plusieurs autres especes d'animaux, mais ils ne m'reuient pas maintenant en la memoire.

Outre ces viures que ce peuple tire de son pays sans cultiuer la terre, ils ont encore des farines & des bleds d'Inde; qu'ils troquent pour des peaux d'Orignac avec les Hurons, qui descendent iusques à Kebec, ou iusques aux trois riuieres. Ils acheptēt encore du Petun de cette nation, qui quasi tous les ans en a porté en grande quantité.

De plus, ils ont de nos François de la galette, du biscuit, du pain, des pruneaux, des pois, des racines, des figues, & choses semblables. Voila de quoy se nourrit ce pauvre peuple.

Quand à leurs boissons, ils n'en font aucune ny de racines ny de fruiçts, se contentans d'eau pure, il est vray que le boüillon dans lequel ils ont cuit la viande, & vn autre boüillon qu'ils font d'os d'Elan concassez & brisez, seruent aussi de boisson. Vn certain villageois disoit en France, que s'il eust esté Roy il n'eut beu que de la gresse, les Sauuages en boient assez souuent, voire mesme ils la mangent & mordent dedans, quand

134 *Relation de la Nouvelle France,*
elle est figée, comme nous morderions
dans vne pomme. Quand ils ont fait
cuire vn Ours bien gras ou deux ou trois
Castors dans vne chaudiere, vous les
verriez ramasser & recueillir la gresse
sur le bouillō, avec vne large cuillier de
bois, & gouster cette liqueur comme
le plus doux Parochimel qu'ils ayent:
quelquesfois ils en remplissent vn grand
plat d'escorce, qui fait la ronde à l'en-
tour des conuiez au festin, & chacun en
boit avec plaisir. D'autres ayant ramaf-
fé cette gresse toute pure, ils iettent de-
dans quantité de neige; ce qu'ils font
encore dans le bouillon gras, quand ils
veulent boire vn peu froid, vous verriez
de gros morceaux de gresse figée sur ce
breuusage, & neantmoins ils le boient
& l'auallent comme del' Hipocras. Voi-
là à mon aduis toutes les sortes de boif-
sons qui se retreuuent parmy nos Sau-
uages, & dont ils m'ont fait gouster en
Hiuer. Il a esté vn temps qu'ils auoient
horreur de nos boissons d'Europe, mais
ils se vendroient maintenant pour en
auoir tant ils les ayment. Je me suis qua-
si oublié de dire qu'ordinairement ils
boient chaud ou tiede; ils me tançoient

par fois, me voyant boire de l'eau froide, me disants que ie serois maigre, & que cela me refroidiroit iusques dans les os.

De plus, ils n'entremeslent point le manger & le boire comme nous, mais on distribue premierement la chair ou les autres mets, puis ayant mangé ce qu'ils veulent, on partage le bouillon, où on le met en certain endroict, & chacun y va boire qui veut.

Difons pour conclusion de ce poinct, que les Sauvages avec tant d'animaux, tant d'oiseaux & de poissons, sont quasi tousiours affamez; la raiton est, que les oiseaux & les poissons sont passagers, s'en allant & retournât à certain temps, & avec cela ils ne sont pas trop grands gybboyeurs, & encore moins bons ménagers, car ce qu'ils tuent en vn iour ne void pas l'autre, excepté l'Elan & l'Anguille, dont ils font secherie quand ils en ont en grande abondance, si bien que pendant le mois de Septembre & octobre, ils viuent pour la plus part d'anguilles fresches en Nouembre Decembre, & souuent en Ianuier, ils mangent leurs anguilles boucanées, & quelques Porcs

136 *Relation de la Nouvelle France,*
epics qu'ils prennent pendant les petites neiges, cōme aussi quelques Castors s'ils en trouuent. Quand les grandes neiges sont venuës ils mangent l'Orignac frais, ils le font seicher pour se nourrir le reste du temps iusques en Septembre, avec quelques oiseaux, quelques Ours & Castors qu'ils prennent au Printemps & pendant l'Esté: Or si toutes ces chasses ne donnent point (ce qui n'arriue que trop souuent pour eux) ils souffrent grandement.

De leurs festins.

CHAPITRE VIII.

IL n'y a que les chasseurs effectiuemēt & ceux qui l'ont esté, qui soient ordinairement conuiez aux festins, les femmes vefues y vont aussi: notamment si ce n'est pas vn festin à manger tout, les filles, les femmes mariées, & les enfans en sont quasi tousiours exclus. Ie dis quasi tousiours, car par fois on les inuite, ie leur ay veu faire des *Acoumagouchanai*, c'est à dire des festins à ne rien laisser, ausquels tout le monde se trouuoit, les

hōmes, fēmes, & petits enfans: quand ils ont grāde abondance de viures, les femmes font quelquefois des festins par entr'elles, où les hōmes ne se trouuēt point.

Leur façon d'inuiter est sans fard & sans ceremonie, quand tout est cuit & prest à manger (car on n'inuite personne auparauant) quelqu'un s'en va par les Cabanes où sont ceux qui doivent estre conuiez, ou bien mesme on leur crierā ce mot du lieu où se faiēt le festin *khinatormigaouinaouan*, vous estes inuitez au banquet, les hommes auxquels ce mot s'adresse, respondent *ho ho*, & prenant sur l'heure mesme leur plat d'escorce & leur cueiller de bois, s'en viennent en la Cabane de celuy qui les traite. Quand tous les hommes ne sont pas inuitez, on nomme ceux qu'on veut conuier; le deffaut de ceremonies faiēt épargner beaucoup de paroles à ces bōnes gens. Il me semble qu'au siccle d'or on faisoit comme cela, sinon que la netteté y estoit en plus grande recommandation que parmy ces peuples.

Dans tous les festins, comme aussi dans leurs repas ordinaires, on donne à vn chacun sa part, d'où vient qu'il n'y en a

que deux ou trois qui ayēt les meilleurs morceaux, car ils ne les diuisent point: ils donneront par exemple la langue d'un Orignac, & toutes les appartenances à vne seule personne, la queue & la teste d'un Castor à vn autre; voila les meilleures pieces, qu'ils appellent *Mascanou*, la part du Capitaine. Pour les boyaux gras de l'Orignac, qui sont leurs grands delices, ils les font ordinairement rostir & en font gouster à tous, comme aussi d'un autre mets, dont ils font grand estat, c'est le gros boyau de la beste remply de gresse, & rosty avec vne corde qui pend & tourne deuant le feu.

Au reste ils sont magnifiques en ces festins, car ils ne presentent que les bonnes viandes les separants exprés, & donnant à chacun tres abondamment, quand ils en ont.

Ils ont deux sortes de festins, les vns à manger tout, les autres à mâger ce qu'on voucra, remportant le reste pour en faire part à leur famille. Cette derniere façon me semble loüable, car il n'y a point d'excez, chacun prend autant qu'il luy plaist de la portion qui luy est donnée;

voire i'oserois dire que c'est vne belle inuention pour conseruer l'amitié entr'eux, & pour se nourrir les vns les autres: car ordinairement les peres de famille ne mangent qu'une partie de leurs mets, portans le reste à leurs femmes & à leurs enfans, le mal est qu'ils font trop souuent des festins dans la famine que nous auons enduré: si mon hoste prenoit deux, trois, & quatre Castors, tout aussi tost fut-il iour, fut-il nuit on en faisoit festin à tous les Sauvages voisins, & si eux auoient pris quelque chose, ils en faisoient de mesme à mesme temps: si que sortant d'un festin vous allez à vn autre, & par fois encore à vn troisieme, & vn quatrieme. Le leur disois qu'ils ne faisoient pas bien, & qu'il valoit mieux reseruer ces festins aux iours suiuaus, & que ce faisant nous ne serions pas tant pressez de la faim; ils se mocquoient de moy, demain (disoient-ils) nous ferons encore festin de ce que nous prendrons; ouïy mais le plus souuent ils ne prenoient que du froid & du vent.

Pour leurs festins à ne rien laisser, ils sont tres blamables, & c'est neantmoins l'une de leurs grandes deuotions, car ils

140 *Relation de la Nouvelle France,*
font ces festins pour auoir bonne chasse,
il se faut bien donner de garde que les
chicns n'en goustent tant soit peu, tout
seroit perdu, leur chasse ne vaudroit rien;
Et remarquez que plus ils mangent plus
ce festin est efficace; de là vient qu'ils dō-
neront à vn seul homme, ce que ie ne
voudrois pas entreprendre de manger,
auec trois bons disneurs, ils creueroient
plustost, pour ainsi dire, que de rien laisser.
Vray qu'ils se peuuent ayder les vns les
autres; quand quelqu'vn n'en peut plus,
il prie son compagnon de l'assister, où bien
l'on fait passer son reste pardeuant les au-
tres qui en prennent chacun vne partie,
& apres tout cela s'il en reste on le iette au
feu; cely qui mange le plus est le plus
estimé, vous les entendez raconter leurs
prouesses de gueule, specifiants la quan-
tité & les parties de la beste qu'ils ont mā-
gé; Dieu sçait quelle musique apres le
banquet, car ces Barbares donnent toute
liberté à leur estomach & à leur ventre,
de tenir le langage qui leur plaist pour se
soulager; quand aux odeurs qu'on sent
pour lors dans leurs Cabanes, elles sont
plus fortes quel'odeur des roses, mais elles
ne sont pas si douces, vous les voyez ha-

leter & souffler comme des gens remplis iusques au gosier; & de fait comme ils sont nuds, ie les voyois enfler iusques à la gorge, encore ont ils du courage là dedans, leur cœur retient ce qu'on luy donne, ie n'ay veu que l'estomach du Sorcier mécontent de ce qu'on luy auoit donné, quantité d'autres en approchoient de bien près, mais ils tenoient bon. l'en ay veu par fois de malades apres ces excez.

Mais venons à l'ordre qu'ils gardent en ces banquetz; Ceux qu'on doit traiter estans conuiez à la façon que i'ay dit, ils s'en viennent avec leur *ouragan*, ou escuelle leur cuillier, ils entrent dans la Cabane sans ceremonie, chacun prenant sa place comme il vient, ils s'asscoient en rond à l'entour de la chaudiere qui est sur le feu, renuerfant leur plat deuant eux, leurs sieges, c'est la terre couuerte de branches de pin, il n'y a point de preface, toutes les parties d'un cercle sont aussi courbées, & aussi nobles les vnes que les autres, quelques fois l'un d'eux dira à ce luy qui entre, *Outaiappitou*, viens icy, sieds toy là.

Chacun ayant pris sa place & s'estant assis en forme de Guenon, retirant ses

jambes contre les cuiſſes, ſi c'eſt vn feſtin à manger tout, on ne dit mot, on chante ſeulement, & ſ'il ya quelque Sorcier ou *Maniouiſou*, il bat ſon tambour; vray qu'ils ne ſont pas tousiours ſi religieux qu'ils ne tiennent quelque petit diſcours. Si le feſtin n'eſt pas à ne rien laiſſer, ils s'entretiennent vn peu de temps de leurs chafſes, ou d'autres choſes ſemblables, le plus ſouuent de gaufseries.

Après quelques diſcours, le diſtributeur du feſtin, qui eſt ordinairement celui qui le fait, deſcend la chaudiere de deſſus le feu, ou les chaudiereſ ſ'il y en a pluſieurs, les mettât deuant ſoy, & lors il fait quelque harâgue ou ſemet à châter, & tous les aſſiſtans avec luy; quelquefois il ne fait ny l'vn ny l'autre, mais ſeulement il dit les mots de l'entrée du feſtin qui ne s'obmettent iamais, c'eſt à dire qu'il declare de quoy il eſt compoſé: par exemple il dira, hommes qui eſtes icy aſſemblez, c'eſt vn tel qui fait le feſtin, ils reſpondent tous du fond de l'eſtomac *hò-ò-ò*, le feſtin eſt compoſé de chair de Caſtor, ils pouſſent de rechef leur aſpiration *hò-ò-ò*, il y a auſſi de la fa-

rine de bled d'Inde *hò-ò-ò*, respondent
ils, à chaque diuersité de mets. ☞

Pour les festins moins solemnels, ce-
luy qui le fait s'adressant à quelqu'un
de ses amis, ou de ses parents, il luy dira,
mon cousin, ou mon oncle, voila le Ca-
stor que i'ay pris, nous le mangerons
maintenant, & alors tout le monde dit
son *hò-ò-ò*, & voila le festin ouuert, du-
quel on ne sort point, que les mots par
lesquels on le conclud ne soient dictés.
Cela fait, le distributeur ramasse quel-
quefois la gresse de dessus la chaudiere
& la boit luy tout seul, d'autres fois il en
fait part à ses amis, quelquefois il en
remplit vn grand & profond plat qui se
presente à tous les conuiez comme i'ay
dit, & chacun en boit sa part; si le festin
est de pois, de farine, de bled d'Inde, ou
de choses semblables demy liquides, il
prend les *Ouqans*, ou escuelles d'vn
chacun, & distribue la chaudiere, le plus
esgalemment qu'il luy est possible, leurs
rendant leurs plats bien garnis, sans re-
garder par quel bout il commence; il n'y
a ny honneur ny blasme d'estre party le
premier ou le dernier. Si le festin est de
viande, il la tire avec vn baston pointu,

la met dans des plats d'escorce deuant soy, puis ayant ietté les yeux sur le nombre des conuiez, ill'a distribue comme il luy plaist, donnant à chacun abondamment, non pas egalement. Car il donnera les friants morceaux à ses confidens, voire mesme quand il a donné à tous vne bonne piece, commençant par ceux qui ne sont pas de sa Cabane, il rechargera iusque à deux & trois fois & non pas pour les autres, personne ne s'offence de ce procedé, car c'est la coustume.

Il presente ordinairement la chair au bout d'vn baston, nommant la piece ou la partie de l'animal qu'il donne, en cette façon; si c'est la teste d'vn Castor, ou d'Asne sauuage, ou d'autre animal, il dira *Nichta Koustigouanime*; Mon cousin, voila ta teste, si c'est vne espaule, il dira voila ton espaule, si ce sont des boyaux, il en dira de mesme, d'autres fois ils disent simplement, *K'himitchimi*, voila ton mets: mais prenez garde qu'ils n'ont point l'equiuoque en leur langue que nous auons en la nostre. On raconte d'vn certain, lequel rencontrant son amy, luy dit par courtoisie, si i'auois quelque chose digne de vous, ie vous inuiterois à des-jeusner en

nostre

nostre maison, mais ie n'ay rien du tout, son valet l'entendant luy repartit à la bõne foy, excusez-moy Monsieur, vous auez vne teste de veau, cela dit en l'ägage Montagnais n'a rien de ridicule, pource qu'ils n'õt point d'equiuoque en ces termes, les mots qui signifient ma teste propre & la teste d'animal qui m'est donnée estants differents.

Celuy qui fait le festin & qui le distribue ne fait iamais sa part, il se contente de voir manger les autres sans se rien retenir pour soy; neantmoins quand il-y'a peu de viures, si tost qu'il a tiré la viande de la chaudiere, son voisin ou son amy choisit les meilleurs morceaux par courtoisie, & les met à part; puis quand tout est distribué, il les presente au distributeur mesme, luy disant vn tel, voila ton mets, il respond comme tous les autres, *bô-ô-ô*.

Ils ont quelques ceremonies, que ie n'entēds pas bien faisant festin d'vn Ours, celuy qui l'auoit rüé, fit rostir ses entrailles sur des branches de pin, prononçant quelques paroles que ie n'entendis pas, il y a quelque grand mystere là dedans: de plus on luy donna l'os du cœur de l'animal, qu'il porte dans vne petite bource matachiée, penduë à son col, faisans festin d'O-

rignac, celuy qui luy auoit donné le coup mortel, & qui faisoit le festin, apres auoir distribué la chair, ietra de la gresse dans le feu, disant: *papeoukou, papeoukou*, i'ay desia expliqué ce que cela veut dire.

Le festin distribué, si c'est à manger tout, chacun mange en silence, quoy que quel qu'vns ne laissent pas de dire vn petit mot en passant: aux autres festins, encore qu'il soit permis de parler ordinairement, ils parlent fort peu, s'estonnans des François qui causent autant & plus en table qu'en autre temps: aussi nous appellent-ils des Oyes babillardes. Leurs bouches sont quasi grosses comme des œufs, & c'est le plaisir qu'ils prennent à gouster & à fauouurer ce qu'ils mangent, qui leur ferme la bouche, & non l'honnesteté; Vous prendriez trop de plaisir à leur voir assaillir dās leurs grandes escuelles d'escorce, vn Castor bouilly, ou rosty, notamment quand ils viennent de la chasse, ou de leur voir étudier vn os: ie les ay veus tenir vn pied d'Orignac à deux mains; par vn bout la bouche, & les dents faisant leur deuoir de l'autre: en sorte qu'ils me sembloient vouloir iouer de ces longues flutes d'Allemagne, sinon qu'ils alloient vn peu trop fort, pour auoir long temps bonne halei-

ne: quand ce qu'ils mangent leur agrée, vous leur entendez dire de fois à autre, ainsi que i'ay desia remarqué, *tapoué nimiti-son*, en verité ie mange, cōme si on en devoit. Voila le grand tesmoignage qu'ils rendent du plaisir qu'ils prennent à vostre festin; au reste ayant succé, rongé, brisé les os qui leurs escheent pour en tirer la gresse & la mouëlle, ils les rejettent dans la chaudiere pleine de bouïllō qu'ils doivent boire par apres, il est vray qu'aux banquetts à tout manger, ils sont deliurez de cette incivilité; car il n'y a point d'os.

Ayans mangé les mets qu'on a presenté, on distribue le bouïllon de la chaudiere, dont chacun boit selon sa soif, si c'est vn banquet de deuotion, c'est à dire, à ne rien laisser, quelquefois il faut aussi boire tout le bouïllon; d'autrefois il suffit qu'on mange toute la viande, estant libre de boire ce qu'on voudra du bouïllon. Quand le Maître du festin void qu'on cesse de manger, il dit les paroles qui terminent le banquet, qui sont celles-cy, ou autres semblables, *Egou Khé Khiouiecou*; or vous vous en irez, appelé, quand il vous plaira: le festin conclud, quelques vns demeurent vn peu de temps pour discourir, d'autres s'en vont aussi tost délogeans sans trompette; c'est à

148 *Relation de la Nouvelle France,*
dire, qu'ils sortent sans dire mot, par fois
ils disent, *Nekhiouan*, ie m'en vay, on leur
respond *Niagouté*, allez à la bonne-heure,
voilà le grand excez de leurs compliments.

De leur chasse & de leur pescherie.

CHAPITRE IX.

Commençons par l'Élan, quand il y a
peu de neiges, ils le tuent à coups de
flèches, le premier que nous mangeâmes
fut ainsi mis à mort, mais c'est vn grand ha-
zard quand ils peuvent approcher de ces
animaux à la portée de leurs arcs, car ils
sentent les Sauvages de fort loing, & cou-
rent aussi viste que les Cerfs. Quand les nei-
ges sont profondes, ils poursuivent l'Élan à
la course, & le tuent à coups d'espées, qu'ils
emmanchent à delongs bastons pour cet
effect: ils dardent ces espées quand ils n'o-
sent ou ne peuvent aborder la beste, ils
poursuivent par fois deux & trois iours
de ces animaux, les neiges n'estant, ny as-
sez dures ny assez profondes: d'autrefois
enfant les tueroit quasi, car la neige y ena-
à se glacer apres quelque petit dégel, ou
quelque pluye, elle blesse ces pauvres Ori-
gnaux, qui ne vont pas loing sans estre
massacrez.

On m'auoit dit que l'Elan estoit grand cōme vn mulet d'Auuergne, il est vray qu'il a la teste longue cōme vn mulet, mais ie le trouue aussi gros qu'vn bœuf, ien'en ay veu qu'vn seul enuie, il estoit ieune, à peine le bois ou les cornes luy fortoient de la teste, ie n'ay point veu en France, ny genisse, ny bouillon, qui approchât de sa grosseur, ny de sa hauteur; il est haut monté comme le Cers, son bois est haut branchu & plat en quelque façon, non rond comme celuy des Cers, ie parle des bois que i'ay veu, peut-estre y en a-il d'autre façō. Quelqu'vn m'a dit que la femelle portoit tousiours deux petits, & tousiours masse & femelle mes Sauvages, au contraire, disent qu'elle en porte tantost vn tantost deux, & qu'vne seule fois ils en ont trouué trois dans vne femelle, ce qui les estonna comme vn prodige.

I'ay quelque pensée qu'on pourra avec le temps domestiquer ces animaux, qu'on s'en pourra seruir pour le labourage, & pour tirer des tranées sur la neige, ce seroit vn grand soulagement.

Quand les Sauvages ont tué plusieurs Elans, & passé plusieurs iours en festins, ils pensent à leur prouision & à leur seicherie, ils vous étendrons sur des perches les deux costez d'vn grand Orignac, en ayant osté

les os: si la chair est trop épaisse, ils la teüēt par laichent, & en outre la tailladent, afin que la fumée la desseiche & la penètre par tout, lors qu'elle commence à ce seicher ou boucaner, ils la battent avec des pierres, la foulent aux pieds, afin qu'il n'y demeure dedans aucun suc qui la puisse corrompre, enfin estant bien boucané, ils la plient & la mettent en paquets, voila leur prouision, le boucan est vn pauvre manger, la chair fraische de l'Elá est fort aisée à digerer, elle ne dure point d'ás l'estomac: voila pourquoy les Sauvages ne la font point tant cuire: Pour le goust, il me semble que la chair d'vn bœuf ne cede point à la chair d'vn bon Elan.

Le Castor ou le Bieure se prend en plusieurs façõs. Les Sauvages disent que c'est l'animal bien aymé des François, des Anglois, & des Basques, en vn mot des Européans; i'entendois vn iour mon hoste qui disoit en se gauffant, *Missi picoutau amiscou,* le Castor fait toutes choses parfaitement bien, il nous fait des chaudières, des haches, des espées, des couteaux, du pain, bref il fait tout; il se mocquoit de nos Européans qui se passionnent pour la peau de cest animal, & qui se battent à qui donnera le plus à ces Barbares, pour en auoir

iusques là que mon hoste me dit vn iour me montrant vn fort beau couteau, les Anglois n'ont point d'esprit, ils nous donnent vingts couteaux comme celuy là pour vne peau de Castor.

Au Printemps, le Castor se prend à l'atrappe amorcée du bois dont il mange; les Sauvages sont tres-bien entendus en ces attrapes, lesquelles venant à se detendre, vne grosse pierre de bois tombe sur l'animal & l'assomme, quelquefois les chiens rencontrant le Castor hors la Cabane, le poursuient & le prennent aisement; ie n'ay point veu cette chasse, mais on m'en a parlé, & les Sauvages font grand estat d'vn chië qui sët & découure cët animal.

Pendant l'Hiuer ils le prennent à la rets & sous la glace, voicy comment; on fend la glace en long, proche de la Cabane du Castor, on met par la fente vn rets & du bois qui sert d'amorce, ce pauvre animal venant chercher à manger s'enlace dans ces filets faicts de bonne & forte ficelle double, & encore ne faut il pas tarder à les tirer, car ils feroiët bien tost en pieces, estât fortly de l'eau par l'ouverture faite en la glace, ils l'assoment avec vn gros bastõ.

L'autre façon de le prendre sous la glace est plus noble, tous les Sauvages n'en ont

pas l'usage, mais seulement les plus habiles, ils brisent à coups de haches la Cabane ou maison du Castor, qui est en effect admirable, il n'y a mouquet qui la transperce à mon aduis, pendant l'Hiver elle est bastie sur le bord de quelque petit fleuve, ou d'un estang faicte à double estage, sa figure est ronde, les materiaux dont elle est composée sont du bois & de la terre, si bien liez & vnis par ensemble, que j'ay veu nos Sauvages en plein Hiver suer pour y faire ouverture à coups de haches, l'estage d'embas est d'as ou sur le bord de l'eau, celui d'en haut est au dessus du fleuve, quand le froid a glacé les fleuves & les estangs, le Castor se tient retiré en l'estage d'en haut, où il a fait sa provision de bois pour manger pendant l'Hiver; il ne laisse pas neantmoins de descendre de cest estage en celui d'embas, & de celui d'embas il se glisse sous les glaces, par des trous qui sont en ce bas estage, & qui respondent sous les glaces: il sort pour boire & pour chercher du bois qu'il mange, lequel croist sur la rive des estangs, & dans les estangs mesme; ce bois par embas est pris dans les glaces, le Castor le va couper par dessous, & le porte en sa maison. Or les Sauvages ayans brisé cette maison, ces pauvres animaux, qui sont par fois en grand nom-

bre sous vn mesme toict, s'en vont sous les glaces, qui d'vn costé, qui d'vn autre, cherchans des lieux vuides & creux entre l'eau & la glace, pour pouuoir respirer: ce que sçachans leurs ennemis, ils se vont pourmenans sur l'estang ou sur le fleue glacé, portans vn long baston en main, armé d'vn costé d'vne tranche de fer, faite comme vn ciseau de Menuisier, & de l'autre d'vn os de Baleine, comme ie croy; ils sondent la glace avec cest os, frappans dessus & prenans garde si elle sonne creux, & si elle donne quelque indice de sa concavité, alors ils couppent la glace avec la tranche de fer, regardâs si l'eau n'est point agitée par le mouvement ou par la respiration du Castor: si l'eau remuë, ils ont vn baston recourbé qu'ils fourrent dans le trou qu'ils viennent de faire, s'ils sentent le Castor, ils le tuët avec leur grand baston, qu'ils appellent *ca ouikachit*, & le tirans de l'eau, en vont faire curée tout aussi tost, si ce n'est qu'ils ayent grande esperance d'en prendre d'autres: le leur demandois pourquoy le Castor attendoit là qu'on le tuast, où ira il, me disoiët ils; sa maison est rompuë, les autres endroits où il peut respirer entre l'eau & la glace sont cassez, il demeure là dans l'eau, cherchant de l'air, cependant on l'affomme, il sort quel-

quelques fois par la Cabane, ou par quelque trou, mais les chiens qui sont là, & qui le sentent, & l'attendent, l'ont bien tost attrapé.

Lors qu'il y a quelque fleuve voisin, ou quelque bras d'eau conjoint à l'estang où ils sont, ils se coulēt là dedans; mais les Sauvages barrent ces fleuves quand ils les découvrent, ils cassent la glace & fichent quantité de pieux les vns pres des autres, en sorte que le Castor ne peut eua-der par là. J'ay veu de grands lacs qui sau-uoient la vie aux Castors, car nos gens ne pouuans casser tous les endroits où ils pouuoient respirer, aussi ne pouuoient ils attraper leur proye; Il y a quelquefois deux menages de Castors dans vne mesme Cabane, c'est à dire deux masles & deux femelles avec leurs petits.

La femelle en porte iusques à sept, quatre, cinq, six pour l'ordinaire, ils ont quatre dents, deux embas & deux en haut merueilleusemēt aterées, les autres deux sont petites, mais celles-cy sont grandes & tranchantes, ils s'en seruent pour couper les bois de leur prouision, & les bois dont ils batissent leur demeure, ils aiguissent ces dents quand elles sont emouccées, les frottans & pressans les vnes contre

les autres, faisans vn petit bruit que j'ay ouï moy-mesme.

Le Castor a le poil fort doux, les cha-
peaux qu'on en fait en sont tesmoins, il a
des pieds fort courts & fort propres pour
nager, car ils ont vne peau continue entre
les ongles, à la façon des oyseaux de riuie-
re, ou des loups marins, sa queuë est toute
platte, assez languette faicte en ouale; j'en
mesuray vne d'vn gros Castor, elle auoit
vne paulme & huit doigts ou environ de
longueur, & quasi vne paulme de la main
en largeur, elle estoit assez épaisse, elle est
couuerte, non de poil, mais d'vne peau
noire figurée en écailles: ce ne sont pas
pourtant de vrayes écailles: on prend icy
le Castor pour vn animal amphiuie, voila
pourquoy on en mange en tout temps:
ma pensée est que sa gresse fonduë appro-
che plus de l'huile que de la gresse, la
chair en est fort bonne, elle m'a semblé vn
peu fade au Printemps, & non pas en Hi-
ner; Au reste si la peau surpasse la peau du
mouton, la chair de mouton surpasse à
mon aduis celle de Castor; tant pource
qu'elle est de meilleur goust, comme aussi
que le Mouton est plus gros qu'vn Castor,

Le Porc épic se prend à l'attrapé & à la
course, le chien l'ayant decouvert, il est

mort s'il n'est bien près de son giste, qu'il fait sous de grandes roches, sous lesquelles s'estant retiré, il est en lieu d'assurance; car ny les hōmes, ny les chiens, ne le sçauroient glisser là deffous, il ne peut courre sur la neige, voila pourquoy il est bien tost assommé, & n'est guere plus gros qu'un gros cochon de lait, ses pointes ou piquerons sont blācs, longuets & assez minces, entrelassez & entremeslez d'un poil noir ou grisate: l'ay veu en France des armes où il y auoit des pointes de Porcs épics trois fois plus longues & dix fois plus grosses & biē plus fermes que celles des Porcs épics de ce pais cy: les Sauvages m'ont dit que vers le fleuve de Saguenay, tirāt vers le Nord, ces animaux y estoient bien plus gros, Ils les brulent comme nous faisons les pourceaux en France, puis les ayant raclez, les font bouillir ou rostir, le manger en est bon, assez dur neantmoins, notamment des vieux, car les ieunes sont tendres & delicats; mais ils n'approchent point, ny de nos Porcs Sangliers, ny de nos Porcs domestiques.

Cest animal a les pieds tortus, & les iette en dehors, ses piquerons ont cette qualité, s'ils piquēt vn chien ou quelque persōne, ils entrent incessamment, s'insinuans ou glifans petit à petit, & s'en allans ressortir par

la partie opposée à leur entrée; par exemple s'attachans au dos de la main, ils la transperceront & sortiront par le dedans. J'ay souvent veu les chiens tous herissez de ses pointes entrées desia à demy quand leurs Maistres les retiroient. Voulant considerer le premier qu'on apporta en la Cabane où ie demeurois avec les Sauvages, ie l'empoignay par la queuë, & le tiray vers moy, tous ceux qui me regardoient se mirent à rire, voyans cōme ie procedois; & de faict quoy que i'eusse tasché de le prendre dextremēt, si est-ce que quantité de ces petites lances s'attacherent à mes mains, car il n'y a aiguille si pointuë, ie les retiray aussitost, & les iettay dans le feu.

L'Ours au Printemps se prend à l'attrape, l'Hiuer ils le trouuēt dans des arbres creux où il se retire, passans plusieurs mois sans manger, & cependant il ne laisse pas d'estre fort gras, ils couppent l'arbre pour faire sortir la proye qu'ils assomment sur la neige, où bien à la sortie de son giste.

Ils prennent les Lieures au lacet, ou les tuent avec leurs arcs ou matras; j'ay desia remarqué autrefois que ces animaux sont blancs pendant les neiges, & gris en autre temps, ie les trouue vn peu plus hauts & plus pattus que ceux de France. Ils tuent les

168 " *Relation de la Nouvelle France,*
Marthes & les Escurieux en mesme façon,
voila les chasses d'animaux terrestres que
i'ay veu.

Pour les oiseaux, ils en tuent quelques
vns avec leurs arcs, se seruans de fleches &
de Matras, mais c'est fort raremēt: depuis
qu'ils ont traitté des armes à feu avec les
Anglois, ils sont deuenus demy Gib-
boyeurs, quelques vns d'entr'eux tirent
assez bien; mon hoste est l'vn de leurs
meilleurs harquebusiers, ie l'ay ay veu
tuer quelques Outardeaux, quelques Ca-
nards & Becassines, mais leur poudre est
bien tost vsée.

Quand à leur pesche, ils se seruent de
rets, cōme nous qu'ils traittent des Fran-
çois, & des Hurons: ils ont vne façon par-
ticuliere de pescher le Saumon, mais ne
m'y estant pas trouué, ie n'en diray rien.

Pour l'Anguille, ils la peschent en deux
façons avec vne nasse, où avec vn harpon,
Ils font des nasses avec assez d'industrie,
longues & grosses, capable de tenir cinq
& six cens anguilles: la mer estant basse,
ils les placent sur le sable, en quelque lieu
propre & reculé, les assurens en sorte
quē les marées ne les emportent point:
aux deux costez ils ramassent des pierres
qu'ils étendent comme vne chaîne ou

petite muraille de part & d'autre, afin que ce poisson qui va toujours au fond rencontrât cest obstacle, se glisse doucement vers l'emboucheure de la nasse où le conduisent ces pierres ; la mer venant à se grossir, couvre la nasse, puis se rabaisant, on la va visiter: par fois on y trouue cēt ou deux cēt Anguilles d'vne marée, d'autrefois trois cēt, quelquefois point du tout, quelquefois, six, huit, dix, selon les vents & les temps : Quand la mer est agitée, on en prend beaucoup, quand elle est calme, peu ou point, mais alors ils ont recours à leur harpon.

Ce harpon est vn instrument, composé d'vn long baston, gros de trois dojgts, au bout duquel ils attachent vn fer pointu, lequel ils armēt de part & d'autre de deux petits bastons recourbés, qui se viennent quasi ioindre au bout de la pointe du fer: quand ils viennent à frapper vne anguille de ce harpon, ils l'embrochent dans ce fer les deux bastons adjoincts, cedans par la force du coup, & laisās entrer l'anguille; puis se referrans d'eux mesme, car ils ne s'ouurent que par la secouffe du coup, ils empeschent que l'anguille embrochée ne ressorte.

Cette pesche au harpon, ne se fait ordi-

nairement que la nuit, ils se mettēt deux Sauvages dans vn canot, l'vn derrière qui le gouuerne & qui rame, & l'autre est deuant, lequel à la faueur d'vn flambeau d'écorce, attaché à la prouë de son vaisseau, s'en va cherchant la proye de ses yeux, rodans doucement sur le bord de ce grand fleue, apperceuāt vne Anguille, il lance son harpon sans le quitter, la perce comme i'ay dit, puis la iette dans son canot; il y en a tel qui en prendra trois cens en vne nuit, & bien dauantage, quelque fois fort peu. C'est chose estrange de la quantité de ce poisson qui se retrouue en cette grande riuere, és mois de Septembre & d'Octobre, & cela deuant l'habitation de nos François, dont quelques vns de ceux qui ont demeuré plusieurs années sur le pays, se sont rendus aussi experts en cēt art que les Sauvages.

On croit que cette grande abondance, prouient de quelques lacs des pays plus hauts, qui venans à se dégorger nous font present de cette manne, qui nous nourrit, non seulement tout le Carefme & autres iours de poissons, mais aussi en autre tēps.

Les Sauvages font secherie de ces lōgs poissons à la fumée; estans apportez dans leurs Cabanes, ils les laissent vn peu de temps

temps égouster, puis leur couppent la teste & la queue, ils les ouurent par le dos, puis les ayans vuidées ils les tail- lant, afin que la fumée entre par tout: les perches de leurs Cabanes en sont toutes chargées, estans bien boucanées, ils les accouplent & en font de gros pa- quets, en mettans environ vne centaine ensemble; voila leurs viures iusques à la neige qui leur donne de l'Orignac.

Ils tuent le Loup marin à coups de ba- ston, le surprenant lors que sortant de l'eauë, il le va éguayer sur quelques ro- ches au Soleil, car ne pouuant courir, s'il est tant soit peu esloigné de son element il est perdu.

C'est assez pour ce chapitre, ie ne fais pas profession de tout dire, mais seule- ment de remarquer vne partie des cho- ses qui m'ont semblé deuoir estre escri- tes, qui vouldra auoir vne pleine co- gnoissance de ces contrées, qu'il lise ce qu'en a escrit Monsieur de Champlain, si faut il auant que ie passe outre, que ie dise deux mots de quatre animaux, que ien'ay point veu en France, ie ne sçay où les loger, sinõ au bout de ce chapitre.

L'vn se nomme des Sauvages *Quinas*.

cou, nos François l'appellēt le siffleur ou le Rossignol, ils luy ont donné ce nom, pource qu'encore qu'il soit de la chasse des animaux terrestres, il chante neantmoins cōme vn oiseau, ie dirois volontiers qu'il siffle comme vne Linotte bien instruite, sinon qu'il m'est aduis qu'il ne sçait qu'vne chanson, c'est à dire qu'il n'a pas vne grande varieté de tons, mais il dit tres-bien la leçon que la nature luy a apprise. Il est enuiron de la grosseur d'un Lieure, d'un poil roux; quelques vns m'ont asseuré qu'il se roule en peloton, & que comme vn Liron il dort tout l'Hiuer, sans qu'on le puisse réveiller, ie n'en ay point veu que l'Esté, cest animal est vn excellent manger, ny le Lieure n'en approche pas.

L'autre est vn animal basset, de la grandeur des petits chiens, ou d'un chat, ie luy donne place icy, non pour son excellence, mais pour en faire vn symbole du peché; i'en ay veu trois ou quatre, il est d'un poil noir assez beau & luisant, il porte sur son dos deux rayes toutes blanches, qui se ioignās vers le col & proche de la queue, font vne ouale qui luy dōne tres-belle grace; la queue est touffue &

bien fournie de poil, comme la queue d'un Regnard, il la porte retroussée, comme un Escurieux, elle est plus blanche que noire, vous diriez à l'œil notamment quant il marche, qu'il meritoit estre nommé le petit chien de Jupiter; mais il est si puant, & iette vne odeur si empestée, qu'il est indigne d'estre appelé le chien de Pluton, il n'y a voirie si infecte; ie ne l'aurois pas creu si ie ne l'aurois senty moy mesme, le cœur vous manque quasi quand vous en approchez, on en a tué deux dans nostre court; plusieurs iours apres il s'étoit si mal par tout nostre maison, qu'on n'en pouuoit supporter l'odeur. Je croy que le peché que sentit sainte Catherine de Sienne, deuoit estre de mesme puanteur.

Le troisieme est un Escurieux volant, il y en a icy de trois especes. Les vns sont communs, & sont non si beaux que ceux de France, les autres que nos François nomment Suiffes, pour estre bigarrez sur le dos, sont tres-beaux & fort petits; les Escurieux volans sont assez beaux, leur excellence consiste en ce qu'ils volent; ce n'est pas qu'ils ayent des ailles, mais ils ont vne certaine peau aux

164 *Relation de la Nouvelle France,*
deux costez, qu'ils replient fort proprement contre leur ventre quand ils marchent, puis l'estendent quand ils volent. Leur vol n'est pas à mon aduis de longue haleine, i'en ay veu voler vn, il se soustenoit fort bien en l'air, mon hoste me l'auoit donné; ie le voulois enuoyer à V. R. mais la mort, la deliuré d'vn si lōg voiage

Le quatriéme se nomme de nos François l'oiseau mouche, pource qu'a peine est-il plus gros qu'vne abeille, d'autres l'appellent l'oiseau fleur, pource qu'il se nourrit sur les fleurs, c'est à mon iugement l'vne des grâdes raretez de ce pais cy, & vn petit prodige de la nature, Dieu me semble plus admirable en ce petit oiseau qu'en vn grand animal, il bruit en volant comme vne abeille; ie l'ay veu quelquefois se soustenir en l'air, becquetant vne fleur, son bec est longuet, son plumage me sembloit d'vn verd paré; ceux qui l'appellent l'oiseau fleur diroient mieux en mon iugement, le nommant la fleur des oiseaux.

De leurs habits & de leurs ornements.

CHAPITRE X.

C'Estoit la pensée d'Aristote, que le mode auoit fait cōme trois pas, pour

arriuer à la perfection qu'il possedoit de son temps. Au premier les hommes se contentoient de la vie, ne recherchant purement & simplement que les choses necessaires & vtils pour la conseruation. Au second ils ont conjoint le delectable avec le necessaire, & la bien-seance avec la necessité. On a trouué premierement les viures, puis les assaisonnemens, on s'est couuert au cōmencement contre la rigueur du temps, & par apres on a donné de la grace & de la gentillesse aux habits, on a fait des maisons aux premiers siecles simplement pour s'en seruir, & par apres on les a fait encore pour estre veuës. Au troisieme pas les hommes d'esprit voyans que le monde iouyffoit des choses necessaires & douces pour la vie, ils se sont donnez à la contemplation des choses naturelles, & à la recherche des sciences, si bien que la grande Republique des hommes s'est petit à petit perfectionnée, la necessité marchant deuant, la bien-seance & la douceur venant apres, & les sciences tenant le dernier rang.

Or ie veux dire que nos Sauvages Montagnais & errans, ne sont encore

qu'au premier degré des trois que ie v.és de toucher, ils ne pensent qu'à viure, ils m'agent pour ne point mourir, ils se courent pour banir le froid, non pour paroistre, la grace, la bien-teance, la connoissance des arts, les sciences naturelles, & beaucoup moins les veritez surnaturelles, n'ont point encore de logis en cét hemisphere, du moins en ces contrées. Ce peuple ne croit pas qu'il y ait autre science au monde, que de viure & de m'ager, voila toute leur Philosophie. Ils s'estoient de ce que nous faisons cas de nos liures, puisque leur connoissance ne nous donne point de quoy banir la faim, ils ne peuvent comprendre ce que nous demandons à Dieu en nos prieres. Demande luy, me disoient-ils, des Originaux, des Ours & des Castors, dis luy que tu en veux manger; & quand ie leur disois que cela estoit peu de chose, qu'il y auoit biē d'autres richesses à demāder, ils serioyent, que pourrois tu, me repondoyent-ils souhaitter de meilleur, que de manger tō saoul de ces bonnes viandes? Bref ils n'ont que la vie, encore ne l'ont-ils pas toute entiere, puisque la famine les tuē assez souuent.

en l'année 1674. 207

Iugez maintenant qu'elle peut-estre la gentillesse de leurs habits, la noblesse & la richesse de leurs ornemens, vous prédriez plaisir de les voir en cōpagnie: pendant l'Hiuer toutes sortes d'habits leurs sont propres, & tout est commun tant aux femmes comme aux hommes; il n'y a point de difformité en leurs vestemens, tout est bon, pourueu qu'il soit bié chaud. Ils sont couuerts propremēt, quand ils le sont commodement; dōnez leur vn chaperon, vne homme le portera aussi bien qu'une femme, il n'y a habit de fol dont ils ne se seruent sagement, s'ils s'en peuuent seruir chaudement: ils ne sont point comme ces Seigneurs qui s'attachent à vne couleur. Depuis qu'ils pratiquent nos Europeans, ils sont plus bigarrez que des Suisses. l'ay veu vne petite fille de six ans vestuë de la casaque de son pere, qui estoit vn grand homme, il ne falut point de Tailleur pour luy mettre cēt habit dans sa iustesse, on le ramasse à l'entour du corps, & on le lie comme vn fagot. L'vn a vn bonnet rouge, l'autre vn bōnet verd, l'autre vn gris, tous faits, nō à la mode de la Cour, mais à la mode de la commodité. L'autre au-

ra vn chapeau que si les bords l'empeschent, il les coupent.

Les femmes ont pour robe vne camifolle ou vn capot, ou vne calaque, ou vne castelogne, ou quelque peau dont ils s'enveloppent, se lians en autāt d'endroits qu'il est necessaire, pour fermer les aduenüs au vent? L'vn porte vn bas de cuir, l'autre de drap, pour le present ils coupent leurs vieilles couuertes ou castellongnes, pour faire des mäsches & des bas de chausses. Le vous laisse à penser si cela est bien voidé & bien tiré; en vn mot ie reitere ce que j'ay desia dit, leur proprieté est leur commodité, & comme ils ne se couurent que contre l'injure du tēps, si tost quel'air est chaud, ou qu'ils entrent dans leurs Cabanes, ils iettent leurs atours à bas, les hōmes restäs tous nuds, à la referue d'vn brayer qui leur cache ce qui ne peut estre veu sans vergongne. Pour les femmes elles quittent leur bonnet, leurs manches & bas de chausses, le reste du corps demeurant couuert. Voila l'equipage des Sauvages, pour le present qu'ils communiquent avec nos François.

Ce peuple va tousiurs teste nuë, hor;

mis dans les plus grands froids, encore y en a-il plusieurs qui ne le courent jamais, ce qui me fait conjecturer que fort peu, le seruoient de bōnets, auant qu'ils communiquassent avec nos Europeās, aussi n'en scauroient ils faire, ains ils les traittent tous faits, ou du moins les font tailler à nos François. Voila pour leur coiffure, qui n'est autre que leurs cheueux, tant aux hommes qu'aux femmes, & mesme aux enfans; car ils sont testes nuës dans leur maillot.

Leurs robes sont faictes de peaux d'Elans, d'Ours, & d'autres animaux. Les plus riches en leur estime sont faites des peaux d'une espece de petit animal noir, qui se trouue aux Hurons, il est de la grandeur d'un Lapin, le poil est doux & luisant, il entre bien vne soixantaine de ces peaux dans vne robe, ils attachēt les queuës de ces animaux aux bas, pour seruir de franges, & les testes au haut pour seruir d'une espece de rebord. La figure de leur robe est quasi quarrée, les femmes les peignent, tirant des raies du haut en bas, ces raies son également distantes & larges, enuiron de deux pouces vous diriez du passément.

Les hommes portent leurs robes en deux façons: quand il fait vn peu chaud ils ne s'en enuoloppent point, mais ils la portent sur vn bras, & sous l'autre, ou bien estendue sur leur dos, retenue par deux petites cordes de peaux, qu'ils lient dessus leur poiçtrine; ce qui n'empesche pas qu'ils ne paroissent quasi tous nuds. Quand il fait froid, ils la passent tous, hommes & femmes, sous vn bras & dessus l'épaule de l'autre, puis la croisent & s'en enuoloppent assez commodément contre le froid, mais maussadement; car s'estans liez sous la poiçtrine, ils la retrouffent, puis ils se lient & se garrottent vers la ceinture, ou vers le milieu du corps, ce retrouffement leur faisant vn gros ventre ou vne grosse pance, dans laquelle ils mettent leurs petites besongnes. J'ay veu représenter vn Carefme prenant sur vn theatre en France, on luy bastit vn ventre iustement comme en portent nos Sauvages & Sauvagesse pendant l'Hiuer.

Or comme ces robes ne couurent point leurs bras, ils se font des manches de mesme peaux, & tirent dessus ces rayes dont j'ay parlé, quelquefois de l'og,

quelquefois en rond: ces manches sont fort larges par haut, couurant les épaules, & se venans quasi ioindre derriere le dos, deux petites cordes les tiennent liées deuant & derriere, mais avec si peu de grace, qu'il n'y a fagot d'espine qui ne soit mieux trouffé qu'une femme emmitouffée dedans ces peaux. Remarquez qu'il n'y a point de distinction, de l'habit d'un homme à celui d'une femme, sinon que la femme est toujours couverte de sa robe, & les hommes la quittent ou la portent à la legere, quand il fait chaud comme j'ay dit.

Leurs bas de chausses sont de poil d'Orignac passée sans poil, c'est la nature & non l'art, qui en a trouué la façon, ils sont tout d'une venue, suffit que le pied & la jambe y passent, pour estre bien faits, ils n'ont point l'invention d'y mettre des coins, ils sont faits comme des bas à botter, retenus sous le pied avec une petite cordelette. La cousture qui n'est quasi qu'un faux fil, ne se treuve pas derriere les jambes, mais entre-deux; les cousans, ils laissent passer un rebord de la peau mesme, qu'ils découpent en frange, apres laquelle ils attachent par

fois quelques matachias; ces bas sont assez longs, notamment pardeuant : car ils laissent vne piece qui passe bien haut, & qui couure vne grande partie de la cuisse, au plus haut de cette piece sont attachées de petites cordes, qu'ils lient à vne ceinture de peau, qu'ils portēt tous dessus leurs chairs.

Leurs souliers ne sont pas durs comme les nostres, aussi n'ont-ils pas l'industrie de tanner le cuir; nos gands de cerf, sont d'une peau plus ferme ou du moins aussi ferme que leurs peaux d'Orignac, dont ils font leurs souliers, encore faut ils qu'ils attendent que ces peaux ayent seruy de robes, & qu'elles soient toutes grasses, autrement leurs souliers se retireroient à la moindre approche du feu, ce qu'ils ne laissent pas de faire tous gras qu'ils soient quād on les chauffe vn peu de trop près. Au reste, ils boient l'eau comme vne éponge, si biē que les Sauvages ne s'en seruēt pas contre cet Element, mais bien cōtre la neige & contre le froid. Ce sont les femmes qui sont cousturieres & cordonnieres, il ne leur coute rien pour apprendre, ce mestier, encore moins pour auoir des

lettres de maistrise; vn enfant qui sçau-
roit vn peu coudre en feroit à la premie-
re veuë, tant il y a d'inuention.

Ils les font fort amples & fort capa-
bles, notamment l'Hiuer, pour les gar-
nir contre le froid, ils se seruent ordinaie-
rement d'vne peau de Lieure, ou d'vne
piece de quelque couuerture, pliée en
deux & trois doubles. Ils mettent avec
cela du poil d'Orignac, & puis ayans en-
ueloppé leurs pieds de ces haillons, ils
chauffent leurs souliers, & par fois deux
paires l'vne dessus l'autre, ils les lient &
les arrestent sur le coudepié, avec vne
petite corde, qui regne tout à l'entour
des coins du Soulier. Pendant les neiges
nous nous seruons tous, François & Sau-
uages de cette sorte de chaussure, afin de
pouuoir marcher sur des Raquettes;
l'Hiuer passé nous reprenons nos sou-
liers François, & eũx vont pieds nuds.

Voila non pas tout ce qui se peut dire
de leurs habits & de leurs ornements,
mais ce que i'en ay veu, & qui me vient
pour l'heure en la pensée; i'oubliais à
dire, que ceux qui peuuent auoir ou tro-
quer des chemises de nos François, s'en
seruent à la nouvelle façon: car au lieu

de les mettre comme nous par dessous; ils les mettent par dessus tous leurs habits, & comme jamais ils ne les essuyent, elles sont en moins de rien grasses comme des torchons de cuisine, c'est ce qu'ils demandent, car l'eau, disent-ils, coule là dessus, & ne penetre pas iusqu'à leurs robbes.

De la langue des Sauvages Montagnais.

CHAPITRE XI.

L'Esctiuy l'an passé, que leur langue estoit tres-riche & tres pauvre; toute pleine d'abondance & de disette; la pauvreté paroist en mille articles. Tous les mots de pieté, de deuotion, de vertu; tous les termes dont on se sert pour expliquer les biens de l'autre; le langage des Theologiens, des Philosophes, des Mathematiciens, des Medecins, en vn mot de tous les hommes doctes; toutes les paroles qui concernent la police & le gouvernement d'une ville, d'une Province, d'un Empire; tout ce qui touche la iustice, la recompense & le chastimēt, les noms d'une infinité d'arts, qui sont en nostre Europe, d'une infinité de fleurs

d'arbres & de fruits, d'une infinité d'animaux de mille & mille inventions, de mille beautéz & de mille richesses; tout cela ne se trouue point ny dās la pensée, ny dans la bouche des Sauvages, n'ayans ny vraye religion ny connoissance des vertus, ny police, ny gouvernement, ny Royaume, ny République, ny sciences, ny rien de tout ce que ie viens de dire, & par consequent, toutes les paroles, tous les termes, tous les mots & tous les noms qui touche ce monde de biens & de grandeurs, doiuent estre defalquez de leur dictionnaire; voila vne grande difette. Tournons maintenant la medaille, & faisons voir que cette langue regorge de richesses.

Premierement ie trouue vne infinité de noms propres parmy eux, que ie ne puis expliquer en nostre françois, que par circumlocutions.

Secondement, ils ont de Verbes que ie nomme absolus, dont ny les Grecs, ny les Latins, ny nous, ny les langues d'Europe, dont ie ne me suis enquis, n'ont riē de semblable, par exemple ce Verbe *Nimitison*, signifie absolument ie mange, sans dire quoy, car si vous determinez, la

1-6 *Relation de la Nouvelle France,*
chose que vous mangez, il se faut seruir
d'un autre Verbe.

Le Tiercement, ils ont des Verbes diffé-
rents, pour signifier l'action enuers vne
chose animée, & enuers vne chose ina-
nimée, encore bien qu'ils conjoignent
auec les choses animées, quelques nom-
bres des choses sans ame, cōme le petun,
les pommes, &c. donnons des exemples.
Je vois vn homme, *Niouapamian irinlou,*
je vois vne pierre, *niouabatē*, ainsi en Grec,
en Latin, & en François, c'est vn mesme
Verbe, pour dire ie vois vn homme, vne
pierre, & toute autre chose. Je frappe vn
chiē *ni noutinau attimou*, je frappe vn bois,
ninoutinen misticou. Ce n'est pas tout: car si
l'actiō se termine à plusieurs choses ani-
mées, il faut vn autre Verbe, ie vois des
hōmes *niouapamaoueth irinloueth*, *ninoutinaou-*
ueth attimoueth, & ainsi de tous les autres.

En quatrième lieu, ils ont des Verbes
propres pour signifier l'action qui se ter-
mine à la personne reciproque, & d'au-
tres encore qui se terminent aux cho-
ses qui luy appartiennent, & l'on ne pūt
se seruir des Verbes enuers les autres
personnes non reciproques sans parler
impropremēt. Je me fais entēdre le Ver-
be *Nitaquin*

estiaouin, signifie, ie me fers de quelque chose, nitaouin agouniscouefon, ie me fers d'un bonnet: que si ie viens à dire, ie me fers de son bonnet, sçauoir est du bonnet de l'homme, dont on parle, il faut changer de verbe, & dire Nitao- uiouan outagoumiscoudhon: que si c'est vne chose animée il faut encor changer le verbe, par exemple, ie me fers de son chien, nitaouiduan ôtaimai, & remarquez que tous ces verbes ont leurs meufs, leurs temps, & leurs personnes, & que leurs conjugaisons sont dissemblables s'ils different de terminaisons. Ceste abondance n'est point dâs les langues d'Europe, ie le sçay de quelques vnes, ie le coniecture des autres.

6. En cinquiesme lieu, ils se seruent d'autres mots sur la terre, d'autres mots sur l'eau pour signifier la mesme chose. Voicy comment, ie veux dire, j'arriuay hier, si c'est par terre, il faut dire nita- gochinin outagouchi, si c'est par eau, il faut dire nimichagan outagouchi: ie veux dire, j'ay esté mouillé de la pluye, si ç'a esté cheminant sur terre, il faut dire nikimiouanoutan, si c'est faisant chemin, par eau nikimiouahen, ie vay querir

178 *Relation de la Nouvelle France,*
quelque chose, si c'est par terre, il faut
dire *ninaten*, si c'est par eau *ninaben*:
si c'est vne chose animée & par terre,
il faut dire *ninatau*: si c'est vne chose
animée & par eau, il faut dire *ninahouan*:
si c'est vne chose animée qui appartiен-
ne à quelqu'un, il faut dire *ninahimouan*:
si elle n'est pas animée *niuahimouan*,
quelle variété nous n'auons en François
pour tout cela qu'un seul mot, ie vay
querir, auquel on adiouste pour distin-
ction par eau, ou par terre.

En sixiesme lieu, vn seul de nos ad-
iectifs en François se conioint avec tous
nos substantifs, par exemple, nous di-
sons le pain est froid, le petun est froid,
ce fer est froid; mais en nostre Sauvage
ces adiectifs changent selon les diuerfes
especes des substantifs, *tabiscan asini*,
la pierre est froide, *tacabission nous-*
pouagan, mon petunoir est froid,
takhission khichteman, ce petun est froid,
tacascouan misticou, le bois est froid, si
c'est quelque grande piece *tacascou-*
chan misticou, le bois est froid, *sicac-*
chiou attimou, ce chien a froid; voila
vne estrange abondance.

Remarquez en passant, que tous ces

adiectifs, voire mesme que tous les noms substantifs se conjuguent comme les verbes Latins impersonnels, par exemple, *tabiscan a(sini)*, la pierre est froide, *tabiscaban*, elle estoit froide, *cata tabiscan*, elle sera froide, & ainsi du reste *Noutaoui*, c'est vn nom substantif, qui signifie mon pere, *noutaouiban*, c'estoit mon pere, ou bien deffunct mon pere, *Cata noutaoui*, il sera mon pere, si on pouuoit se seruir de ces termes.

En septiesme lieu, ils ont vne richesse si importune qu'elle me iette quasi dans la creance que ie seray pauvre toute ma vie en leur langue. Quand vous cognoissez toutes les parties d'Oraison des langues qui florissent en nostre Europe, & que vous scauez comme il les faut lier ensemble, vous scauez la langue, il n'en est pas de mesme en la langue de nos Sauvages, peuplez vostre memoire de tous les mots qui signifient chaque chose en particulier, apprenez le noeud ou la Syntaxe qui les allie, vous n'estes encor qu'un ignorant, vous pourrez bien avec cela vous faire entendre des Sauvages, quoy que non pas tousiours, mais vous ne les en-

180 *Relation de la Nouvelle France,*
tendez pas : la raison est, qu'outre les
noms de chaque chose en particulier
ils ont vne infinité de mots qui signi-
fient plusieurs choses ensemble : si ie
veux dire en François le vent pousse la
neige, suffit que i'aye cognoissance de
ces trois mots, du vent, du verbe, ie
pousse, & de la neige, & que ie les sça-
che conioindre, il n'en est pas de mesme
icy. Ie sçay comme on dit le vent rou-
tin, comme on dit il pousse vne chose
noble comme est la neige en l'estime des
Sauuages, c'est yakhineou, ie sçay com-
me on dit la neige, c'est couné, que si ie
veux conioindre ces trois mots Routin
rakhineou couné, les Sauuages ne m'en-
tendront pas, que s'ils m'entendent ils
se mettront à rire, pource qu'ils ne par-
lent pas comme cela, se seruans de ce
seul mot piouan, pour dire le vent pouf-
se ou fait voler la neige : de mesme le
verbe nificatchin signifie i'ay froid, ce
nom nissitai signifie mes pieds, si ie dis
nificatchin nissitai pour dire i'ay froid
aux pieds, ils pourront bien m'entendre,
mais ie ne les entédray pas quád ils dirót
Nitagouafisin, qui est le propre mot
pour dire i'ay froid aux pieds : & ce qui

tuë vne memoire, ce mot n'est parent, ny allié, ny n'a point d'affinité en sa consonance avec les deux autres, d'où prouiet que ie les fais souuēt rire en parlant, en voulant suiure l'œconomie de la langue Latine, ou Françoisse, ne sçachant point ces mots qui signifient plusieurs choses ensemble ? D'icy prouiet encore, que bien souuent ie ne les entends pas, quoy qu'ils m'entendent : car ne se seruans pas des mots qui signifient vne chose simple en particulier, mais de ceux qui en signifient beaucoup à la fois, moy ne sçachant que ces premiers, & non encor à demy, ie ne les sçauois entendre s'ils n'ont de l'esprit pour varier & choisir les mots plus communs, car alors ie tâche de m'en demesler.

10. C'est assez pour monstrier l'abondance de leur langue, si ie la sçauois parfaitement i'en parlerois avec plus d'assurance ; ie croy qu'ils ont d'autres richesses que ie n'ay peu encor decouurer iusques icy.

11. I'oublois à dire que nos Montagnars n'ont pas tant de lettres en leur Alphabeth, que nous en auons au nostre, ils confondent le B. & le P. ils con-

182 *Relation de la Nouvelle France,*
fondent aussi le C. le G. & le K. c'est à dire que deux Sauvages prononçans vn mesme mot, v'ous croiriez que l'vn prononce vn B. & que l'autre prononce vn P. que l'vn dit vn C. ou vn K. & l'autre vn G. ils n'ont point les lettres F; L, V, consonante X. Z. ils prononcent vn R. au lieu d'vn L. ils diront Monsieur du Pressi pour Monsieur du Plessi, ils prononcent vn P. au lieu d'vn V. consonante, Monsieur Olipier pour Monsieur Oliuier; mais comme ils ont la langue assez bien pendue, ils prendroient bientôt nostre prononciation si on les instruisoit, notamment les enfans.

Le P. Brebeuf m'a dit que les Hurons n'ont point de M. dequoy ie m'estonne: car ceste lettre me semble quasi naturelle, tant l'usage en est grand.

Que si pour conclusion de ce Chapitre V. R. me demande si i'ay beaucoup auancé dans la cognoissance de ceste langue pendant mon hyuernement avec ces Barbares, ie luy diray ingenuëment que non: en voicy les raisons.

Premierement, le deffaut de ma memoire qui ne fut iamais bien excellen-

re, & qui se va deseichant tous les iours. O l'excellent homme pour ces pays icy que le Pere Brebeuf, sa memoire tres-heureuse, sa douceur tres-aymable, feront de grands fruiçts dedans les Hurons.

Secondement, la malice du sorcier qui defendoit par fois qu'on m'enseignast.

Tiercement, la perfidie del'Apostat, qui contre sa promesse, & nonobstant les offres que ie luy faisois, ne m'a iamais voulu enseigner, voire sa deloyauté est venuë iusques à ce point de me donner exprez vn mot d'vne signification pour vn autre.

En quatriesme lieu, la famine a esté long temps nostre hostesse, ie n'osois quasi en sa presence interroger nos Sauvages, leur estomach n'est pas de la nature des tonneaux qui resonnet d'autant mieux qu'ils sont vuides, il ressemble au tambour, plus il est bandé mieux il parle.

En cinquiesme lieu, mes maladies m'ont fait quitter le soing des langues de la terre pour penser au langage de l'autre vie où ie pensois aller.

19. En sixiesme lieu, enfin la difficulté de ceste langue qui n'est pas petite, comme on peut coniecturer de ce que j'ay dit, n'a pas esté vn petit obstacle pour empescher vne pauvre memoire comme la mienne d'aller bien loing. Je iargonne neantmoins, & à force de crier ie me fais entendre.

Vn point me toucheroit viuement, n'estoit que i'estime qu'il ne faut pas marcher deuant Dieu, mais qu'il faut le suiure, & se contenter de sa propre bassesse; c'est que ie ne croy quasi pas pouuoir iamais parler les langues des Sauvages avec autant de liberté qu'il seroit necessaire pour leur prescher, & répondre sur le champ sans broncher, à leurs demandes & à leurs obiections, estant notamment occupé comme j'ay esté iusques à present. Vray que Dieu peut faire d'vne roche vn enfant d'Abraham. Qu'il soit beny à iamais par toutes les langues des nations de la terre.

CHAPITRE XII.

*De ce qu'il faut souffrir hyuernant avec
les Sauvages.*

I. **E** Pietete dit que celuy qui veut aller aux bains publics, se doit auprealable figurer toutes les insolences qui s'y commettent, afin que se trouuant engagé dans la risée d'un tas de canailles, qui luy laueront mieux la teste que les pieds, il ne perde rien de la gravité & de la modestie d'un homme sage. Je dirois volontiers le mesme à qui Dieu donne les pensées, & les desirs de passer les mers, pour venir chercher & instruire les Sauvages: c'est en leur faveur que ie coucheray ce Chapitre, afin qu'ayant cogneu l'ennemy qu'ils auront en teste, ils ne s'oublient pas de se munir des armes necessaires pour le combat, notamment d'un patience de fer ou de bronze, ou plustost d'une patience toute d'or, pour supporter fortement & amoureuxment les grands travaux qu'il faut souffrir parmy ces peuples. Com-

186 *Relation de la Nouvelle France,*
mençons par la maison qu'ils doiuent
habiter s'il les veulent suiure.

Pour conceuoir la beauté de cest
edifice, il en faut décrire la structure;
i'en parleray avec science : car i'ay sou-
uent aydé à la dresser. Estans donc arri-
uez au lieu où nous deuions camper,
les femmes armées de haches s'en al-
loient çà & là dans ces grandes forests
coupper du bois pour la charpente de
l'hostellerie où nous voulions loger, ce
pendant les hommes en ayans designé
le plan, uidoient la neige avec leurs ra-
quilles, ou avec des pelles qu'ils font &
portent exprez pour ce sujet : figurez
vous donc vn grand rond, ou vn carré
dans la neige, haute de deux, de trois,
ou de quatre pieds, selon les temps, ou
les lieux où on cabane; ceste profon-
deur nous faisoit vne muraille blanche,
qui nous enuironnoit de tous costez,
excepté par l'endroit où on la fendoit
pour faire la porte : la charpente appor-
tée, qui consiste en quelque vingt ou
trente perches, plus ou moins, selon la
grandeur de la cabane, on la plante, non
sur la terre, mais sur le haut de la neige,
puis on iette sur ces perches qui s'ap-

prochent vn petit par en haut, deux ou trois rouleaux d'écorces coufues ensemble, commençant par le bas, & voila la maison faite, on couure la terre, comme auffi ceste muraille de neige qui regne tout à l'entour de la cabane, de petites branches de pin, & pour derniere perfection, on attache vne méchante peau à deux perches pour feruir de porte, dont les iambages font la neige mefme. Voyons maintenant en détail toutes les commoditez de ce beau Loure.

Vous ne fçauriez demeurer debout dans ceste maison, tant pour fa bafleffe, que pour la fumée qui fuffoqueroit, & par confequent il faut eftre tousiours couché ou affis sur la platte terre, c'est la posture ordinaire des Sauvages: de sortir de hors, le froid, la neige, le danger de s'égarer dans ces grâds bois, vous font rentrer plus vite que le vent, & vous tiennent en prifon dans vn cachot, qui n'a ny clef ny ferrure.

Ce cachot, outre la posture facheufe qu'il y faut tenir sur vn liêt de terre, a quatre grandes incommoditez, le froid, le chaud, la fumée & les chiens:

Pour le froid vous auez la teste à la neige, il n'y a qu'une branche de pin entre deux, bien souuent rien que vostre bonnet, les vents ont liberté d'entrer par mille endroicts : car ne vous figurez pas que ces écorces soient iointes comme vn papier colé sur vn chassis, elles ressemblent bien souuent l'herbe à mille pertuis, sinon que leurs trous & leurs ouuertures sont vn peu plus grandes, & quand il n'y auroit que l'ouuerture d'en haut, qui sert de fenestre & de cheminée tout ensemble, le plus gros hyuer de France y pourroit tous les iours passer tout entier sans empressement. La nuit estant couché ie contemplois par ceste ouuerture & les Estoilles & la Lune, autant à découuert que si i'eusse esté en pleine campagne.

5. Or cependant le froid ne m'a pas tant tourmenté que la chaleur du feu, vn petit lieu, comme sont leurs cabanes, s'échauffe aisément par vn bon feu, qui me rotissoit par fois & me grilloit de tous costez, à raison que la cabane estant trop estroite, ie ne sçauois comment me deffendre de son ardeur, d'aller à droite ou à gauche, vous ne sçau-

riez : car les Sauvages qui vous sont voisins occupent vos costez, de reculer en arriere, vous rencontrez ceste muraille de neige, ou les écorces de la cabane qui vous bornent, ie ne sçauois en quelle posture me mettre, de m'estendre, la place estoit si estroite que mes iambes eussent esté à moitié dans le feu; de me tenir en ploton, & tousiours racourcy cōme ils font, ie ne pouuois pas si long temps qu'eux : mes habits ont esté tout rostis & tout bruslez. Vous me demanderez peut estre si la neige que nous auions au dos ne se fondoit point quand on faisoit bon feu : ie dis que non, que si par fois la chaleur l'amolissoit tant soit peu, le froid la durcissoit en glace. Or ie diray neantmoins que le froid ny le chaud n'ont rien de tolerable, & qu'on trouue quelque remede à ces deux maux.

6. Mais pour la fumée, ie vous confesse que c'est vn martyre, elle me tuoit, & me faisoit pleurer incessamment sans que i'eusse ny douleur ny tristesse dans le cœur, elle nous terrassoit par fois tous tant que nous estions dans la cabane, c'est à dire qu'il falloit mettre la

190 *Relation de la Nouvelle France,*
bouche contre terre pour pouuoir res-
pirer: car encor que les Sauvages soient
accoustumez à ce tourment, si est-ce
que par fois il redoubloit avec telle vio-
lence, qu'ils estoient contraincts aussi
bien que moy de se coucher sur le ven-
tre, & de manger quasi la terre pour ne
point boire la fumée: i'ay quelque fois
demeuré plusieurs heures en ceste situa-
tion, notamment dans les plus grands
froids, & lors qu'il neigeoit: car c'estoit
en ces temps là que la fumée nous as-
sailloit avec plus de fureur, nous faisis-
sant à la gorge, aux naseaux, & aux yeux:
que ce breuage est amer: que ceste
odeur est forte: que ceste vapeur est
nuisible à la veüe: i'ay creu plusieurs fois
que ie m'en allois estre aueugle, les
yeux me cuisoient comme feu, ils me
pleuroient ou distilloient comme vn
alambic, ie ne voyois plus rien que
confusément, à la façon de ce bon hom-
me, qui disoit, *uides homines velut arbores
ambulantes.* Je disois les Pseaumes de
mon Breuiare comme ie pouuois, les
sçachans à demy par cœur, i'attendois
que la douleur me donnast vn peu de
relasche pour reciter les leçons, & quād

ie venois à les lire elles me sembloient écrites en lettres de feu, ou d'écarlatte, j'ay souuent fermé mon liure n'y voyant rien que confusion qui me bleissoit la veüe.

Quelqu'un me dira que ie deuois sortir de ce trou enfumé, & prendre l'air, & ie luy réponderay, que l'air estoit ordinairement en ce temps-là si froid, que les arbres qui ont la peau plus dure que celle de l'homme, & le corps plus solide, ne luy pouuoient resister, se tendans iusques au cœur, faisans vn bruit comme d'un mousquet en s'écolatans: ie sortois neantmoins quelque fois de ceste taniere; fuyant la rage de la fumée pour me mettre à la mercy du froid, contre lequel ie taschois de m'armer, m'enueloppant de ma couuerture comme vn Irlandois, & en cet equipage assis sur la neige, ou sur quelque arbre abbatu, ie recitois mes Heures: le mal estoit que la neige n'auoit pas plus de pitié de mes yeux que la fumée.

Pour les chiens que j'ay dit estre l'une des incommoditez des maisons des Sauvages, ie ne sçay si ie les dois blâmer: car ils m'ont rendu par fois de bons

192 *Relation de la nouvelle France,*
seruices, vray qu'ils tiroient de moy la
mesme courtoisie qu'ils me prestoient,
si bien que nous nous entr'aydions les
vns les autres, faisans l'emblesme de *mu-*
tuum auxilium, ces pauvres bestes ne
pouuans subsister à l'air, hors la cabane
se venoient coucher tantost sur mes
épaules, tantost sur mes pieds, & com-
me ie n'auois qu'une simple castalogne
pour me seruir de mattelas & de cou-
verture tout ensemble, ie n'estois pas
marty de cet abry, leurs rendans volon-
tiers vne partie de la chaleur que ie ti-
rois d'eux : il est vray que comme ils
estoyent grands & en grand nombre, ils
me pressoient par fois & m'importu-
noient si fort, qu'en me donnant vn peu
de chaleur, ils me déroboient tout mon
sommeil, cela estoit cause que bien sou-
uant ie les chassois, en quoy il m'arriua
certaine nuit vn trait de confusion &
de risée: car vn Sauvage s'estant ietté
sur moy en dormant, moy croyant que
ce fust vn chien, rencontrant en main
vn baston, ie le frappe m'écriant, Aché,
Aché, qui sont les mots dont ils se ser-
uent pour chasser les chiens, mon hom-
me s'éueille bien estonné pensant que
tout

tout fut perdu; mais s'estant pris garde d'où venoient les coups: tu n'as point d'esprit, me dit-il, ce n'est pas vn chien, c'est moy: à ces paroles ie ne sçay qui resta le plus estonné de nous deux, ie quittay doucement mon baston, bien marry de l'auoir trouué si pres de moy.

Retournons à nos chiens, ces animaux estans affamez, d'autant qu'ils n'auoient pas de quoy mager non plus que nous, ne faisoient qu'aller & venir, roder par tout dans la cabane: or comme on est souuér couché aussi bien qu'assis dans ces maisons d'écorce, ils nous passoient souuent & sur la face & sur le ventre, & si souuent, & avec telle importunité, qu'estant las de crier & de les chasser, ie me couurois quelque fois la face, puis ie leur donnois liberté de passer par où ils voudroient: s'il arriuoit qu'on leur iettast vn os, aussi tost s'estoit de courre apres à qui l'auroit, culbutans tous ceux qu'ils rencontroient assis, s'ils ne se tenoient bien fermes; ils m'ont par fois renuersé & mon écuelle d'écorce, & tout ce qui estoit dedans sur ma sotane. Le soufriois quand il y suruenoit quelque querelle parmy-eux lors que

194 *Rclation de la Nouvelle France,*
nous disions : car il n'y auoit celuy qui
ne tint son plat à deux belles mains con-
tre la terre, qui seruoit de table, de sie-
ge & de liét, & aux hommes & aux
chiens : c'est de là que prouenoit la grã-
de incommodité que nous receuions
de ces animaux, qui portoient le nez
dans nos écuelles plustost que nous n'y
portions la main. C'est assez dit des in-
commoditez des maisons des Sauua-
ges, parlons de leurs viures.

Au commencement que ie fus avec
eux, comme ils ne salent ny leurs bouil-
lons ny leurs viandes, & que la saleré
mesme fait leur cuisine, ie ne pouuois
manger de leur salmigondies, ie me
contentois d'un peu de galette & d'un
peu d'anguille bouccanée, iusques là
que mon hoste me rançoit de ce que ie
mangeois si peu, ie m'affamay deuant
que la famine nous acceüillist, cepend-
ant nos Sauuages faisoient tous les
iours des festins, en sorte que nous nous
vismes en peu de temps sans pain, sans
farine, & sans anguilles, & sans aucun
moyen d'estre secourus : car outre que
nous estions fort auant dans les bois, &
que nous fussions morts mille fois de-

uant que d'arriuer aux demeures des François, nous hyuernions de là le grãd fleuue qu'on ne peut trauerfer en ce temps là pour le grand nombre de glaces qu'il charie incessamment, & qui mettroient en pieces non seulement vne chaloupe, mais vn grand vaisseau, pour la chasse; comme les neiges n'estoient pas profondes à proportion des autres années, ils ne pouuoient pas prendre l'Elan, si bien qu'ils n'apportoient que quelques Castors, & quelques Porcs epics, mais en si petit nombre, & si peu souuent, que cela seruoit plustost pour ne point mourir que pour viure. Mon hoste me disoit dans ces grandes disettes, *Chibiné* aye l'ame dure resiste à la faim, tu seras par fois deux iours, quelque fois trois ou quatre sans manger, ne te laisse point abbattre, prend courage, quand là neige sera venuë nous mangerons: nostre Seigneur n'a pas voulu qu'ils fussent si long temps sans rien prendre; mais pour l'ordinaire nous mangions vne fois en deux iours, voire assez souuent ayans mangé vn Castor le matin, le lendemain au soir nous mangions vn Porc-epic gros comme

196 *Relation de la Nouvelle France,*
vn Cochon de lait : c'estoit peu à dix-
neuf personnes que nous estions , il est
vray; mais ce peu suffisoit pour ne point
mourir. Quand ie pouuois auoir vne
peau d'Anguille pour ma iournée sur la
fin de nos viures, ie me tenois pour bien
déieuné, bien disné, & bien soupé.

Au commencement ie m'estois ser-
uy d'une de ces peaux pour refaire vne
sotane de toille que i'auois sur moy, ayât
oublié de porter des pieces, mais voyât
que la faim me pressoit si fort , ie man-
geay mes pieces, & si ma sotane dust esté
de mesme estoffe, ie vous répond que ie
l'eusse rapportée bien courte en la mai-
son : ie mangeois bien les vieilles peaux
d'Orignac, qui sont bien plus dures que
les peaux d'Anguilles, i'allois dans les
bois brouter le bout des arbres & ron-
ger les écorces plus tendres , comme ie
remarqueray dans le iournal. Les Sau-
uages qui nous estoient voisins, souf-
froient encore plus que nous, quelques-
vns nous venans voir, nous disoient que
leurs camarades estoient morts de faim,
i'en vy qui n'auoient mangé qu'une fois
en cinq iours , & qui se tenoient bien
heureux quand ils trouuoient de quoy

disner au bout de deux, ils estoient faits comme des-squelets, n'ayans plus que la peau sur les os, nous faisons par fois de bons repas; mais pour vn bon disner, nous nous passions trois fois de souper. Vn ieune Sauvage de nostre cabane, mourant de faim, comme ie diray au Chapitre suiuant, ils me demandoient fouuent si ie ne craignois point, si ie n'auois point peur de la mort, & voyans que ie me monstrois assez assureé ils s'en estonnoient, notamment en certain temps que ie les vis quasi tomber dans le desespoir. Quand ils viennent iusques-là, ils iettent leurs écorces, & leur bagage, ils s'abandonnent les vns les autres, & perdans le soin du public, c'est à qui trouuera de quoy viure pour soy; alors les enfans, les femmes, en vn mot ceux qui ne sçauoient chasser meurent de froid & de faim, s'ils en fussent venus à ceste extremité ie serois mort des premiers.

Voila ce qu'il faut preuoir auant que de se mettre à leur suite: car encor qu'ils ne soient pas tous les ans pressez de ceste famine, ils en eurent tous les

198 *Relation de la Nouvelle France,*
ans les dangers puis qu'ils n'ont point à
manger, ou fort peu, s'il n'y a beaucoup
de neige & beaucoup d'Orignaux, ce
qui n'arriue pas tousiours.

Que si vous me demandez mainte-
nant quels estoient mes sentimens dans
les afres de la mort, & d'une mort si
langoureuse comme est celle qui pro-
uient de la famine, ie vous diray que i'ay
de la peine à répondre; neantmoins afin
que ceux qui liront ce Chapitre, n'ap-
prehendent point de nous venir secou-
rir, ie puis asseurer avec verité que ce
temps de famine m'a esté vn temps d'a-
bondance. Ayant recogneu que nous
commencions à floter entre l'esperance
de la vie & la crainte de la mort, ie fis
mon conte que Dieu m'auoit condâ-
né à mourir de faim pour mes pechez, &
baissant mille fois la main qui auoit mi-
nuté ma sentence, i'en attendois l'ex-
ecution avec vne paix & vne ioye qu'on
peut bien sentir, mais qu'on ne peut
décrire: ie confesse qu'on souffre, &
qu'il se faut resoudre à la Croix: mais
Dieu fait gloire d'ayder vne ame quand
elle n'est plus secourüe des creatures.
Poursuiuons nostre chemin.

Après ceste famine nous eufmes quelques bons iours, la neige qui n'estoit que trop haute pour auoir froid, mais trop basse pour prendre l'Orignac, s'estant grandement accreuë sur la fin de Ianuier, nos Chasseurs prirent quelques Orignaux, dont ils firent seiche-rie: or soit que mon intemperance, ou que ce boucan dur comme du bois, & sale comme les ruës fut contraire à mon estomach, ie tombay malade au beau commencement de Feurier, me voila donc contraint de demeurer tousiours couché sur la terre froide, ce n'estoit pas pour me guerir des tranchées fort sensibles qui me tourmentoient, & qui me contraignoient de sortir à toute heure iour & nuict, m'engageant à chaque sortie dedans les neiges iusques aux genoux, & parfois quasi iusques à la ceinture, notamment au commencement que nous nous estions cabanez en quelque endroit, ces douleurs sensibles me durerent enuiron huit ou dix iours, comme aussi vn grand mal d'estomach, & vne foiblesse de cœur qui se répandoit par tout le corps, ie guaray de ceste maladie, non pas tout à fait: car ie ne fis

200 *Relation de la Nouvelle France,*
que traifner iufques à la my-Carefme
que le mal me reprit. Je dis cecy pour
faire voir le peu de fecours qu'on doit
attendre des Sauvages quand on est ma-
lade : eftant vn iour preffé de la foif ie
demanday vn peu d'eau, on me répon-
dit qu'il n'y en auoit point & qu'on me
donneroit de la neige fonduë fi i'en
voulôis: comme ce breuage eftoit con-
traire à mon mal, ie fis entendre à mon
hôte que i'auois veu vn lac nō pas loing
de là, & que i'en euſſe bien voulu auoir
vn peu d'eau, il fit la ſourde oreille à
cauſe que le chemin eftoit vn peu fa-
cheux, ſi bien que non ſeulement ceſte
fois; mais encore en tous les endroits
que quelque fleuve ou quelque ruiſ-
ſeau eftoit vn peu trop eſloigné de no-
ſtre cabane, il falloit boire de ceſte nei-
ge fonduë dans vne chaudiere, dont le
cuiûre eftoit moins épais que la ſaleté:
qui voudra ſçauoir l'amertume de ce
breuage qu'il le tire d'vn vaiſſeau ſor-
tant de la fumée & qu'il en gouſte.

Quant à la nourriture, ils partagent
le malade comme les autres; ſ'ils pren-
nent de la chair freſche, ils luy en don-
nent ſa part ſ'il en veut, ſ'il ne la mange,

pour lors on ne se met pas en peine de luy en garder vn petit morceau quand il voudra manger, on luy donnera de ce qu'il y aura pour lors en la cabane, c'est à dire du boucan & non pas du meilleur: car ils le reseruent pour les festins, si bien qu'vn pauvre malade est contraint bien souuent de manger parmy eux, ce qui luy feroit horreur dans la santé mesme s'il estoit avec nos Francois. Vne ame bien alterée de la soif du Fils de Dieu, ie veux dire des souffrances, trouueroit icy dequoy se rassasier.

Il me reste encore à parler de leur conuersation, pour faire entierement cognoistre ce qu'on peut souffrir avec ce peuple. Ie m'estois mis en la compagnie de mon hoste & du Renegat, à condition que nous n'hyuernerions point avec le Sorcier, que ie cognoissois pour tres-meschant homme, ils m'auoient accordé ces conditions, mais ils furent infidelles, ne gardans ny l'vne ny l'autre: ils m'engagerent donc avec ce pretendu Magicien, comme ie diray cy apres; or ce miserable homme, & la fumée m'ont esté les deux plus grands tour-

202 *Relation de la Nouvelle France,*
mens que j'aye en duré parmy ces Bar-
bares : ny le froid, ny le chaud, ny l'in-
commodité des chiens, ny coucher à
l'air, ny dormir sur vn liect de terre, ny la
posture qu'il faut tousiours tenir dans
leurs cabanes, se ramassans en peloton,
ou se couchans, ou s'asseans sans siege
& sans matelas, ny la faim, ny la soif, ny
la pauureté & saleté de leur boucan, ny
la maladie, tout cela ne m'a semblé que
ieu à comparaisson de la fumée & de la
malice du Sorcier, avec lequel j'ay
tousiours esté en tres mauuaise intelli-
gence pour les raisons suiuanes.

Premierement, pource que m'ayant
inuité d'hyuerner avec luy, ie l'auois
éconduy, dequoy il se ressentoit fort,
voyant que ie faisois plus d'estat de mon
hoste, son cadet, que de luy.

Secondement, pource que ie ne pou-
uois assouuir sa cōuoitise, ie n'auois rien
qu'il ne me demandast, il m'a fait fort
souuent quitter mon manteau de dessus
mes espaules pour s'en courir : or ne
pouuant pas satisfaire à toutes ses de-
mandes, il me voyoit de mauuais œil,
voire mesme quand ie luy eusse donné
tout le peu que j'auois, ie n'eusse peu ga-

gner son amitié : car nous auions bien d'autres sujets de diuorce.

En troisieme lieu, voyant qu'il faisoit du Prophete , amusant ce peuple par mille sottises qu'il inuente à mon aduis tous les iours, ie ne laissois perdre aucune occasion de le conuaincre de niaiserie & de puérilité, mettant au iour l'impertinence de ses superstitions: or c'estoit luy arracher l'ame du corps par violence : car comme il ne scauroit plus chasser, il fait plus que iamais du Prophete & du Magicien pour conseruer son credit, & pour auoir les bons morceaux, si bien qu'esbranlant son autorité qui se va perdant tous les iours, ie le touchois à la prunelle de l'œil, & luy rauissois les delices de son Paradis, qui sont les plaisirs de la gueule.

En quatrieme lieu, se voulant recrer à mes dépens, il me faisoit par fois escrire en sa langue des choses sales, m'affurant qu'il n'y auoit rien de mauuais. puis il me faisoit prononcer ces impudences, que ie n'entendois pas deuant les Sauvages : quelques femmes m'ayans aduertiy de ceste malice, ie luy dis que ie ne salirois plus mon papier ny ma

204 *Relation de la Nouvelle France,*
bouche, de ces vilaines paroles, il ne
laisa pas de me commander de lire en
la presence de toute la cabane, & de
quelques Sauvages qui estoient surue-
nus, quelque chose qu'il m'auoit dicté,
ie luy répondis que l'Apostat m'en don-
nat l'interpretation, & puis que ie lirois,
ce Renegat refusant de le faire, ie refu-
say aussi de lire, le Sorcier me le com-
mande avec empire, c'est à dire avec
de grosses paroles, ie le prie au com-
mencement avec grande douceur de
m'en dispenser: mais comme il ne vou-
loit pas estre éconduit deuant les Sau-
uages, il me presse fort & me fait presser
par mon hoste qui fit du fasché: enfin
reconnoissant que mes excuses n'auoiét
plus de lieu, ie luy parle d'vn accent fort
haut, & apres luy auoir reproché ses
lubricitez, ie luy adresse ces paroles,
Me voicy en ton pouuoir, tu me peux
massacrer, mais tu ne sçauois me con-
traindre de proferer des paroles impu-
diques: elles ne sont pas telles, me dit-
il, Pourquoy donc, luy dis-je, ne m'en
veut-on pas donner l'interpretation? il
fortit de ceste meslée fort vlcéré.

En cinquiesme lieu, voyant que mon

hoste m'aymoit, il eut peur que cet amour ne le priuast de quelque friand morceau, ie taschay de luy oster ceste apprehension, témoignant publiquement que ie ne viuois pas pour manger, mais que ie mangeois pour viure, & qu'il importoit peu quoy qu'on me donnast, pourueu que i'en eusse assez pour ne point mourir: il me repartit nettement, qu'il n'estoit pas de mon auis, mais qu'il faisoit profession d'estre friand, d'aymer les bons morceaux, & qu'on l'obligeoit fort quand on luy en presentoit: or iaçoit que mon hoste ne luy donnast aucun sujet de craindre en cet endroit, si est-ce qu'il m'attaquoit quasi en tous les repas, comme s'il eut eu peur de perdre la preseance, ceste apprehension augmentoit sa haine.

En sixiesme lieu, comme il voyoit que les Sauvages des autres cabanes me portoient quelque respect, cognoissant d'ailleurs que i'estois grand ennemy de ses impostures, & que si i'entrois dans l'esprit de ses ouïailles, que ie le perdroy de fond en comble, il faisoit son possible pour me détruire, & pour me rendre ridicule en la creance de son peuple.

En septiesme lieu, adioustez à tout cecy l'auerfion que luy & tous les Sauvages de Tadoussac ont eu iusques icy des François depuis le commerce des Anglois, & coniecturez quel traictement ie peux auoir receu de ces Barbares, qui adorent ce miserable Soreier, contre lequel le plus souuent i'auois guerre declarée. I'ay creu cent fois que ie ne fortirois iamais de ceste meslée que par les portes de la mort. Il ma traité fort indignement, il est vray, mais ie m'estonne qu'il n'a pis fait, veu qu'il est idolatre de ces superstitiōs, que ie combattois de toutes mes forces. De raconter par le menu toutes ses attaques, ses risées, ses gaufferies, ses mépris, ie ferois vn Liure pour vn Chapitre, suffit de dire qu'il s'attaquoit mesme par fois à Dieu pour me déplaire, & qu'il s'efforçoit de me rendre la risée des petits & des grands, me décriant dans les autres cabanes aussi bien que dans la nostre, il n'eut neantmoins iamais le credit d'animer contre moy les Sauvages nos voisins, ils baissoient la teste quand ils entendoient les benedictiōs qu'il me donnoit. Pour les domestiques incitez par

son exemple, & appuyez de son autorité, ils me chargeoient incessamment de mille brocards, & de mille injures, ie me suis veu en tel estat, que pour ne les aigrir, ou ne leur donner occasion de se fascher, ie passois les iours entiers sans ouvrir la bouche. Croyez moy si ien'ay rapporté autre fruiçt des Sauvages, i'ay pour le moins appris beaucoup d'injures en leur langue, ils me disoient à tout bout de champ *eca titou, eca titou nama khitirinisin*, tais toy, tais toy, tu n'as point d'esprit. *Achineou*, il est orgueilleux, *Moucachtechiou*, il fait du compagnon, *safegau* il est superbe, *cou astimou* il ressemble à vn Chien, *cou mascoua* il ressemble à vn Ours, *cou ouabouchou ouichtou* il est barbu comme vn Lieure, *attimonai oukhimau* il est Capitaine des Chiens, *cou oucoufimas ouchtigonan* il a la teste faite comme vn citrouille, *matchirixiou* il est difforme, il est laid, *khichcouebean* il est yure; voila les couleurs dont ils me peignoient, & de quantité d'autres que i'obmets: le bon est qu'ils ne pensoient pas quelquesfois que ie les entendisse, & me voyans soufrire ils demeuroient confus, du moins ceux qui ne chantoieēt

208 *Relation de la Nouvelle France,*
ces airs que pour complaire au Sorcier:
les enfans m'estoient fort importuns
me faisans mille niches, m'imposans si-
lence quand ie voulois parler. Quand
mon hoste estoit au logis i'auois quel-
que relache, & quand le Sorcier s'ab-
sentoit i'estois dans la bonace maniant
les grands & les petits quasi comme ie
voulois. Voila vne bonne partie des
choses qu'on doit souffrir parmy ces
peuples: cecy ne doit épouuenter per-
sonne, les bons soldats s'animent à la
veüe de leur sang & de leurs playes,
Dieu est plus grand que nostre cœur, on
ne tombe pas tousiours dans la famine,
on ne rencontre pas tousiours des Sor-
ciers, ou des iongleurs de l'humeur de
celuy-cy: en vn mot si nous pouuions
sçauoir la langue & la reduire en pre-
ceptes il ne seroit plus de besoin de sui-
ure ces Barbares. Pour les nations sta-
bles, d'où nous attendons le plus grand
fruiçt, nous pouuons auoir nostre ca-
bane à part, & par consequent nous de-
liurer d'vne partie de ces grandes in-
commoditez: mais finissons ce Chapi-
tre, autrement ie me voy en danger d'e-
stre aussi importun que cet imposteur
que

qu
ce
Ch
qu
est

Co

S
lun
ay
se
par
che
arr
me
est
de

for
d'A
Ta

que ie recommande aux prieres de tous ceux qui liront cecy, ie coucheray au Chapitre suiuant quelques entretiens que j'ay eu avec luy, lors que nous estions dans quelque tréue.

CHAPITRE XIII.

Contenant vn Journal des choses qui n'ont peu estre couchées sous les Chapitres precedens.

SI ce Chapitre estoit le premier dans ceste relation, il donneroit quelque lumiere à tous les suiuaus: mais ie luy ay donné le dernier rang, pource qu'il se grossira tous les iours iusques au depart des vaisseaux, par le rencontre des choses plus remarquables qui pourront arriuer, n'estant qu'un memoire en forme de Journal, de tout ce qui n'a peu estre logé dans les Chapitres precedens.

Après le depart de nos François qui sortirent de la rade de Kebec, le 16. d'Aoust de l'an passé 1633. pour tirer à Tadoussac, & de là en France, cher-

210 *Relation de la Nouvelle France,*
chant l'occasion de conuerser avec les
sauuages, pour apprendre leur langue;
ie me transportay delà le grand fleue
de saint Laurens dans vne cabane de
fueillages, & allois tous les iours à
l'escole dans celles des sauuages, qui
nous enuironnoient, alleché par l'espe-
rance que i'auois, finon de reduire le
Renegat à son deuoir, du moins de tirer
de luy quelque cognoissance de sa lan-
gue: ce miserable estoit nouvellement
arriué de Tadoussac, où il s'estoit mōstré
fort contraire aux François, la faim qui
pressoit l'Apostat & ses freres, les fit
monter à Kebec pour trouver dequoy
viure: estās donc occūpez à leur pesche,
i'estois fort souuent en leur cabane, in-
uitant par fois le Renegat de venir vne
autre fois hyuerner avec nous dans
nostre maisonnette, il s'y fust aysement
accordé n'estoit qu'il auoit pris femme
d'vne autre nation que la sienne, & qu'il
ne la pouuoit pas renuoyer pour lors:
voyant donc qu'il ne me pouuoit pas
suiure, ie luy iettay quelque propos de
passer l'hyuer avec luy, mais sur ces
entrefaictes vne furieuse tempeste nous
ayant battu en ruine certaine nuit, le

Pere de Noüe, deux de nos hommes, & moy, dans nostre cabane, ie fus saisy d'une grosse fièvre, qui me fit chercher nostre petite maisonnette pour y trouver la santé.

L'Apostat ayant veu mon inclination traita de mon dessein avec ses freres, il en auoit trois, l'vn nommé Carigonan, & surnommé des François l'Espoufée, pource qu'il fait le grand comme vne espoufée, c'est le plus fameux sorcier, ou *manitoufou*, (c'est ainsi qu'ils appellent ces iongleurs) de tout le pays, c'est celuy dont j'ay fort parlé cy-dessus: l'autre se nomme Mestigoit, ieune homme âgé de quelque trentecinq ou quarante ans, braue Chasseur, & d'vn bon naturel: le troisieme se nommoit Sasoufinat, c'est le plus heureux de tous: car il est maintenant au Ciel, estât mort bon Chrestien, comme ie l'ay fait voir au Chapitre second. Le sorcier ayant appris du Ronogaque ie voulois hyuerner avec les Sauvages, me vint voir sur la fin de ma maladie, & m'invita de prendre sa cabane, me donnant pour raison qu'il ayroit les bons, pource qu'il estoit bon, qu'il auoit

212 *Relation de la Nouvelle France,*
tousiours esté bon dés sa tendre ieu-
nesse : il me demanda si Iesus ne m'a-
uoit parlé de la maladie qui le trauail-
loit : viens, me disoit-il, avec moy, &
tu me feras viure maintenant : ie suis
en danger de mourir : or comme ie le
cognoissois comme vn homme tres-
impudent, ie l'éconduy le plus douce-
ment qu'il me fut possible, & tirant à
part l'Apostat, qui taschoit de m'auoir
de son costé, ayant tesmoigné au Pere
de Noüe quelque desir de retourner à
Dieu, ie luy dy que i'hyuerois vo-
lontiers avec luy, & avec son frere
Mestigoit, à condition que nous n'i-
rions point dela le grand fleuve, que le
forcier ne seroit point en nostre com-
pagnie, & que luy qui entend bien la
langue Françoisse m'enseignerait : ils
m'accorderent tous deux ces trois
conditions, mais ils n'en tindrent pas
vne.

Le iour du départ estant pris, ie leur
doonnay pour mon viure vne barrique
de galette, que nous empruntasmes au
magazin de ces Messieurs, vn sac de
farine, & des espics de bled d'Inde,
quelques pruneaux, & quelques na-

ueaux, ils me presserent fort de porter vn peu de vin, mais ie n'y voulois point entendre, craignant qu'ils ne s'en-yurassent: toutesfois m'ayans promis qu'ils n'y toucheroient point sans ma permission, & les ayant assureé qu'au cas qu'ils le fissent, que ie le ietterois dans la mer, ie suiuy l'inclination de ceux qui me conseillèrent d'en porter vn petit barillet; ie promis en outre à Mestigoit que ie le prenois pour mon hoste: car l'Apostat n'est pas Chasseur, & n'a aucune conduite, que ie luy ferois quelque present au retour, comme i'ay fait: c'est l'attente de ces viures qui leur fait desirer d'auoir vn François avec eux.

Ie m'embarquay donc en leur chaloupe, iustement le 18. d'Octobre, faisant profession de petit écolier, à mesme iour que i'auois autrefois fait profession de maistre de nos écoles, estât allé prendre congé de Monsieur nostre Gouverneur, il me recommanda tres-particulieremēt aux Sauvages, mon hoste luy repartit, si le Pere meurt ie mourray avec luy, & iamais plus on ne me reuerra en ce pays icy, nos François me tesmoignoient

214 *Relation de la Nouvelle France,*
tout plein de regret de mon depart, veu
les dangers esquels on s'engage en la
suinte de ces Barbares. Les Adieu faits
de part & d'autre, nous fismes voile en-
viron les dix heures du matin, i'estois
seul de François avec vingt Sauvages,
comptant les hommes, les femmes, & les
ensans, le vent & la marée nous favori-
sans, nous allasmes descendre au delà de
l'Isle d'Orleans dans vne autre Isle nom-
mée des Sauvages *Cavahascoumagakhe,*
ie ne sçay si la beauté du iour se respan-
doit dessus ceste Isle, mais ie la trouuay
fort agreable.

Si tost que nous eusmes mis pied à
terre, mon hoste prend vne harquebuse
qu'il a achetée des Anglois, & s'en va
chercher nostre souper: cependant les
femmes se mettent à bastir la maison où
nous deuions loger. Or l'Apostat s'estât
pris garde que tout le monde estoit oc-
cupé, s'en retourna à la chaloupe qui
estoit à l'anchre, prit le petit barillet de
vin, & en beut avec tel excez, que s'estât
enyuré comme vne soupe, il tomba de-
dans l'eau, & se pensa noyer: enfin il en
sortit après auoir bien barbotté; il s'en
vint vers le lieu où on dressoit la caba-

ne, criant & hurlant comme vn demoniaque, il arrache les perches, frappe sur les écorces de la cabane, pour tout briser : les femmes le voyant dans ces fougues s'enfuyent dans le bois, qui deçà qui delà, mon Sauvage que ie nomme ordinairement mon hoste, faisoit bouillir dans vn chauderon quelques oyseaux qu'il auoit tuez : cet yurongne suruenât rompt la cramailere, & renuerse tout dans les cendres ; à tout cela pas vn ne fait mine d'estre fasché, aussi est ce folie de se battre eontre vn fol, mon hoste ramasse ses petits oyseaux, les va luy-mesme lauer à la riuere, puis de l'eau, & remet la chaudiere sur le feu, les femmes voyant que cét homme enragé couroit çà & là sur le bord de l'Isle, écumant comme vn possédé, viennent viste prendre leurs écorces, & les emportent en vn lieu écarté, de peur qu'il ne les mette en pieces comme il auoit commencé : à peine eurent-elles le loysir de les rouler qu'il parut aupres d'elles tout forcené, & ne sçachant sur qui descharger sa fureur : car elles disparurent incontinent à la faueur de la nuit qui commençoit à nous cacher, il s'en vint

216 *Relation de la Nouvelle France,*
par le feu qui se descouuroit par sa clarté, & voulant mettre la main sur la chaudiere pour la renuerser vne autre fois, mon hoste son frere, plus habile que luy, la prit & luy ietta au nez toute bouillante comme elle estoit, ie vous laisse à penser quelle contenance tenoit ce pauvre homme, se voyant pris à la chaude, iamais il ne fut si bien laué, il changea de peau en la face, & en tout l'estomach, pleust à Dieu que son ame eust changé aussi bien que son corps: il redouble ses hurlemens, arrache le reste des perches, qui estoient encor debout: mon hoste m'a dit depuis qu'il demandoit vne hache pour me tuer, ie ne sçay s'il la demanda en effect, car ie n'entendois pas son langage, mais ie sçay bien que me presentant à luy pour l'arrester il me dit, parlant François, Retirez-vous, ce n'est pas à vous à qui j'en veux, laissez-moy faire, puis me tirant par la sotane, Allons, disoit-ile, mbarquons-nous dans vn canot, retournons en vostre maison, vous ne cognoissez pas ces gens cy, ce qu'ils en font, c'est pour le ventre, ils ne se soucient pas de vous, mais de vos viures,

à cela ie répondois tout bas à part moy,
in vino veritas.

La nuit s'auançant bien fort ie me retiray dedans le bois pour fuir l'importunité de cet yurongne, & pour prendre quelque repos : comme ie faisois mes prieres aupres d'un arbre, la femme qui faisoit le ménage de mon hoste me vint trouuer, & ramassant quelques feuilles d'arbres tombées, me dit; couche toy là, & ne fais point de bruit, puis m'ayant ietté vne écorce pour me couvrir, elle se retira : voila donc mon premier giste à l'enseigne de la Lune qui me découuroit de tous costez, me voila passé Cheualier dès le premier iour de mon entrée en ceste Academie, la pluye suruenant vn peu auant minuyct, me donna quelque apprehension d'estre mouillé, mais elle ne dura pas long temps : le lendemain matin ie trouuay que mon lict, quoy qu'on ne l'eut point remué depuis la creation du monde, n'estoit point si dure qu'il m'empeschat de dormir.

Le iour suiuant ie voulu ietter le barillet & le reste du vin dans la riuiera, comme ie leurs auois dit que ie ferois,

218 *Relation de la Nouvelle France,*
au cas qu'on en abusast, mon hoste me
faisissant par le milieu du corps, s'écria
eca toute, eca toute, ne fais pas cela, ne fais
pas cela, ne vois tu pas que *Petrichich*
(c'est ainsi qu'ils nomment le Renegat
par derision) n'a point d'esprit, que c'est
vn chien, ie te promets qu'on ne tou-
chera plus au barillet que tu ne sois pre-
sent: ie m'arrestay avec resolution d'en
faire largesse, afin de me deliurer de la
crainte qu'un peu de vin ne nous fit boi-
re beaucoup d'eau: car s'ils se fussent
enyurez pendant que nous faisons voi-
le, c'estoit pour nous perdre.

Nous voulions sortir le matin de ce-
ste Isle; mais la marée se retirant plu-
stost que nous ne pensions, nostre Cha-
louppe s'échoüa: si bien qu'il fallut at-
tendre la marée du soir, en laquelle
nous nous embarquasmes, & voguans à
la faueur de la Lune aussi bien que du
vent, nous abordasmes vne autre Isle
nommée *Cā ouapascounagate*. Comme
nous arriuasmes sur la minuiet, nos gens
ne prirent pas la peine de nous bastir
vne maison, si bien que nous couchas-
mes au mesme lict, & logeasmes à la
mesme enseigne que la nuit prece-

dente, abriez des arbres & du ciel.

Le lendemain nous quittasmes ceste Isle pour entrer dans vne autre appelée *Cachibarionachate*, nous la pourrions nommer l'Isle aux Oyes blanches, car i'y en vis plus de mille en vne bande.

Le iour d'apres nous la voulions quitter, mais nous fusmes contraints pour le mauuais temps de relascher au bout de ceste mesme Isle, elle est deserte comme tout le pays, c'est à dire qu'elle n'a des habitans qu'en passant, ce peuple n'ayant point de demeure assurée: elle est bordée de rochers si gros, si hauts, & si entrecoupez & peuplée neantmoins de Cedres & de Pins si proprement, qu'un Peintre tiendroit à faueur d'en auoir la veüe pour tirer l'idée d'un desert affreux pour ses precipices, & tres agreable pour la varieté de quantité d'arbres qu'on diroit auoir esté plantez par la main de l'art plustost que de la Nature. Comme elle est entretailée de bayes pleines de vases, il s'y retire si grande quantité de gibier & de plusieurs especes que ie n'ay point veu en France, qu'il le faut quasi voir pour le croire.

Sortans de ceste Isle au gibier nous nauigeasmes tout le iour & vinsmes descendre sur la nuit dans vne petite Islette nommè *Atisaoucanich etagoukhi*, c'est à dire lieu où se trouue la teinture, ie me doute que nos gens luy donnerent ce nom, pource qu'ils y trouuerent de petites racines rouges, dont ils se seruent pour teindre leurs *Matachias*. J'appellerois volontiers ce lieu l'Islette mal-heureuse : car nous y souffrismes beaucoup huit iours durant que les tempestes nous y retindrent prisonniers. Il estoit nuit quand nous l'abordasmes, la pluye & les vents nous attaquoient, & ce pendant à peine peut-on trouuer cinq ou six perches pour seruir de poutres à nostre bastiment, qui fut si petit, si estroit, & si decouuert, & par vn temps si fascheux, voulant eiter vne incommodité on tomboit dans deux autres, il se falloit racourcir, ou se rouler en herisson, sur peine de se brusler la moitié du corps pour nostre souper, & pour nostre disner tout ensemble : car nous n'auions point mangé depuis le matin, mon hoste fit ietter à chacun vn morceau de la galette que ie luy auois

donnée, m'aduertissant que nous mangerions sans boire, car l'eau de ce grand fleuve commence en ce lieu d'estre salée, le lendemain nous recueillismes de l'eau de pluye, tombée dans des roches fort sales, & la beusmes avec autant de plaisir qu'on boit le vin d'Ai en France.

Ils auoient laissé nostre Chaloupe à l'anchre dans vn grand courant de marée, ie les aduertty qu'elle n'estoit pas bien, & qu'il la falloit mettre à l'abry derriere l'Islette; mais comme nous n'attendions qu'un bon vent pour partir, ils n'en tindrent conte. La nuit la tempeste redoublant, on eust dit que les vents deuoient deraciner nostre Islette, mon hoste se doutant de ce qui arriua éueille l'Apostat, & le presse de le venir ayder à sauter nostre Chaloupe, qui s'alloit perdre: or soit que ce miserable fust paresseux, ou qu'il eust peur des ondes, iamais il ne se voulut leuer, donnant pour toute réponse, qu'il estoit las: dans ce retardement, les vents rompent l'amare, ou la corde de l'anchre, & en vn instant font dispaïroistre nostre Chaloupe, mon hoste voyant ce beau

222 *Relation de la Nouvelle France,*
ménage, me vint dire *Nicanus*, mon bien-
aymé, la Chaloupe est perduë, les vents
qui l'ont enleuëe la briseront contre les
roches qui nous environnent de tous
costez. Qui n'eust entré en verue con-
tre ce Renegat, dont la negligence
nous iettoit dans des peines inexplica-
bles, veu qu'il y auoit quantité de pa-
quets dans nostre bagage, & beaucoup
d'enfans à porter. Mon hostte cepen-
dant, tout barbare & tout sauvage qu'il
est, ne se troubla point à cet accident,
ains craignant que cela ne m'attristast,
il me dit, *Nicanus*, mon bien-aymé, n'es-
tu point fasché de ceste perte, qui nous
causera de grands travaux? ie n'en fais
pas bien ayse, luy repartif ie, ne t'en
attriste point, me fit-il: car la fascherie
ameine la tristesse, & la tristesse ameine
la maladie, *Petrichtich* n'a point d'esprit,
s'il m'eust voulu secourir ce malheur ne
fust point suruenu, voyla tous les repro-
ches qu'on luy fit. Veritablement cela
me confond, que l'interest de la santé
arreste la cholere, & la fascherie d'un
Barbare, & que la loy de Dieu, que son
bon plaisir, que l'esperoir de ses grandes
recompenses, que la crainte de ses

chastimens, que nostre propre paix & consolation ne puisse seruir de bride à l'impatience & à la cholere d'un Chrestien.

Au malheur fusdit en suruint vn autre, nous auions outre la Chaloupe vn petit Canot d'écorce, la marée se grossissant plus qu'à l'ordinaire par le soufflé des vents nous le déroba, nous voila prisonniers plus que iamais, ie ne vis ny larmes ny plaintes, non pas mesme parmy les femmes, sur le dos desquelles ce desastre tomboit plus particulièrement, à raison qu'elles sont comme les bestes de voiture, portant ordinairement le bagage des Sauvages, au contraire tout le monde se mit à rire.

Le iour venu, car ce fut la nuit que la tempeste commit ce larcin, nous courusmes tous sur les riues du fleuve, pour apprendre par nos yeux des nouvelles de nostre pauvre Chaloupe, & de nostre Canot, nous vismes l'un & l'autre échouéz fort loing de nous, la Chaloupe parmy des roches, & le Canot au bord du bois de la terre continente, chacun pensoit que tout estoit en pieces: si tost que la mer se fut retirée les

224 *Relation de la Nouvelle France,*
vns courent vers la Chaloupe, les autres vers le Canot, chose estrange; rien ne se trouua endommagé, i'en demeuray tout estonné: car de cent vaisseaux fussent-ils d'un bois aussi dur que le bronze, à peine s'en faueroit-il pas vn dans ces grands coups de vent & sur des roches.

Pendant que les vents nous tenoient prisonniers dans ceste malheureuse Islete, vne partie de nos gens s'en allerent visiter quelques Sauvages qui estoient à cinq ou six lieues de nous, si bien qu'il ne resta que les femmes & les enfans, & *Lhiroquois* dans nostre cabane. La nuit vne femme estant sortie s'en reuint toute effarée criant quelle auoit ouï le *Manitou*, ou le diable, voila l'alarme dans nostre camp, tout le monde remply de peur garde vn profond silence, ie demanday d'où procedoit ceste épouuente: car ie n'auois pas entendu ce qu'auoit dit ceste femme, *eca titou, eca titou*, me dit on, *Manitou*, tais-toy, tais-toy, c'est le diable: ie me mis à rire, & me leuant en pied ie fors de la cabane, & pour les affeurer i'appelle en leur langage le *Manitou*, criant tout haut que ie
ne le

ne le craignois pas, & qu'il n'oseroit venir où i'estois : puis ayant fait quelques tours dans nostre Islete, ie rentray, & leur dis, ne craignez point, le diable ne vous fera aucun mal tant que ie seray avec vous, il craint ceux qui croient en Dieu, si vousy voulez croire il s'enfuira de vous. Eux bien estonnez, me demandent si ie ne le craignois point, ie repars pour les deliurer de leur peur, que ie n'en craignois pas vne centaine, ils se mirent tous à rire, se rasseurans petit à petit: or voyant qu'ils auoient ietté de l'anguille dans le feu i'en demanday la raison, tais-toy, me firent-ils, nous donnons à manger au diable afin qu'il ne nous fasse point de mal.

Mon hoste à son retour ayant sceu ceste histoire, me remercia fort de ce que i'auois rassuré tous ses gens, me demandant si en effet ie n'auois point de peur du *Manitou*, ou du diable, & si ie le cognoissois bien, que pour eux qu'ils le craignoient plus que la foudre; Je luy répondis, que s'il vouloit croire, & obeir à celuy qui a tout fait, que le *Manitou* n'auroit nul pouuoir sur luy: pour nous qu'estans assistez de celuy que

226 *Relation de la Nouvelle France,*
nous adorions, le diable auoit plus de
peur de nous, que nous n'auions de luy;
il s'estonna, & me dit qu'il eust bien
voulu que i'eusse eu cognoissance de sa
langue: car figurez vous que nous nous
faisions entendre l'vn l'autre plus par
les yeux, & par les mains, que par la
bouche.

Le dresseay quelques prieres en leur
langue, avec l'ayde de l'Apostat: or
comme le Sorcier n'estoit pas encore
venu, ie les recitois le matin, & auant
nos repas, eux-mesmes m'en faisans sou-
uenir, & prenans plaisir à les ouïr pro-
noncer; si ce miserable Magicien ne
fust point venu avec nous ces Barbares
auroient pris grand plaisir de m'écouter:
mon hoste me faisoit mille ques-
tions, me demandant pourquoy nous
mourions, où alloient nos ames, si la nuit
estoit vniuerselle par tout le monde, &
choses semblables, se monstrant fort at-
tentif à mes réponses. Changeons de
discours.

Le remarquay en ce lieu cy, que les
ieunes femmes ne mangent point dans
le plat de leurs marys; i'en demanday la
raison, le Renegat me dit que les ieu-

nes filles à marier, & les Femmes qui n'auoient point encore d'enfans, n'auoient rien en maniere, & qu'on leur faisoit leur part comme aux enfans, de là vient que sa femme mesme me dit vn iour, Dis à mon mary qu'il me donne bien à manger : mais ne luy dis pas que ie t'ay prié de luy dire.

Pendant certaine nuit, tout le monde estant dans vn profond sommeil, ie me mis à entretenir ce pauvre miserable Renegat, ie luy fis voir qu'estant en nostre maison, rien de tout ce que nous auions ne luy manquoit, qu'il y pouuoit passer sa vie doucement, & qu'en quittant Dieu il s'estoit ietté dans vne vie de beste, qui enfin abbotiroit à l'enfer, s'il n'ouuroit les yeux, que l'eternité estoit bien longue, & que d'estre à iamais compagnon des diables, c'estoit vn long terme. Le voy bien, me fit-il, que ie ne fais pas bien; mais mon malheur est que ie n'ay pas l'esprit assez fort pour demeurer ferme dans vne resolution, ie croy tout ce qu'on me dit; quand j'ay esté avec les Anglois, ie me suis laissé aller à leurs discours; quand ie suis avec les Sauvages ie fais comme eux;

228 *Relation de la Nouvelle France,*
quand ie suis avec vous ie tiens vostre
creance pour veritable, pleut à Dieu que
ie fusse mort quand i'estois malade en
France, ie serois maintenant sauué, tant
que i'auray des parens ie ne feray iamais
rien qui vaille : car quand ie veux de-
meurer avec vous, mes freres me disent
que ie pouriray demeurant tousiours en
vn endroit, cela est cause que ie quitte
tout pour les suiure. Je luy apportay tou-
tes les raisons, & luy fis toutes les offres
que ie peus pour l'affermir: mais son fre-
re le Sorcier qui sera bien tost avec nous
renuersera tous mes desseins, car il ma-
nie comme il veut ce pauvre Apostat.

Le trentiesme iour d'Octobre nous
fortismes de ceste malheureuse Islete,
& vinsmes aborder sur la nuit dans vne
autre Isle qui porte vn nom quasi aussi
grand comme elle est, car elle n'a pas
demy lieuë de tour, & voicy comme nos
Sauages me dirét qu'elle se nommoit,
Ca pacoucachtech, krichachagou achiganikhi,
Ca pakhistouannaniouikhi, ie croy qu'ils
forgent ces noms sur le champ, ceste
Isle n'est quasi qu'un grand rocher af-
freux, comme elle n'a point de fontaine
d'eau douce nous fismes contrains de

boire des eauës de pluyes fort sales que nous ramassions dans des fondrieres, & sur des roches; on ietta le voile de nostre chaloupe sur des perches quand nous y arriuasmes, & nous nous mismes à l'abry là dessous, nostre list estoit blanc & verd, c'est à dire qu'il y auoit si peu de branches de pin dessous nous, que nous touchions la neige en plusieurs endroits, laquelle auoit commencé depuis trois iours à couvrir la terre d'vn habit blanc.

Nous trouuasmes en ce lieu la cabane d'vn Sauage, que nostre hoste cherchoit, nommé *Ekhennabamate*, il apprit de luy que son frere le Sorcier estoit passé depuis peu, & qu'ayant eu le vent contraire, il n'estoit pas loing, il n'attendit pas qu'il fut iour tout à fait pour le suiure, son Canot poussé par trois rameurs alloit comme le vent: bref le beau premier iour de Nouembre dedié à la memoire de tous les Saincts, il nous ramena ce Demon, j'entends ce Sorcier. Je fus bien estonné quand ie le vis: car ie ne l'attendois pas, me figurant que mon hoste estoit allé à la chasse, fut-il ainsi, & que ceste miserable proye

230 *Relation de la Nouvelle France,*
luy eust eschappé des mains.

Si tost qu'il fut arriué ce n'estoient plus que festins dans nos cabanes, nous n'auions plus que fort peu de viures de reste, ces Barbares les mangeoient avec autant de paix & d'assurance, comme si les animaux qu'ils deuoient chasser eussent esté renfermez dans vne estable.

Mon hoste faisant vn iour festin à son tour, les conuiez me firent signe que ie haranguasse en leur langue, ils auoient eue de rire: car ie prononce le Sauvage comme vn Alemant prononce le François, leur voulant donner ce contentement, ie me mis à discourir, & eux à s'éclatter de rire: eux bien aises de gauffer, & moy bien ioyeux d'apprendre à parler: Je leur dis pour conelusion, que i'estois vn enfant, & que les enfans faisoient rire leurs peres par leur begayement: mais qu'au reste ie deviendrois grand dans quelques années, & qu'alors sçachant leur langue ie leur ferois voir qu'eux-mesmes sont enfans en plusieurs choses, ignorans de belles veritez, dont ie leur parlerois, & sur l'heure mesme ie leur demãday si la Lune estoit

aussi haudemēt logée que les Estoilles, si elle estoit en mesme Ciel, où alloit le Soleil quād il nous quittoit, quelle figure auoit la terre, (si ie sçauois leur langue en perfection ie leur proposerois tousiours quelque verité naturelle deuant que de parler des points de nostre créace: car i'ay remarqué que ces curiositez les rendent attentifs) pour ne m'éloigner de mon discours, l'vn d'eux prenant la parole apres m'auoir ingenuément confessé qu'ils ne pouuoient répondre à ces questions, me dit; mais comment pourrois-tu toy mesme cognoistre ces choses, puis que nous les ignorons? ie tiray aussi tost vn petit cadran que i'auois dans ma poche, ie l'ouure, & luy mettant en main, ie luy dis, nous voyla dans la nuit profonde, le Soleil ne nous paroist plus, dis-moy maintenāt enuisageant ce que ie te presente, en quelle part du monde il est; designe moy le lieu où il se doit demain leuer, où il se doit coucher, où il sera en son midy, marque moy les endroits du Ciel, où il ne va iamais: mon homme répondit des yeux me regardant sans dire mot: ie prens le cadran & luy fais

232 *Relation de la Nouvelle France,*
voir en peu de mots tout ce que ie ve-
nois de proposer, adioustant en suite;
hé bien comment se peut-il faire que ie
cognoisse ces choses, & que vous les
ignoriez? i'ay bien d'autres veritez plus
grandes à vous dire quand ie sçauray
parler. Tu as de l'esprit, me dirent-ils,
tu sçauras bien tost nostre langue, ils se
sont trompez.

Ce que i'escriis dans ce iournal n'a
point d'autre suite, que la suite du
temps, voila pourquoy ie passeray sou-
uent du coq à l'asne, comme on dit,
c'est à dire que quittant vne remarque
ie passeray à vne autre qui ne luy a point
de rapport, le temps seul seruant de liai-
son à mon discours.

Comme l'arc & la fleche semble des
armes inuentées par la Nature, puis que
toutes les Nations de la terre en ont
trouué l'usage, de mesme vous diriez
qu'il y a de certains petits ieux que les
ensans trouuent sans qu'on leur ensei-
gne; les petits Sauvages iouent à se ca-
cher aussi bien que les petits François,
ils font quantité d'autres traits d'enfan-
ce, que i'ay remarqué en nostre Europe,
entre autres i'ay veu les petits Parisiens

ietter vne balle d'arquebuse en l'air, & la receuoir avec vn baston vn petit creuse, les petits Sauvages montagnards font le mesme, se seruans d'vn petit faisceau de branches de Pin, qu'ils recoiuent ou picquent en l'air avec vn baston pointu: les petits Hiroquois ont le mesme passe-temps iettans vn osselet percé qu'ils enlassent en l'air dans vn autre petit os: vn ieune homme de ceste nation me le dit, voyant iouer les enfans montagnards.

Mō Sauvage & le Sorcier son frere, ayāt appris qu'il y auoit quātité de Mōtagnais es enuirōs du lieu où ils vouloiēt hyuerner, prirent resolution de passer du costé du Nord, craignans que nous ne nous affamassions les vns les autres: les voyla donc resolu d'aller où m'auoit promis mon hoste & le Renegat; mais à peine auĩōs nous fait trois lieuës sur le grand fleuue pour le trauerfer, que nous rencontraĩmes quatre canots qui nous ramenerent au Sud, disans que la chasse n'estoit pas bonne du costé du Nord, si bien que ie fus contraint de demeurer avec le forcier, & d'hyuerner au delà de la grande riuere, quoy que ie peusse

234 *Relation de la Nouvelle France,*
alleguer au contraire. Je voyois bien les
dangers dans lesquels ils me iettoient,
mais ie ne voyois point d'autre remede
que de se confier en Dieu, & le laisser
faire.

Si tost que les nouveaux Sauvages
venus dans ces quatre canots eurent
mis pied à terre, mon hoste leur fit vn
bâquet d'anguilles boucanées, car nous
n'auions déjà plus de pain. A peine ces
conuies furent-ils de retour en leur ca-
bane, qu'ils dresserent vn festin de pois
qu'ils auoient acheté passans à Kebec,
mais afin que vous voyez les excez de
ce peuple, au sortir de ce banquet, on
vint à vn troisieme, que le sorcier auoit
preparé, composé d'anguilles, & de la
farine que i'auois donnée à mon hoste:
cet homme me pressa fort d'estre de la
partie, il auoit fait faire vn retranche-
mēt dans nostre cabane avec des peaux,
& des couuertes, tous les conuiez en-
trenterent là dedans, on me donna ma part
dans vne petite écuelle, mais comme ie
n'estois pas encor tout à fait accoustu-
mé à manger de leur bouillies si sales &
si fades, apres en auoir gousté i'en voulu
donner le reste à la parēte de mon hoste,

aussi tost on me dit *khita*, *khita*, mange tout, mange tout, *acoumagouchan*, c'est vn festin à tout manger, ie me mis à rire, & leur dis qu'ils iouïoient à se faire creuer, veu qu'ayans desia esté à deux festins, ils en faisoient vn troisiésme à ne rien laisser, mon hoste m'entendant me dit, que dis tu *Nicanis*? le dis que ie ne scaurois tout manger, donne moy, ce fit-il, ton écuelle ie t'ayderay, luy ayant présenté il auala tout ce qui estoit dedans en deux tours de gueule, tirant vne langue longue de la main pour la lecher au fond & par tout, afin qu'il n'y restast rien.

Quand ils furent saouls quasi iusqu'à creuer, le Sorcier prit son tambour & inuita tout le monde à chanter, celuy là chantoit le mieux qui heurloit le plus fort, à la fin de leur tintamarre les voyans d'une humeur assez gaye, ie leur demanday permission de parler, cela m'estant accordé, ie commençay à leur declarer l'affection que ie leur portois, vous voyez, disois ie, de quel amour ie suis porté en vostre endroit, i'ay non seulement quitté mon pays, qui est beau, & bien agreable pour venir dans vos

236 *Relation de la Nouvelle France,*
neiges & dans vos grands bois ; mais en-
core ie m'esloigne de la petite maison
que nous auons en vos terres pour vous
suiure & pour apprendre vostre langue.
Ie vous chery plus que mes freres puis
que ie les ay quittez pour vostre amour,
c'est celuy qui a tout fait qui me donne
ceste affection enuers vous, c'est luy qui
creé le premier homme d'où nous som-
mes tous issus, voyla pourquoy n'ayans
qu'un mesme pere nous sommes tous
freres, & nous deuons tous recognoistre
vn mesme Seigneur & vn mesme Capi-
taine, nous deuons tous croire en luy, &
obeir à ses volontez, Le Sorcier m'arre-
stant dit tout haut, quand ie le verray, ie
croiray en luy, autrement non, le moyen
de croire en celuy qu'on ne void pas? Ie
luy répondis, quand tu me dis que ton
pere, ou l'un de tes amis a tenu quelque
discours, ie croy ce qu'il a dit, me figu-
rant qu'il n'est point menteur, & ce pen-
dant ie n'ay iamais veu ton pere : de plus
tu crois qu'il y a vn *Manitou* & tu ne l'as
pas veu. Tu crois qu'il y a des *Khichi-*
couakhi, ou des Genies du iour, & tu ne
les a pas veus : d'autres les ont veus, me
dit-il, Tu ne me sçauois dire, luy re-

party-ie, ny quand, ny comment, ny en quelle façon, ou en quel endroit on les a veus, & moy ie te puis dire commét se nommoient ceux qui ont veu le Fils de Dieu en terre, quand il l'ont veu, & en quel lieu, ce qu'ils ont fait, & en quels pays ils ont esté. Ton Dieu, me fit-il, n'est point venu en nostre pays, voila pourquoy nous ne croyons point en luy, fais que ie le voye, & ie croiray en luy. Escoute moy & tu le verras, luy repliquay-ie, Nous auons deux sortes de veuë, la veuë des yeux du corps, & la veuë des yeux de l'ame, ce que tu vois des yeux de l'ame peut estre aussi certain que ce que tu vois des yeux du corps: Non, dit-il, ie ne vois rien sinon des yeux du corps, si ce n'est en dormât, mais tu n'approuue pas nos songes. Escoute moy iusqu'au bout, luy fis-ie, Quand tu passe deuant vne cabane delaissee, que tu vois encor toutes les perches en rond, que tu vois l'aire de la cabane tapissée de branches de Pin, quand tu vois le foyer qui fume encore, n'est-il pas vray que tu cognois assurement, & que tu vois bien qu'il y a eu là des Sauvages? & que ces perches & tout le

238 *Relation de la Nouvelle France,*
reste que vous laissez quand vous deca-
banez, ne se font point rassemblées par
cas fortuit? ouy, me dit-il, or ie dis le
mesme quand tu vois la beauté & la
grandeur de ce monde, que le Soleil
tourne incessamment sans s'arrester, que
les saisons retournent en leur temps, &
que tous les Astres gardent si bien leur
ordre, tu vois bien que les hommes
n'ont point fait ces merueilles, & qu'ils
ne les gouvernent pas, il faut donc qu'il
y ait quelqu'un plus noble que les hom-
mes qui ait basti & qui gouverne ceste
grande maison: or c'est celuy là que
nous appellons Dieu, qui void tout, &
que nous ne voyons pas maintenant;
mais nous le verrons apres la mort, &
nous serons bien-heureux à iamais avec
luy si nous l'aymons & si nous luy obeis-
sons. Tu ne sçais ce que tu dis, me re-
part-il, apprends à parler & nous t'en-
tendrons.

Là dessus ie priay l'Apostat de dédui-
re mes raisons & de les expliquer en
Sauvage: car i'en voyois de fort atten-
tifs: mais ce miserable Renegat, crai-
gnant de déplaire à son frere, ne vou-
lut iamais ouvrir la bouche. Ie le prie,

ie le
ie re
part
resp
frer
mal
en d
gou
met
cœu
mes
Die
host
sez
poin
nou
sçais
volc
poin
le cr
à ce
fem
mais
iour
Die
vou
en p
laiss

ie le coniure avec toute douceur, en fin ie redouble ma voix, & le menace de la part de Dieu, luy protestant qu'il seroit responsable de l'ame de la femme de son frere le Sorcier, laquelle ie voyois fort malade, & pour laquelle i'estois entré en discours, esperant que si les Sauvages goustoient mes raisons, qu'ils me permettroient aisément de l'instruire; ce cœur de bronze ne flechit iamais, ny à mes prieres, ny à mes menaces, Je prie Dieu qu'il luy fasse misericorde, mon hoste me voyant parler d'un accent assez haut, me dit, *Nicanis* ne te fasche point, avec le temps tu parleras comme nous, & tu nous enseigneras ce que tu sçais, nous te presterons l'oreille plus volontiers qu'à cet opiniastre qui n'a point d'esprit, auquel nous n'auons nulle creance, voila les eloges qu'il donnoit à ce Renegat. Je luy repliquay, si ceste femme se portoit bien ie serois consolé, mais elle est pour mourir dans peu de iours, & son ame faute de cognoistre Dieu sera perduë, que si ton frere me vouloit prester sa parole ie l'instruirois en peu de temps, sa réponse fut que ie le laissasse, & que ie sçauois bien que c'e-

240 *Relation de la Nouvelle France,*
floit vn lourdaut, pour conclusion on
dit les mots qui terminent le festin, &
chacun se retira, moy bien dolent de
voir ceste ame se perdre en ma presence
sans la pouuoir secourir: car le Sorcier
ayant commencé à leuer le masque &
l'Apostat à m'éconduire en sa cōsidera-
tion, toutes les esperances que ie pou-
uois auoir d'ayder ceste femme malade
d'instruire les autres commencerent à
s'éuanoüir, i'ay souuent souhaitté qu'un
Saint fust en ma place pour operer en
Saint, les petites ames crient beaucoup
& font peu, il se faut contenter de la
basseste: poursuiuons nostre voyage.

Le douziesme de Nouembre nous
commençasmes en fin d'entrer dedans
les terres, laissant nos Chalouppes &
nos Canots, & quelqu'autre bagage
dans l'Isle au grand nom, de laquelle
nous sortis de mer basse, trauersans
vne prairie qui la separe du continent:
iusques icy nous auons fait chemin dans
le pays des poissons, tousiours sur les
eauës, ou dans les Isles, dorefnauant
nous allons entrer dans le Royaume des
bestes sauuages, ie veux dire de beau-
coup plus d'estéduë que toute la Frâce.

Les

Les Sauvages passent l'hyuer dedans ces bois, courans çà & là, pour y chercher leur vie ; au commencement des neiges ils cherchent le Castor dans des petits fleuves, & le Porc-espice dans les tetres, quand la neige est profonde ils chassent à l'Orignac & au Caribou, comme i'ay dit.

Nous auons fait dans ces grands bois, depuis le 12. Nouembre de l'ann 1633. que nous y entraimes, iusques au 22. d'Auril de ceste année 1634. que nous retournaimes aux riués du grand fleuve de saint Laurens, vingt-trois stations, tantost dans des valées fort profondes, puis sur des montagnes fort releuées ; quelque fois en plat pays, & tousiours dans la neige : ces forests où i'ay esté sont peuplées de diuerses especes d'arbres, notamment de Pins, de Cedres, & de Sapins. Nous auons trauesé quantité de torrens d'eau, quelques fleuves, plusieurs beaux lacs & estangs marchans sur la glace ; mais descendons en particulier & disons deux mots de chaque station, la crainte que i'ay d'estre long me fera retrancher quantité de choses que i'ay iugé assez legeres,

242 *Relation de la Nouvelle France,*
quoy qu'elles puissent donner quelque
iour à ces memoires,

A nostre entrée dans les terres nous
estions trois cabanes de compagnie, il y
auoit dixneuf personnes en la nostre, &
y en auoit seize en la cabane du Sauua-
ge nommé Ekhenabamate, & dix dans
la cabanne des nouueaux venus. Le ne
conte point les Sauvages qui estoient à
quelques lieues de nous, nous faisons
en tout quarante cinq personnes, qui
deuons estre nourris de ce qu'il plairait
à la sainte Prouidence du bon Dieu de
nous enuoyer; car nos prouisions ti-
roient par tout à la fin.

Voicy l'ordre que nous gardions
Ieuans le camp, battans la campa-
gne, & drellans nos tentes & nos pa-
uillons. Quand nos gens remarquoient
qu'il n'y auoit plus de chasse à quelques
trois ou quatre lieues à l'entour de nous,
vn Sauvage qui cognoissoit mieux le
chemin du lieu où nous allions, crioit à
pleine teste, en vn beau marin hors de la
cabane, Escoutez hommes ie m'en vais
marquer le chemin pour decabaner de-
main au point du iour, il prenoit vne
hache & marquoit quelques arbres qui

nous guidoient; on ne marque le chemin qu'au commencement de l'hyuer: car quand tous les fleuves & les torrens sont glacez & que la neige est haute on ne prend pas ceste peine.

Quand il y a beaucoup de pacquets, ce qui arriue lors qu'ils ont tué grand nombre d'Esians, les femmes en vont porter vne partie iufqu'au lieu où l'on doit camper le iour fuiuant; quand la neige est haute, ils font des traînées de bois qui se fend, & qui se leue comme par ficilles assez minces & fort longues, ces traînées sont fort estroites à raisõ qu'elles se doiuent tirer entre vne infinité d'arbres fort pressez en quelques endroits, mais en recompense elles sont fort longues. Voyant vn iour celle de mon hoste dressée contre vn arbre, à peine peus ie atteindre au milieu estendant le bras autant qu'il me fut possible. Ils lient leur bagage là dessus, & avec vne corde qui leur vient passer sur l'estomach, ils traignent sur la neige ces chariots sans rouës.

Pour ne m'eloigner davantage de mon chemin, si tost qu'il est iour chacun se prepare pour deloger, & commence

244 *Relation de la Nouvelle France,*
par le desheuer s'il y a dequoy ; car par
fois on part sans desheuer, on poursuit
sans disner & on se couche sans souper,
chacun fait son pacquet le mieux qu'il
peut, les femmes battent la cabane pour
faire tomber la glace & la neige de dos-
sus les écorces qu'elles roulent en fais-
ceaux, le bagage estant plié ils iettent
sur leur dos ou sur leurs reins de longs
fardeaux qu'ils supportent avec vne
corde, qui passe sur leur front, sous la-
quelle ils mettent vn morceau d'écorce
de peur de se blesser ; tout le monde
chargé on monte à cheval sur des ra-
quettes qu'on se lie aux pieds afin de ne
point enfoncer dans la neige, cela fait
on marche en campagne & en monta-
gnes, faisant passer deuant les petits en-
fans qui partent bien tost & n'arriuent
par fois que bien tard, ces pauures pe-
tits ont leur pacquet, ou leur traîne
pour s'aceoustumer de bonne heure à la
fatigue, & tâche-on de leur donner de
l'emulation à qui portera ou traînera
dauantage, de vous depeindre la diffi-
culté des chemins, ie n'ay ny plume ny
pinceau qui le puisse faire, il faut auoir
veu cét objet pour le cognoistre, &

avoir gousté de ceste viande pour en
sçauoir le goust, nous ne faisons que
monter & descendre, il nous falloit sou-
uent baisser à demy corps pour passer
soubz des arbres quasi tombez, & mon-
ter sur d'autres couchez par terre, dont
les branches nous faisoient quelques
fois tomber assez doucement, mais
touffours froidement, car c'estoit sur la
neige. S'il arriuoit quelque dégel, ô
Dieu quelle peine! il me sembloit que
ie marchois sur vn chemin de verre qui
se cassoit à tous coups soubz mes pieds:
la neige congelée venant à s'amollir
tomboit & s'enfonçoit par esquarres ou
grandes pieces, & nous en auions bien
souuent iusques aux genoux, quelque-
fois iusqu'à la ceinture, que s'il y auoit
de la peine à tomber, il y en auoit encor
plus à se retirer: car nos raquettes se
chargeoient de neiges & se rendoient si
pesantes, que quand vous veniez à les
retirer il vous sembloit qu'on vous tiroit
les iambes pour vous demembrer. En
ay veu qui glissoient tellement soubz
des couchez enseuelies soubz la neige,
qui ne pouuoient tirer ny iambes ny ra-
quettes sans secours: or figurez vous

246 *Relation de la Nouvelle France,*
maintenant vne personne chargée com-
me vn mulet, & iugez si la vie des Sau-
uages est douce.

En France dans la difficulté des voya-
ges encor trouue-on quelques villages
pour se rafraichir, & pour se fortifier;
mais les hostelleries que nous rencon-
trions, & où nous beuions, n'estoient
que des ruisseaux, encor falloit il rom-
pre la glace pour entirer de l'eau; il est
vray que nous ne faisons pas de lon-
gues traites, aussi nous eust-il esté tout à
fait impossible.

Estans arriuez au lieu où nous de-
uions camper, les femmes alloient cou-
per les perches pour dresser la cabane,
les hommes vuidoient la neige, comme
ie l'ay plus amplement déduit au Cha-
pitre precedent: or il falloit traouiller
à ce bastiment, ou bien trembler de
froid trois grosses heures sur la neige en
attendant qu'il fut fait, ie mettois par
fois la main à l'œuure pour m'échauffer,
mais i'estois pour l'ordinaire tellement
glacé que le feu seul me pouuoit dége-
ler; les Sauvages en estoient estonnez:
car ils suoient sous le traouail, leur té-
moignant quelquefois que i'auois grād

froid, ils me disoient, donne tes mains que nous voyons si tu dis vray, & les trouuans toutes glacées, touchez de compassion ils me donnoient leurs mains échauffées, & prenoient les miennes toutes froides: iusque là que mō hoste apres auoir experimenté ceçy plusieurs fois, me dit *Nicanus* n'hyuerne plus avec les Sauvages, car ils te tuëront; il vouloit dire, comme ie pense, que ie rōberois malade & que ne pouuant estre traîné avec le bagage, qu'on me feroit mourir, ie me mis à rire, & luy reparty qu'il me vouloit épouuenter.

La cabane estant faite, ou sur la nuit, ou vn peu deuant, on parloit de disner & de souper tout ensemble: car fortant le matin apres auoir mangé vn petit morceau, il falloit auoir patience qu'on fut arriué & que l'hostellerie fust faite pour y loger, & pour y manger, mais le pis estoit que ce iour là nos gens n'ailans point ordinairement à la chasse, c'estoit pour nous vn iour de ieufne aussi bien qu'vn iour de trauail. C'est trop retarder venons à nostre station.

Nous quittasmes les riuës du grand fleue le 12. de Nouembre, comme i'ay

248 *Relation de la Nouvelle France,*
desia dit, & vinsmes cabaner pres d'un
torrent, faisans chemin à la façon que ie
viens de dire, chacun portant son far-
deau. Tous les Sauvages se mocquoient
de moy de ce que ie n'estois pas bon
cheual de male, me contentant de por-
ter mon manteau qui estoit assez pe-
sant, vn petit sac où ie mettois mes me-
nuës necessitez & leurs gaufferies, qui
ne me pesoient pas tant que mon corps,
voila ma charge: mon hoste & l'Apo-
stat portoient sur des bastons croisez en
forme de brancard la femme du Sor-
cier qui estoit fort malade, ils la met-
toient sur la neige en attendant que la
cabane fut faite, où elle passoit plus de
trois heures sans feu, & sans iamais se
plaindre, & sans montrer aucun signe
d'impatience, ie me mettois plus en pei-
ne d'elle qu'elle mesme: car ie criois
souuent qu'on fit faire pour le moins vn
peu de feu aupres d'elle, mais la réponse
estoit qu'elle se chaufferoit la cabane
estant faite: ces barbares sont faits à ces
souffrances, ils s'attédent bien que s'ils
tombent malades qu'on les traittera à
mesme monnoye. Nous seiournasmes
trois iours en ceste station, pendant les-

quels voicy vne partie des choses que j'ay marqué dans mon memoire.

C'est icy que les Sauvages consultent les genies du iour, en la façon que j'ay couché au Chapitre quatriesme: or comme ie m'estois ris de ceste superstition, & qu'à toutes les occasions qui se rencontroient, ie faisois voir que les mysteres du Sorcier n'estoient que ieux d'enfans, m'efforçant de luy raurir ses ouailles pour les rendre avec le temps à celuy qui les a rachetées au prix de son sang, cet homme forcené fit le iour d'apres ceste consulte, que ie vay décrire.

Mō hoste ayāt inuité au festin tous les Sauvages nos voisins, comme ils estoient desia venus, & assis à l'entour du feu & de la chaudiere, attendans l'ouverture du banquet, voila que le Sorcier qui estoit couché vis à vis de moy se leue tout à coup, n'ayant point encor parlé depuis la venuë des conuiez, il paroist tout furieux, se iettant sur vne des perches de la cabane pour l'arracher, il la rompt en deux pieces, il roule les yeux en la teste, regardant çà & là comme vn homme hors de soy, puis enuifageant les

250 *Relation de la Nouvelle France,*
assistans, il leur dit *Irinticou nama Nitirinisin*, ô hommes j'ay perdu l'esprit, ie ne sçay où ie suis, esloignez de moy les haches & les espées, car ie suis hors du sens. A ces paroles tous les Sauvages baissent les yeux en terre, & ie les leue au ciel, d'où j'attendois secours, me figurant que cét homme faisoit l'enragé pour se vanger de moy, en m'ostant la vie, ou du moins pour m'épouuenter, afin de me reprocher par apres que mon Dieu me manquoit au besoin, & de publier parmy les siens, qu'ayant si souuent témoigné que ie ne craignois pas leur *Manitou*, qui les fait trembler, ie palissois deuant vn homme. Tant s'en faut que la peur qui dans les dangers d'une mort naturelle me faisoit quelquefois rentrer dans moy-mesme, me faisoit pour lors, qu'au contraire j'enuifageois ce forcené avec autant d'assurance que si j'eusse eu vne armée à mes costez, me representant que le Dieu que j'adorois pouuoit lier les bras aux fols & aux enragez aussi bien qu'aux demons: qu'au reste si sa Majesté me vouloit ouvrir les portes de la mort, par les mains d'un homme qui faisoit l'endiablé, que

sa Prouidence estoit tousiours aymable. Ce Thrason redoublant ces fougues fit mille actions de fol, d'ensorcelé, de demoniaque, tantost il crioit à pleine teste, puis il demouroit tout court comme épouuanté : il faisoit mine de pleurer, puis il s'éclattoit de rire comme vn diable follet ; il chantoit sans regles ny sans mesures, il siffoit comme vn serpent, il hurloit comme vn loup, ou comme vn chien ; il faisoit du hibou & du charhuan, tournant les yeux tout effarez dedans sa teste, prenant mille postures, faisant tousiours semblant de chercher quelque chose pour la lancer, j'attendois à tous coups qu'il arrachast quelque perche pour m'en assommer, ou qu'il se iettast sur moy, ie ne laissay pas neantmoins pour luy monstrier que ie ne m'estonnois pas de ses diableries, de faire toutes mes actions à l'ordinaire de lire, d'écrire, de faire mes petites prieres, & l'heure de mon sommeil estant venuë ie me couchay & reposay aussi paisiblement dans son sabbat comme j'eusse fait dans vn profond silence, j'estois déjà aussi accoustumé de m'endormir à ses cris, & à ses bruits de

252 *Relation de la Nouvelle France,*
tambour, qu'un enfant aux chansons de
sa nourrisse.

Le lendemain au soir à mesme heu-
re il sembla vouloir entrer dans les mes-
mes fougues, & donner vne autrefois
l'alarme au camp, disant qu'il perdoit
l'esprit, le voyant desia demy fol, il me
vint vne pensée qu'il pourroit estre tra-
uillé de quelque fièvre chaude, ie l'a-
borde & luy prens le bras pour luy tou-
cher l'artere, il me regarde affreusement,
faisant de l'estonné, comme si ie luy eusse
apporté des nouvelles de l'autre mon-
de, il roule les yeux çà & là comme vn
insensé : luy ayant touché le poulx & le
front ie le trouuay frais comme vn pois-
son, & aussi éloigné de la fièvre comme
i'estois de France, cela me confirma
dans mon opinion qu'il faisoit de l'en-
ragé pour m'estonner, & pour tirer à
compassion tous ses gens qui dans no-
stre disette luy donnoient ce qu'ils pou-
uoient auoir de meilleur.

Le 20. du mesme mois de Nouembre
ne se trouuans plus de Castors, ny de
Porcs-espics en nostre quartier, nous
tirasmes pays & ce fut nostre deuxiesme
station, on porta la femme du Sorcier

sur vn brancart, & la mit-on, comme
i'ay desia dit, dessus la neige en atten-
dant que nostre palais fût dressé, ce pen-
dant ie m'approchay d'elle luy témoi-
gnant beaucoup de compassion : il y
auoit desia quelques iours que ie taf-
chois de gagner son affection, afin qu'elle
me prestast plus volontiers l'oreille,
cognoissant bien qu'elle ne pouuoit pas
viure long-temps, car elle estoit comme
vne squelette, n'ayant quasi plus la for-
ce de parler, quand elle appelloit quel-
qu'un la nuit, ie me leuois moy mesme,
& l'éucillois, ie luy faisois du feu, ie luy
demandois ce dont elle auoit besoin,
elle me cōmandoit de petites chofettes,
comme de fermer les portes ou boucher
quelque trou de la cabane qui l'incōmo-
doit, apres ces menus discours & offices
de charité, ie l'aborday, & luy demãday
si elle ne uouloit pas bien croire en celuy
qui a tout fait, & que son ame apres sa
mort seroit bien-heureuse. Au commen-
cement elle me répondit qu'elle n'auoit
point veu Dieu, & que ie luy fisse voir,
autrement qu'elle ne pouuoit croire en
luy, elle auoit tiré ceste réponse de la
beuche de s^omary, le luy repartis qu'el-

254 *Relation de la Nouvelle France,*
le croyoit plusieurs choses qu'elle ne voyoit pas, & qu'au reste son ame seroit brulée pour vne eternité si elle n'obeïssoit à celuy qui a tout fait; elle s'adoucit petit à petit, & me témoigna qu'elle luy vouloit obeïr, ie n'osois l'entretenir long temps, mais seulement par reprises, ceux qui me voyoient me crians que ie la laissasse.

Sur le soir estās tous dās nostre nouvelle cabane, ie m'approchay d'elle, l'appellant par son nom, iamais elle ne me voulut parler en la presence des autres, ie priay le Sorcier de luy dire qu'elle me répondist, & de m'ayder à l'instruire, luy représentant qu'il ne pouuoit arriuer que du bien de ceste action, il me répond non plus que la malade, ie m'adresse à l'Apostat le pressant avec de tres humbles prieres de me prester sa parole, point de réposé; ie retourne à la malade, ie l'appelle, ie luy parle, ie luy demande si elle ne vouloit pas aller au Ciel, à tout cela pas vn mot: Je sollicite de rechef le Sorcier son mary, ie luy promets vne chemise & du perun, pourueu qu'il dise à sa femme qu'elle m'écoute, comment veux-tu, me dit-il, que nous

croyōs en ton Dieu ne l'ayās iamais veu
 ie t'ay desia respondu à cela, luy fis-je, il
 n'est pas temps de disputer, cette ame se
 va perdre pour vn iamais si tu n'en as pi-
 tié: Tu vois bien que celuy qui a faiēt le
 Ciel pour toy, te veut donner de plus
 grands biens, que d'aller manger des es-
 corces en vn village qui ne fut iamais,
 mais aussi te punira il seuerement si tu ne
 crois en luy, & si tu ne luy obeis. Ne pou-
 uant tirer aucune raison de ce miserable
 homme, ie pressay encor vne fois la ma-
 lade, mon hoste me l'entendant nommer
 par son nom me tança, tais toy me dit-il,
 ne la nomme point, elle est desia morte,
 son ame n'est plus dans son corps. C'est
 vne grande verité que personne ne va à
 I E S U S C H R I S T que son pere ne luy
 rende la main, c'est vn grād present que
 la foy, quād ces pauvres Barbares voyēt
 qu'un pauvre malade ne parle plus, ou
 qu'il tombe en syncope, ou en quelque
 phrenesie, ils disent que son esprit n'est
 plus dans son corps, si le malade retour-
 ne en son bon sens, c'est l'esprit qui est de
 retour: en fin quand il est mort il n'en
 faut plus parler, ny le nommer en aucu-
 ne façon: pour conclurre ce point, il

256 *Relation de la Nouvelle France,*
me fallust retirer sans rien faire.

On tint conseil en ce lieu de ce qu'on deuoit faire pour trouuer à manger, nous estions desia reduits à telle extremité que ie faisois vn bon repas d'vne peau d'anguille boucannée, que ie iettois aux chiens quelques iours auparauant. Deux choses me toucherent ici le cœur: jettant vne fois vn os, ou vne arreste d'anguille aux chiens, vn petit garçon fut plus habile que le chien, il se jetta sur l'os & le rongea & mangea: vne autre fois vn enfant ayant demandé à manger, comme on luy eust respõdu qu'il n'y en auoit point, ce pauvre petit s'en prit à ses yeux, les larmes rouloient sur sa face grosses comme des pois, & ses souspirs & ses sanglots me touchoient de compassion, encor taschoit il de se cacher: c'est vne leçon qu'on fait aux enfans de se monstrier courageux dans la famine.

Le 28. du mesme mois, nous decampasmes pour la troisieme fois, il neigeoit fort, mais la necessité nous pressant le mauuais temps ne peut nous arrester. le fus bien estonné en cette troisieme demeure que ie ne vis point apporter la malade, ie n'osois demander ce qu'elle estoit

estoit deuenüe, car ils ne veulent pas qu'on parle des morts: sur le soir i'accostay le Renegat, ie luy demanday parlant François où estoit ceste pauvre femme, s'il ne l'auoit point tuée, voyant qu'elle s'en alloit mourir, cōme il auoit autrefois assommé à coups de bastons vne pauvre fille qui tiroit à la mort, ainsi que luy mesme l'auoit raconté à nos François. Non, dit-il, ie ne l'ay pas tuée: qui donc, luy fis ie, est-ce le ieune Hiroquois? Nenny, me répond-il, car il est party de grand matin: c'est donc mon hoste, ou le Sorcier son mary; car elle parloit encor quand ie suis sorty ce matin de la cabane, il baissa la teste, m'aduertiāt tacitement que l'vn des deux l'auoit mise à mort: vn vieillard m'a ceneātmoins dit depuis, qu'elle mourut de sa mort naturelle vn peu apres que ie fus party, ie m'en rapporte à ce qui en est, quoy que s'en soit ayant refusé de reconnoistre le Fils de Dieu pour son Pasteur pendant sa vie, il n'est que trop probable qu'il ne l'a pas recogneuë pour vne de ses ouailles apres sa mort.

I'ay remarqué iusques icy de trois sortes de medecines naturelles parmy les

258 *Relation de la Nouvelle France,*
Sauuages, l'vne c'est leur suërie, dont j'ay
parlé cy-dessus, l'autre consiste à se tail-
lader legerement la partie du corps qui
leur fait mal, la mettant toute en sang
qu'ils font sortir de ces decoupeures en
assez grande abondance, ils se seruirent
vne fois de mon canif pour taillader la
teste d'un enfant de dix iours. La troisiem
me de ces medecines est composée de
racleure d'écorces interieures de bou-
leau, du moins cet arbre me sembloit
tel, ils font bouillir ces racleures dans
de l'eau, qu'ils boient par apres pour se
faire vomir, ils m'ont souuent voulu
donner ceste potion pendant que j'e-
stois malade, mais ie ne la iugeois pas à
mon vsage.

Le iour de saint François Xauier,
nostre pretendu Magicien ayant sur le
soir battu son tambour, & bien hurlé à
l'ordinaire, car il ne manquoit point de
nous donner ceste aubade toutes les
nuits à nostre premier sommeil, voyant
que tout le monde estoit endormy, &
cognoissant que ce pauvre homme fai-
soit ce tintamare pour sa guarison. J'en-
tray en discours avec luy, ie commen-
çay par vn témoignage de grand amour

en son endroit, & par des loüanges que ie luy iettay comme vne amorce pour le prendre dans les filets de la verité. Ie luy fis entendre que si vn esprit capable des choses grandes comme le sien cognoissoit Dieu, que tous les Sauvages induis par son exemple le voudroient aussi cognoistre, aussi tost il prit l'effor, & se mit à declarer la puissance, l'authorité & le credit qu'il a sur l'esprit de ses compatriotes, il dit que dés sa ieunesse les Sauvages luy donnerent le nom de *Khimouchouminau*, c'est à dire nostre ayeul & nostre maistre, que tout passe par ses aduis, & que chacun suit ses conseils, ie l'aydois à se loüer le mieux que ie pouuois : car il est vray qu'il a de belles parties pour vn Sauvage : enfin ie luy dis que ie m'estonnois qu'un homme de iugement ne peut recognoistre le peu de rapport qu'il y a entre ce tintamare & la santé. Quand tu as bien crié & bien battu ton tambour, que fait ce bruit sinon de t'estourdir la teste, pas vn Sauvage n'est malade ; qu'on ne luy batte les oreilles de ce tambour, afin qu'il ne meure point, en as-tu veu de dispensez de la mort ; ie te veux faire

vne proposition: Escoute moy patiemment, luy dis-je, bas ton tambour dix iours durant, chante & fais chanter les autres tant que tu voudras, fais tout ce qui sera en ton possible pour recouurer ta santé, si tu n'en guaris dans ce temps-là, confesse que ton tintamare, que tes hurlemens, & que tes chansons ne te sçauroient remettre en santé, abstiens toy dix autres iours de toutes ces superstitions, quitte ton tambour, & tous ces bruits dereglez, demande au Dieu que j'adore, qu'il te donne sa cognoissance, pense & crois que ton ame doit passer à vne autre vie que celle-cy, efforce toy d'aymer son bien cōme tu ayme le bien de ton corps, & quand tu auras passé ces dix autres derniers iours en ceste façon, ie me retireray trois iours durant en oraison dans vne petite cabane qu'on fera plus auant dans le bois, là ie prieray mon Dieu qu'il te donne la santé du corps & de l'ame, toy seul me viendras voir au temps que ie diray, & tu feras de tout ton cœur les prieres que ie t'enseignera; promettant à Dieu que s'il luy plaist de te rendre la santé, tu appelleras tous les Sauvages de ce lieu, & en

leur presence tu brusleras ton tambour, & toutes les autres badineries dont tu te fers pour les amasser, que tu leur diras que le Dieu des Chrestiens est le vray Dieu, qu'ils croyēt en luy, & qu'ils luy obeissent, si tu promets cecy veritablement & de cœur, i'espere que tu seras deliuré de ta maladie, car mon Dieu est tout puissant.

Or comme cēt homme est tres desireux de recouurer sa santé, il ouurit les oreilles, & me dit, ton discours est fort bon, i'accepte les conditions que tu me donne; mais commence le premier, retire toy en oraison, & dis à ton Dieu qu'il me guarisse, car c'est par là qu'il faut commencer, & puis ie feray tout ce que tu m'as prescrit: ie ne cōmenceray point, luy reparty-ie, car si tu estois guaray, pendant que ie prierois tu attribuerois ta santé à ton tambour, que tu n'aurois pas quitté; & non pas au Dieu que i'adore, lequel seul te peut guarir; non, me dit-il, ie ne croiray pas que cela vienne de mon tambour, i'ay chanté & fait tout ce que ie sçauois, & n'ay peu sauuer la vie à pas vn; moy-mesme estāt malade ie fais ioüer pour me guarir tous

262 *Relation de la Nouvelle France,*
les ressorts de mon art, & me voilà plus
mal que iamais : j'ay employé toutes
mes inuentions pour sauuer la vie à mes
enfans, notamment au dernier qui est
mort depuis peu, & pour conseruer ma
femme qui vient de trespasser, tout ce-
la ne m'a point reüssi, & partant si tu me
guaris, ie n'attribueray point ma santé
à mon tambour, ny à mes chansons. Le
luy répondis que ie ne pouuois pas le
guarir ; mais que mon Dieu pouuoit
tout, qu'au reste il ne falloit point faire
de marché avec luy, ny luy prescrire
des conditions comme il faisoit, disant
qu'il me guarisse premierement, & puis
ie croiray en luy : dispose toy, luy fil ie,
de ton costé, & sa bonté ne te manque-
ra pas, que s'il ne te donne la santé du
corps, il te donnera la santé de l'ame qui
est incomparablement plus à priser. Ne
me parle point de l'ame, me repart-il,
c'est de quoy ie ne me soucie pas : voila
(me monstrant sa chair) ce que j'ayme,
c'est le corps que ie chersis, pour l'ame
ie ne la voy point, en arriue ce qui pour-
ra. As tu de l'esprit, luy fil- ie ? tu parle
comme les bestes, les chiens n'ayment
que les corps ; celuy qui a fait le Soleil

pour t'éclairer, n'a il rien préparé de plus grand à ton ame, qu'à l'ame d'un chien? Si tu n'ayme que ton corps tu perdras le corps & l'ame, si vne beste pouuoit parler elle ne parleroit que de son corps & de sa chair, n'as-tu rien par dessus les bestes qui sont faites pour te servir? n'ayme-tu que la chair & le sang? ton ame est-elle l'ame d'un chien que tu la traite avec un tel mépris? peut estre que tu dis vray, me répond-il, & qu'il y a quelque chose de bon en l'autre vie: mais nous autres en ce pays-cy n'en scauons rien, que si tu me rends la santé ie feray ce que tu voudras. Ce pauvre miserable ne peut iamais releuer sa pensée plus haut que la terre: ne voyant donc aucune disposition en cet esprit superbe, qui croyoit pouuoir obliger Dieu, s'il croyoit en luy, ie le quittay pour lors, & me retiray pour reposer, car il estoit bien auant dans la nuit.

Le 3. de Decembre nous cōmençasmes nostre quatriesme station, ayans délogé sans trompette, mais non pas sans tambour: car le Sorcier n'oublioit iamais le sien, nous plantasmes nostre camp proche d'un fleuue large & rapi-

264 *Relation de la Nouvelle France,*
de, mais peu profond, ils le nomment
Capititchiouetz, il se va dégorgé dans
le grand fleuve de saint Laurens, quasi
vis à vis de Tadoussac, nos Sauvages
n'ayans point icy de viandes pour faire
des festins, ils faisoient des banquets de
fumée, s'inuitans les vns les autres, dans
leurs cabanes, & faisans la ronde à vn
petit plat de terre remply de Tabac,
chacun en prenoit vne cornerée qu'il re-
duisoit en fumée, remettant la main au
plat s'il vouloit petuner dauantage: l'af-
fection qu'ils portent à ceste herbe est
au delà de toute creance, ils s'endormēt
le cabanet en la bouche, ils se leuent par
fois la nuit pour petuner, ils s'arrestent
souuent en chemin pour le mesme su-
jet, c'est la premiere action qu'ils font
rentrant dans leurs cabanes: ie leur ay
battu le fusil pour les faire petuner en
ramants dans vn canot, ie leur ay veu
souuent manger le baston de leur calu-
met, n'ayans plus de petun, ie leur ay
veu racler & pulueriser vn calumet de
bois pour petuner, disons avec com-
passion qu'ils passent leur vie dans la fu-
mée, & qu'ils tombent à la mort dans le
feu.

J'auois porté du petun avec moy, non pour mō vsage, car ie n'en prends point, j'en donnay largement selon que j'en auois à plusieurs Sauvages; m'en reseruant vne partie pour tirer de l'Apostat quelque mot de sa langue; car il ne m'eust pas dit vne parole qu'en le payât de ceste monnoye, quand nos gens eurent consommé ce que ie leur auois donné, & ce qu'ils auoient en leur particulier, ie n'auois plus de paix, le Sorcier me pressoit avec vne importunité si audacieuse, que ie ne le pouuois souffrir, tous les autres sembloient me vouloir manger, quand ie leur en refusois: j'auois beau leur dire qu'ils n'auoient point de consideration, que ie leur en auois plus donné trois fois que ie ne m'estois reserué; vous voyez, leur disois-ie, que j'ayme vostre langue, & qu'il faut que ie l'achepte avec cét argent, que s'il me manque on ne m'enseignera pas vn mot, vous voyez que s'il me faut vn verre d'eau, il faut que j'en aille chercher bien loing, ou que ie dōne vn bout de petun à vn enfant pour m'en aller querir; vous me dites que le petun rassasie, si la famine qui nous presse cōtinuë, j'en

veux faire l'experience, laissez moy ce peu que j'ay de reserve, il me fut impossible de resister à leur importunité, il fallut tirer iusques au bout, ce ne fut pas sans estonnement de voir des personnes si passionnées pour de la fumée.

Le sixiesme du mesme mois, nous délogeasmes pour la cinquiesme fois, il m'arriva vne disgrâce au départ, au lieu de prédre le vray chemin, ie me iettay dans vn autre que nos chasseurs auoient fort battu, ie vay donc fort loing sans prendre garde que ie me perdois, ayant fait vne longue traitte, ie m'apperceu que mon chemin se diuisoit en cinq ou six autres, qui tiroient qui deçà, qui delà, me voila demeuré tout court, il y auoit vn petit enfant qui m'auoit fuiuy, ie ne l'osois quitter, car aussi-tost il se mettoit à pleurer, l'enfilay tantost l'vn, tantost l'autre de ces sentiers, & voyant qu'ils tournoient çà & là, & qu'ils n'estoient marquez que d'vne sorte de raquette, ie concluds que ces chemins ne conduisoient point au lieu où mes Sauvages alloient cabaner, ie ne sçauois que faire du petit garçon: car s'estant apperceu de nostre erreur il ne m'osoit

perdre de veuë sans se pasmer ; d'ailleurs n'ayant qu'environ six ans il ne me pouuoit pas suiure, car ie doublois mes pas : ie m'aduisay de luy laisser mon manteau, pour marque que ie retournerois, si ie trouuois nostre vray chemin, luy faisant signe qu'il m'attendist, car nous ne nous attendions pas l'vn l'autre: ie iettay donc mon manteau sur la neige, & m'en reuay sur mes brisées criant de temps en temps pour me faire entendre de nos gens, si tant est que le bon chemin ne fust pas loing de moy; ie crie, j'appelle dans ces grands bois, personne ne répond, tout est dans vn profond silence, les arbres mesme ne faisoient aucun bruit, car il ne faisoit point de vent: le froid estoit si violent que ie m'attendois infailliblemēt de mourir la nuit au cas qu'il me la fallust passer sur la neige, n'ayant ny hache ny fusil pour faire du feu; ie vay, ie viens, ie tourne de tous costez, ie ne trouue rien qui ne m'égare dauantage: la derniere chose que l'homme quitte c'est l'esperance, ie la tenois tousiours par vn petit bout, me figurant à toute heure que j'allois trouuer mon chemin; mais enfin apres

268 *Relation de la Nouvelle France,*
auoir bien tourné, voyant que les crea-
tures ne me pouuoient donner aucun
secours, ie m'arrestay pour preséter mes
petites prieres au Createur dont ie
voyois ces grands bois tout remplis
aussi bien que le reste du monde: il me
vint vne pensée que ie n'estois pas per-
du, puis que Dieu sçauoit bien où i'e-
stois, & ruminant ceste verité en mon
esprit, ie tire doucement vers le fleue
que i'auois trauersé au sortir de la caba-
ne; ie crie, j'appelle de rechef, tout le
monde estoit desia bien loing; ie com-
mençois desia à laisser cheoit de mes
mains le petit filet de l'esperance que
i'auois tenu iusques alors, quand i'adui-
say quelques vestiges de raquette der-
riere des broussailles, ie m'y transpor-
te, & *vidi vestigia virorum, & mulierum &*
infantium, en vn mot ie trouue ce que
i'auois cherché fort long-temps, au
commencement ie n'estois pas asseuré
que c'estoit là vn bon chemin, voila
pourquoy ie me diligentay de le reco-
gnoistre: étant desia bien auancé ie
trouue l'Apostat qui nous venoit cher-
cher, il me demanda où estoit ce petit
enfant, ie luy repars que ie l'auois laissé

aupres de mon manteau : j'ay, me dit-il, trouué vostre manteau & l'ay reporté à la nouvelle cabane; mais ie n'ay point veu l'enfant : me voila bien estonné, de l'aller chercher, c'estoit me perdre vne autre fois; ie prie l'Apostat d'y aller, il fit la sourde oreille, ie tire droit à la cabane pour en donner aduis, où enfin j'arriuay tout brisé & tout moulu pour la difficulté & pour la longueur des chemins que j'auois fait sans trouuer hostellerie que des ruisseaux glacez : si tost que les Sauvages me virent ils me demandent où estoit le petit garçon, crians que ie l'auois perdu, ie leur raconte l'histoire, les assurant que ie luy auois laissé tout exprez mon manteau pour l'aller retrouver, mais ayant quitté ce lieu là, ie ne sçauois où l'aller chercher, veu mesmement que ie n'en pouuois plus, n'ayant point mangé depuis le grand matin, & deux ou trois bouchées de boucan tant seulement, on me donna pour reconfort vn peu d'eau glacée, que ie fis chauffer dans vn chaudron fort sale, ce fut tout mon souper : car nos chasseurs n'ayans rien pris il fallut ieusner ce iour-là.

270 *Relation de la Nouvelle France,*
Pour l'enfant, deux femmes m'ayans ouy
depeindre l'endroit où ie l'auois laissé,
coniecturant où il auoit tiré , l'allerent
chercher, & le trouuerent. Il ne faut pas
s'estonner si vn François se perd quel-
quesfois dans ces forests, i'ay veu de nos
plus habiles Sauuages s'y esgarer plus
d'vn iour entier.

Le 20. de Decembre , quoy que les
Sauuages ne se mettent pas ordinaire-
ment en chemin pendant le mauuais
temps, si fallut-il decabanner durant la
pluye, & desloger à petit bruit sans des-
ieuner, la fin nous faisoit marcher, mais
le mal est , qu'elle nous suiuoit par tout
où nous allions ; car nous ne trouuions
par tout, ou fort peu, ou point de chasse:
En ceste station, qui fut la sixiesme , le
Renegat me vint dire que les Sauuages
estoyent fort espouuantez, & mon hoste
m'abordant tout pensif, me demanda si
ie ne scauois point quelque remede à
leur mal-heur, il n'y a pas, me disoit il,
assez de neige pour tuer l'Orignac , des
Castors, & des Porcs-espics, nous n'en
trouuons quasi point, que ferons nous? ne
sçais tu point ce qui nous doit arriuer?
ne sens tu point dans toy-mesme ce qu'il

faut faire ? Je luy voulus dire que nostre Dieu estoit tres-bon , & tres puissant, qu'il falloit que nous eussions recours à sa misericorde, mais cōme ie ne parlois pas bien, ie priay l'Apostat de me seruir de truchement; ce miserable est possédé d'vn diable muet , iamais il ne voulut parler.

Le 24. Decembre, veille de la naissance de nostre Sauueur, nous decampasmes pour la septiesme fois, nous partismes sans manger, nous cheminasmes vn assez long temps; nous trauillasmes à faire nostre maison, & pour nostre souper N.S. nous donna vn Porc-espice gros comme vn cochon de lait, & vn lieure, c'estoit peu pour dix-huict ou vingt personnes que nous estions, il est vray, mais la sainte Vierge & son glorieux Espoux saint Ioseph, ne furent pas si bien traittez à mesme iour dans l'estable de Bethleem.

Le lendemain iour de resiouissance parmy les Chrestiens, pour l'enfant nouveau né, fust pour nous vn iour de ieunesse, on ne me donna rien du tout à manger; la faim qui fait sortir le loup du bois, m'y fit entrer plus auant, pour chercher

272 *Relation de la Nouvelle France,*
des petits bouts d'arbres que ie m'ageois
avec delices, des femmes ayant ietté aux
chiens par mesgarde ou autrement, quel-
ques rongneures de peaux dont on fait
les cordes des raquettes, ie les ramassay,
& en fis vn bon disner, quoy que les
chiens mesmes, quand ils auoient tant
soit peu à manger, n'en voulussent pas
gouster : l'ay souuent mangé, notam-
ment ce mois cy, des raclures d'escor-
ces, des rongneures de peaux, & autres
choses semblables, & cependant ie ne
m'en suis point trouué mal.

Le mesme iour de Noël ie m'en allay
sur le soir visiter nos voisins, nous n'e-
stions plus que deux cabanes, celle du
Sauuage Ekhennabamate auoit tiré
d'vn autre costé depuis cinq ou six
iours, à raison qu'il n'y auoit pas assez de
chasse pour nourrir tout le monde, ie
trouuay deux ieunes chasseurs tout tri-
stes, pour n'auoir rien pris ce iour là, ny le
precedent, ils estoient comme tous les
autres maigres & defaits, taciturnes &
fort pensifs, comme gens qui ne pou-
uoient mourir qu'à regret, cela me tou-
cha le cœur, apres leur auoir dit quelque
parole de consolation, & donné quel-
que

que esperance de chose meilleure, ie me retiray en ma cabane pour prier Dieu, l'Apostat me demāda quel iour il estoit? il est aujourd'huy la feste de Noël, luy respondis-je; Il fut vn peu touché, & se tournant vers le Sorcier, il luy dit, qu'à tel iour estoit né le Fils de Dieu que nous adorions nommé IESVS : Remarquant en luy quelque estonnement, ie luy dis que Dieu vsoit ordinairement de largesse en ces bons iours, & que si nous auions recours à luy qu'il nous assisteroit infailliblement ; à cela point de parole, mais aussi point de contrarieté : prenant donc l'occasion au poil, ie le priay de me tourner en sa langue deux petites Oraisons, dont i'en dirois l'vne, & les Sauvages l'autre. Esperant que nous serions secourus , l'extremité où nous estions reduits luy fit accorder que de bond, que de volée ce que ie demandois. Je composay sur l'heure deux petites prieres, qu'il me tourna en Sauvage, me promettant en outre qu'il me seruiroit d'interprete si i'assemblois les Sauvages , me voila fort content. Je recommande l'affaire à N. S. & le lendemain matin ie dresse vn petit Oratoire, ie pends aux

274 *Relation de la Nouvelle France,*
perches de la cabane vne seruiette. que
i'auois portée, sur laquelle i'attachay vn
petit Crucifix & vn Reliquaire, que
deux personnes fort Religieuses m'ont
enuoyé: ie tire encore quelque Image
de mon Breuiare, cela fait ie fais ap-
peller tous les Sauuages de nos deux ca-
banes, & ie leur fais entendre tant par
mon begayemēt, que par la bouche d'vn
Renegat, que la crainte de mourir de
faim faisoit parler, qu'il ne tiendroit qu'à
eux qu'ils ne fussent secourus, ie leur dis
que nostre Dieu est la bonté mesme, que
rien ne luy estoit impossible, qu'encore
bien qu'on l'eust mesprisé, que si neant-
moins on croyoit, & si on esperoit en luy
d'vn bon cœur, qu'il se montreroit fa-
uorable: Or comme ces pauures gens
n'auoient plus d'esperance en leurs arcs,
ny en leurs flesches, ils me tesmoignerēt
vn grand contentement de ce que ie les
auois assemblez, m'assurant qu'ils fe-
roient tout ce que ie leur commande-
rois; ie prens mon papier & leur lis l'O-
raison que ie desirois qu'ils fissent, leur
demandant s'ils estoient contens d'ad-
dresser au Dieu que i'adorois ces paroles
de tout leur cœur, & sans feintise; ils me

respondent tous *nimiroueritenan*, *nimiro-ueritenan*, nous en sommes cōtens, nous en sōmes contens. Je me mets le premier à genoux, & eux tous avec moy, iettans les yeux sur nostre petit Oratoire, le seul Sorcier demeuroit assis, mais luy ayant demandé s'il n'envouloit pas estre aussi bien que les autres, il fit comme il me voyoit faire, nous estions testes nuës, ioignans tous les mains & les esleuans vers le Ciel, ie commençay donc à faire ceste Oraison tout haut en leur langue.

Mon Seigneur qui auez tout fait, qui voyez tout, & qui cognoissez tout, faites nous misericorde. O I E S V S, fils du Tout-puissant, qui auez pris chair humaine pour nous, qui estes né pour nous d'une Vierge, qui estes mort pour nous, qui estes resuscité & monté au Ciel pour nous, vous auez promis que si on demandoit quelque chose en vostre nom que vous l'accorderiez : ie vous supplie de tout mon cœur de donner la nourriture à ce pauvre peuple, qui veut croire en vous, & qui vous veut obeïr, ce peuple vous promet entierement que si vous le setourez qu'il croira parfaitement en vous, & qu'il vous obeïra

276 *Relation de la Nouvelle France,*
de tout son cœur, Mon Seigneur, exau-
cez ma priere, ie vous presente ma vie
pour ce peuple tres content de mourir
à ce qu'ils vivent, & qu'ils vous cognois-
sent. Ainsi soit-il.

A ces paroles de mourir pour eux qu'il
ie proferois pour gagner leur affection,
quoy qu'en effect ie le disois de bon
cœur, mon heste m'arresta & me dit, re-
tranche ces paroles, car nous t'aymons
tous, & ne desirons pas que tu meure:
ie vous veux témoigner, leur réparifi-
c, que ie vous aime, & que ie donne-
rois volontiers ma vie pour vostre sa-
lut, tant c'est chose grande que d'estre
sauué. Apres que i'eus fait ceste Orai-
son, chacun d'eux à mains iointes, teste
nuë, & les genoux en terre, comme j'ay
remarqué, profeta la suivante, que ie
prononçois deuant-eux fort posément.

Grand Seigneur qui auez fait le ciel
& la terre, vous sçauiez tout, vous pou-
uez tout, ie vous promets de tout mon
cœur (ie ne sçauois vous mentir) ie
vous promets entierement, que s'il vous
plaist nous donner nostre nourriture,
que ie vous obeiray cordialement, que
ie croiray assurement en vous, ie vous

promets sans feintise, que ie feray tout ce qu'on me dira deuoir estre fait pour vostre amour, aydez nous, vous le pouuez faire, ie feray assurement ce qu'on m'enseignera deuoir estre fait pour l'amour de vous, ie le promets sans feintise, ie ne ments pas, ie ne scaurois vous mentir, aydez nous à croire en vous parfaitement, puis que vous estes mort pour nous. Ainsi soit-il.

Ils firent tous ceste priere, & l'Apostat & le Sorcier aussi bien que les autres, c'est à Dieu de iuger de leurs cœurs, ie leur dis apres cela qu'ils s'en allassent à la chasse avec confiance, ce qu'ils firent, la plus part rémoignans par leur visage & par leurs paroles qu'ils auoient pris plaisir en ceste action; mais auant que d'en voir le succez couchons en leur langue ces deux Oraisons, afin qu'on voye l'œconomie de leurs paroles, & leur façon de s'enoncer.

Nou xhimame missi ca xhichitaien missi,
 Mon Capitaine tout qui as fait tout,
xhesteritamen missi, ouibatamen chaoueri-
 qui sçais tout, qui vois, aye pitie
minan. Iesus oucauchichai missi ca nitaouitât
 de nous, Iesus Fils tout qui a fait

278 *Relation de la Nouvelle France,*
Niran ca outchi, arichirinicassouien, niran
 de nous qui à cause es fait hōme de nous
ca outchi, iriniouien iscauechich, niran ca
 qui à cause es né d'une fille de nous, qui
outchi nipien, niran ca outchi ouascoukhi,
 à cause es mort de no⁹, qui à cause au ciel
itoutaien; egou khisitait, nitichenicassouiniki,
 es allé ainsi tu disois en mon nom
khégoueia netou tamagaouian niga chaoueri-
 quel que chose si ie suis requis i'ẽ auraypi-
kan, khitaia mihitin naspich ou mitchimi,
 tié, ie te prie entierement la nourriture
a richiriniou miri, ca oustapouetasc,
 à ce peuple dōne qui veul croire en toy,
ca ouipamitasc, arichiriniou khiticou
 qui te veul obeyr, ce peuple te dit
naspich, ouitchihien kbigatapouetatin
 entierement, si tu m'ayde ie te croyray
naspich, khiga pamtatim naspich, Nou-
 parfaitement ie t'obeiray entierement mon
khimame chaoueritamitaouitou oui
 Capitaine aye pitié de ce que ie dis, si tu
michoutchi nipoufen, iterimien
 veul en contrechāge ma mort penser
ouirouau mag iriniouisonan, egou inoufen.
 quant à eux qu'ils vivent, ainsi soit-il.

Voicy celle qu'ils prononcèrent.

Khicheoukhiran ca khichitaien ouafcou,
 Grand Capitaine qui as fait le Ciel
mag asti, missi khikhisteriten, missi kbi-
 & la Terre tout tu sçais toute chose, tu
picoutan, khittin naspich, tanté
 fais bien ie te dis entierement comment
bona oukhiran? khittin naspich, oui mi-
 pourrois-je m'êtir? ie te dis sãs feintise si
riatchi nimitchiminan, ochitau
 tu no⁹ veuXdôner nostre nourriture tout
tapoué khiga pamitatin, ochitau,
 expres assurement ie t'obeiray tout ex-
tapoué khiga tapouetatin, khittin
 pres, en verité ie te croiray, ie te le dis
naspich, niga tin missi khè eitigaouané;
 entierement, ie feray tout ce qu'ô me dira
kbit kbe, outchi khian, outchihinan,
 de toy à cause ie le feray ayde nous
khiga kbi outchi binan, naspich niga
 tu nous peux ayder absolument ie feray
tin missi, khè eitigaouané kbit kbe, outchi
 tout ce qu'on me dira de toy à cause
khian, Khittin naspich, nama
 ie te feray ie te le dis sans feintise, ie ne
nukhirassin, nama khinita khirassiatin,
 mens pas; ie ne te sçaurois mentir,
outchihinan khigai tapouetatinan nas-
 ayde nous affin que nous te croyons par-

280 *Relation de la Nouvelle France,*
Pich ; ouitchibinan mag missi irinioua-
faietemēt, ayde nous puis de tous les hō-
khi ouerchi nipouané. Egon inoufin,
mes à cause tu es mort, ainsi soit-il.

Nos chasseurs ayans fait leurs prieres s'en allerent, qui deça qui delà chercher de quoy manger, mon hoste & deux ieunes hommes s'en vont voir vne cabane de Castors, qu'ils auoient voulu quitter desesperans d'y rien prendre, il en prit trois pour sa part : l'estant allé voir apres midy, ie luy en vis prendre vn de mes yeux, ses compagnons en prirent aussi ie ne sçay pas combien. le Sorcier estant allé ce iour là a la chasse avec vn sien ieune neueu, prit vn Porc epic, & découurit la piste d'vn Orignac qui fut depuis tué à coup de fleches, contre l'attente de tous tant qu'ils estoient, n'y ayant que fort peu de neige, vn ieune Hiroquois, dont ie parleray cy apres, tua aussi vn fort beau Porc-epic ; bref chacun prit quelque chose, il n'y eut que l'Apostat qui reuint les mains vuides, le soir mon hoste apportant trois Castors, comme il rentroit dans la cabane ie luy tendis la main, il s'en vint tout ioyeux vers moy recognoissant le

secours de Dieu, & demandant ce qu'il deuoit faire, ie luy dis *Nicanu*, mon bien aymé, il faut remercier Dieu qui nous a assisté; voila bien dequoy, dit l'Apostat, nous n'eussions pas laissé de trouuer cela sans l'ayde de Dieu. A ces paroles ie ne sçais quels mouuemens ne sentit mô cœur, mais si ce traistre m'eust donné vn coup de poignard, il ne m'eust pas plus attristé, il ne falloit que ces paroles pour tout perdre, mon hoste ne laissa point de me dire qu'il feroit ce que ie voudrois, & il se fust mis en deuoir, si le Sorcier ne se fust point ietté à la trauerse; car l'Apostat n'a point d'authorité parmy les Sauvages, ie voulu attendre le festin qu'on deuoit faire, où tous les Sauvages se deuoient trouuer; afin qu'ayant deuant leurs yeux les presents que nostre Seigneur leur auoit fait, ils fussent mieux disposez à recognostre son assistance; mais comme ie vins à leur vouloir parler, le Renegat fasché de ce que luy seul n'auoit rien pris, non seulement ne me voulut pas ayder, ains au contraire il m'imposa silence me commandant tout nettement de me taire; non feray pas luy dis-je, si vous estes

282 *Relation de la Nonnelle France,*
ingrat les autres ne le seront pas, le Sorcier voyant qu'on estoit assez disposé à m'écouter; croyant que si on me prestoit l'oreille il perdroit autant de son credit, me dit d'une façon arrogante, tais-toy, tu n'as point d'esprit, il n'est pas temps de parler, mais de manger; ie luy voulu demander s'il auoit des eux, s'il ne voyoit pas manifestement le seruiue de Dieu, mais il ne me voulut pas écouter; les autres qui estoient dans vn profond silence, voyans que le Sorcier m'estoit contraire, n'oserent pas m'inuiter à parler: si bien que celuy qui faisoit le festin se mit à le distribuer, & les autres à manger; voila mes pourceaux qui deuorent le gland sans regarder celuy qui leur abbat, c'est à qui se réiouira dauantage, ils estoient remplis de contentement & moy de tristesse, si fallut-il bien se remettre à la volonté de Dieu, l'heure de ce peuple n'est pas encore venue.

Cecy se passa le Lundy, le Mercredy suiuant mon hoste & vn ieune chasseur tuerent à coups de fleches l'Orignac dont ils auoient veu les traces, ils en virent d'autres depuis, mais comme

il y auoit fort peu de neige ils n'en peurent iamais approcher à la portée de leurs arcs, si tost qu'ils eurent ceste proye ils la mirent en pieces, en apportant vne bonne partie dans nos cabannes, & enseuelissans le reste sous la neige; voila tout le monde en ioye, on fait vn grand banquet où iefus inuité, voyant les grandes pieces de chair qu'on donnoit à vn chacun, ie demanday à l'Apostat si c'estoit vn festin à manger tout, & m'ayant dit qu'ouy, il est impossible, luy reparty-ie, que ie mange tout ce qu'on m'a donné, si faut-il bien, me répondit-il, que vous le mangiez, les autres sont assez empeschez à manger leur part, il faut que vous mangiez la vostre: ie luy fais entédre que Dieu deffendoit ces excez, & que ie ne le cōmettrois point y allast-il de la vie, ce mechant blasphemateur pour animer les autres contre moy, leur dit que Dieu estoit fasché de ce qu'ils auoient à manger: Je ne dis pas cela, luy repliquay-ie en Sauvage, mais bien qu'il deffend de manger avec excez, le Sorcier me repart, ie n'ay iamais plus grand bien sinon quand ie suis saoul. Or comme ie ne pouuois venir à

284 *Relation de la Nouvelle France,*
bout de ma portion, i'inuite vn Sauua-
ge mon voisin d'en prendre vne partie,
luy donnant du petun en recompense
de ce qu'il mangeoit pour moy, i'en iette
vne autre partie secrettement aux
chiens, les Sauvages s'en estans doutez
par la querelle qui suruint entre ces ani-
maux, se mirent à crier contre moy, di-
sans que ie cõtaminois leur festin, qu'ils
ne prendroient plus rien, & que nous
mourrions de faim, les femmes & les
enfans ayans sceu cela, me regardoient
par apres comme vn tres-meschant
homme, me reprochant avec dedain
que ie les ferois mourir, & veritable-
ment si Dieu ne nous eust donné rien
de long-temps, i'estois en danger d'e-
stre mis à mort pour auoir commis vn
tel sacrilege: voila iusques où s'estend
leur superstition, pour obuier à cét in-
conuenient: les autres fois on me fit ma
part plus petite, & encore me dit-on
que ie n'en mâgeasse sinon que ce que ie
voudrois, qu'eux mangeroient le reste,
mais sur tout que ie me donnasse bien
de garde de rien ietter aux chiens.

Le trentiesme du mesme mois de De-
cembre, nous decabanasmes, faisans

ance,
uua-
rtie,
ense
iette
aux
utez
ani-
y, di-
u'ils
nous
z les
ient
nant
dain
ble-
rien
d'e-
s vn
tend
e in-
t ma
t on
ue ie
este,
bien

chemin nous passasmes sur deux beaux lacs tout glacez; nous tirions vers l'endroit où estoit la cache de nostre Orignac, qui ne dura guere en ceste huitiesme demeure.

Le Sorcier me demanda si en verité
aymois l'autre vie que ie luy auois si-
guré remplie de tous biens, ayant ré-
pondu que ie l'aymois en effect; & moy,
dit-il, ie la hai: car il faut mourir pour y
aller; & c'est dequoy ie n'ay point d'en-
ue, que si l'auois la pensée & la crean-
ce que ceste vie est miserable, & que
l'autre est pleine de delices, ie me tuë-
rois moy-mesme pour me deliurer de
l'vne, & iouir de l'autre: le luy repars
que Dieu nous defendoit de nous tuer,
ny de tuer autruy; & que si nous nous
passions mourir nous descendrions dans
la vie de malheur, pour auoir contre-
uenir à ses commandemens: Hé bien,
dit il, ne te tuë point toy-mesme; mais
moy ie te tuëray pour te faire plaisir,
fin que tu ailles au Ciel, & que tu iouis-
se des plaisirs que tu dis: le me souffris,
luy repliquant que ie ne pouuois pas
consentir qu'on m'ostast la vie sans pe-
cher: le vois bien, me fit-il, en se mo-

De
sans

286 *Relation de la Nouvelle France,*
quant que tu n'as pas encore envie de
mourir non plus que moy, non pas re-
pliquay-ie en cooperant à ma mort.

En ce mesme temps nos chasseurs
ayans poursuiuy vn Orignac, & ne
l'ayans peu prendre, l'Apostat se mit à
blasphemer, disant aux Sauvages, le
Dieu qui est marry quand nous man-
geons, est maintenant bien ayse de ce
que nous n'auons pas de quoy disner: &
voyant vne autre fois qu'on apportoit
quelques Porcs-espits, Dieu, disoit-il,
se va fascher de ce que nous nous saou-
lerons. O langue impie que tu seras
chastie! esprit brutal que tu seras con-
fus, si Dieu ne te fait misericorde! que
les Anges & les saintes Ames redou-
blent autant de fois leur Cantique
d'honneur & des loüanges, que cet
athée le blasphemera; ce pauvre misé-
rable ne laisse pas par fois d'auoir quel-
ques craintes de l'enfer, qu'il tasche
d'étouffer tant qu'il peut, comme ie le
menaçois vn iour de ces tourmens, peut
estre, me fit-il, que nous autres n'auons
point d'ame, ou que nos ames ne
sont pas faites comme les vostres,
ou qu'elles ne vont point en mesme

endroit: qui est iamais venu de ce pays
là pour nous en dire des nouvelles? ie
luy reparty qu'õ ne pouuoit voir le Ciel
sans cognoistre qu'il y a vn Dieu, qu'on
ne peut conceuoir qu'il y a vn Dieu, sans
conceuoir qu'il 'est iuste, & par conse-
quent qu'il rend à vn chacun selon ses
œuvres, d'où s'enfuient de grandes re-
compenses, ou de grands chastimens:
cela est bon, repliqua-il, pour vous au-
tres que Dieu assiste, mais il n'a point
soin de nous: car quoy qu'il fasse, nous
ne laisserons pas de mourir de faim, ou
de trouuer de la chasse; iamais cét esprit
hebeté ne peut conceuoir que Dieu
gouuerne la grande famille du monde,
auec plus de cognoissance & plus de
soin qu'un Roy ne gouuerne son Royau-
me, & vn pere de famille sa maison; ie
serois trop long de rapporter tout ce
que ie luy dis sur ses blasphemes & sur
ses resueries.

Le quatriesme de Ianuier de ceste an-
née mil six cens trente quatre, nous al-
lâmes faire nostre habitation depuis
nostre depart des riués du grand fleue
cherchant tousiours à viure. l'obiectay
en cét endroit au Sorcier qu'il n'estoit

288 *Relation de la Nouvelle France,*
pas bon Prophete, car il m'auoit assure
ré les deux dernieres fois que nous
auions decabané, qu'il neigeroit abon
damment aussi tost que nous aurions
changé de demeure, ce qui se trouua
faux, i'ay rapportay cecy à mon hoste
pour luy oster, vne partie de la creance
qu'il a en cét homme qu'il adore, il me
répondit que le Sorcier ne m'auoit pas
assuré qu'il neigeroit, mais qu'il en
auoit seulement quelque pensée; non,
dis-je, il m'a assuré qu'il voyoit venir la
neige, & qu'elle tomberoit aussi-tost
que nous aurions cabané, *Khikhirafon,*
me fit-il, tu as menty, si tost que vous
leur dites quelque chose qu'ils ne veu
lent point accorder, ils vous payent de
ceste monnoye.

La veille des Rois, mon hoste me dit
qu'il auoit fait vn songe qui luy don
noit bien de l'apprehension; i'ay veu,
dit il, en dormant que nous estions re
duits en la derniere extremité de la
faim, & celuy que tu nous dis qui a tout
fait, m'a assuré que tu tomberas dans
vne telle langueur, que ne pouuant plus
mettre vn pied deuant l'autre tu mour
ras seul delaisé au milieu des bois, ie
grains

crains que mon songe ne soit que trop véritable : car nous voila autant que iamais dans la necessité faute de neige : i'eü quelque pensée que ce songeur me pouuoit bien iouer quelque mauuais traict, & m'abandonner tout seul pour faire du Prophete ; voila pourquoy ie me seruy de ses armes, opposant *altare contra altare*, songe contre songe : & moy, luy dis-ie, i'ay songé tout le contraire, car i'ay veu dans mon sommeil deux Orignaux, dont l'vn estoit desirué, & l'autre encore viuant, bon, dit le Sorcier, voila qui va bien, aye esperance, tu raconte de bonnes nouvelles, en effect i'auois fait ce songe quelques iours auparauant, hé bien, dis ie à mon hoste, lequel de nos deux songes sera trouué véritable, tu dis que nous mourrons de faim, & moy ie dis que non, il se mit à rire. Alors ie luy dis que les songes n'estoient que des mensonges, que ie ne m'appuyois point là dessus, que mon esperance estoit en celuy qui a tout fait, que ie craignois neantmoins qu'il ne nous chastiait, veu qu'aussi tost qu'ils auoient à manger, ils se gaussoient de

290 *Relation de la Nouvelle France,*
luy, notamment, l'Apostat, il n'a point
d'esprit, dirent-ils, ne prends pas garde
à luy.

Le iour que les trois Rois adorerent
nostre Seigneur, nous receusmes trois
mauuaises nouvelles; La premiere, que
le ieune Hyroquois estat allé à la chas-
se le iour precedent n'estoit point re-
tourné, & comme on scauoit bien que
la faim l'ayant affoibly il ne se pouuoit
pas beaucoup éloigner, on creut qu'il
estoit mort, ou demeuré en quelque en-
droit si debile pour n'auoir dequoy
manger, que la faim & le froid le tuä-
roient, en effect il n'a plus paru depuis,
quelques vns ont pensé qu'il pourroit
bien s'estre efforcé de retourner en son
pays; mais que la plus part assurent
qu'il est mort en quelque endroit sur la
neige, c'estoit l'un des trois prisonniers
à Tadoussac, dont i'ay parlé és premie-
res lettres que i'ay enuoyé de ce pais-
cy, les deux compatriotes furent execu-
tez à mort avec des cruantez nompä-
reilles, pour luy comme il estoit ieune
on luy sauua la vie à la requeste du sieur
Emery de Can, que nous priasmes d'in-

terceder pour luy, ce pauvre ieune homme s'en souuenoit fort bien, il auoit grande enuie de demeurer en nostre maison; mais le Sorcier à qui il appartenoit ne le voulut iamais donner ny vendre.

La seconde mauuaise nouvelle nous fut apportée par vn ieune Sauvage qui venoit d'vn autre cartier, lequel nous dit qu'vn Sauvage d'vne autre cabane plus estoignée estoit mort de disette, que ses gens estoient fort épouventez ne trouuans pas de quoy viure, & nous voyant dans la mesme necessité, cela l'estonnoit encore dauantage. La troisieme fut que nos gens decouurirent la piste de plusieurs Sauvages qui nous estoient plus voisins que nous ne pensions, car ils venoient chasser iusques sur nos marches, enleuans nostre proye & nostre vie tout ensemble: ces trois nouvelles abbatirent grandement nos Sauvages, l'alarme estoit par tous, on ne marchoit plus que la teste baissée, ie ne scay comme i'estois fait, mais ils me paroissent tous fort maigres, fort penus, & fort mornes, si l'Apostat m'eust voulu

292 *Relation de la Nouvelle France,*
ayder à porter & à gagner le Sorcier, c'e-
stoit bien le temps ; mais son diable
muet luy lioit sa langue.

Il faut que ie remarque en ce lieu le
peu d'estime que font de luy les Sauua-
ges, il est tombé dans vne grande con-
fusion, voulant éuiter vn petit reproche,
il a quitté les Chrestiens & le Christia-
nisme, ne pouuât souffrir quelques bro-
cards des Sauvages, qui se gaussoient
par fois de luy de ce qu'il estoit Seden-
taire, & non vagabond comme eux, &
maintenât il est leur ioüet & leur fallot,
il est esclaue du Sorcier, deuant lequel
il n'oseroit branler, ses freres & les au-
tres Sauvages m'ont dit souuent qu'il
n'auoit point d'esprit, que c'estoit vn
bufart, qu'il ressembloit à vn chien,
qu'il mourroit de faim si on ne le nour-
rissoit, qu'il s'égaroit dans les bois com-
me vn European, les femmes en font
leur entreten, si quelque enfant pleu-
roit n'ayant pas dequoy manger, elles
luy disoient, tais-toy, tais toy, ne pleu-
re point, *Betrichrich*, c'est ainsi qu'on le
nomme par mocquerie, rapportera vn
Castor, & tu mangeras ; quand elles

l'entendoient reuenir, allez voir, disoiēt elles aux enfans, s'il n'a point tué vne Orignac se gauffant de luy comme d'vn mauuais chasseur, qui est vn grand blafme parmy les Sauvages: car ces gens là ne scauroient trouuer ou retenir des femmes, l'Apostat en a desia eu quatre ou cinq à la faueur de ses freres, toutes l'ont quitté, celle qu'il auoit cēt hyuer me disoit qu'elle le quitteroit au Prin-temps, & si elle eust esté de ce pais, elle l'auroit quitté dès lors; j'apprends qu'en effect elle l'a quitté.

Certain iour nos chasseurs estans tous dehors, il se tint vn conseil des femmes dans nostre cabane: or, comme elles ne croyoient pas que ie les peusse entendre; elles parloient tout haut, & tout librement, déchirant en pieces ce pauvre Apostat, l'occasion estoit que le iour precedent il n'auoit rien rapporté à sa femme d'vn festin où il auoit esté inuité, & qui n'estoit pas à tout manger, ô le gourmand, disoient-elles, qui ne donne point à manger à sa femme: encore s'il pouuoit tuer quelque chose, il n'a point d'esprit, il mange tout

294 *Relation de la Nouvelle France,*
comme vn chien: il y eut vne grande
rumeur entre les femmes sur ce sujet:
car comme elles ne vont point ordinai-
rement aux festins, elles seroient bien
affligées, si leurs marys perdoient la
bonne coustume qu'ils ont de rappor-
ter leurs restes à leurs familles, le Re-
negat suruenant pendant que cés fem-
mes le depeignoient, elles sceurent
fort bien dissimuler leur ieu, luy témoi-
gnant vn aussi bon visage qu'à l'ordi-
naire, voire mesme celle qui en di-
soit plus de mal, luy donna vn bout de
petun, qui estoit pour lors vn grand
present.

Le neufiesme de Ianuier, vn Sauua-
ge nous venant visiter nous dit, qu'vn
homme & vne femme du lieu dont il
venoit estoient morts de faim, & que
plusieurs n'en pouuoient plus, le pau-
vre homme ieusna le iour de sa venuë
aussi bien que nous, pource qu'il n'y
auoit rien à manger, encore fallut-il
attendre iusques au lendemain à dix
heures de nuit, que mon hoste rappor-
ta deux Castors qui nous firent grand
bien.

Le iour suivant nos gens tuerent le second Orignac, ce qui causa par tout vne grande ioye, il est vray qu'elle fut vn peu troublée par l'arriuée d'un Sauvage, & de deux ou trois femmes, & d'un enfant que la famine alloit bien tost égorger, s'ils n'eussent fait rencontre de nostre cabane, ils estoient fort hideux, l'homme particulièrement plus que les femmes, dont l'une auoit accouché depuis dix iours dans les neiges, & dans la famine, ayant passé plusieurs iours sans manger.

Mais admirez s'il vous plaist l'amour que ces barbares se portent les vns aux autres, on ne demanda point à ces nouveaux hostes pourquoy ils venoient sur nos limites, s'ils ne scauoient pas bien que nous estions en aussi grand danger qu'eux, qu'ils nous venoient oster le morceau de la bouche; ains au contraire on les receut, non de paroles, mais d'effect, sans courtoisie extérieure, car les Sauvages n'en ont point, mais non pas sans charité: on leur ietta de grandes pieces de l'Orignac nouvellement tué,

296 *Relation de la Nouvelle France,*
sans leur dire autre parole, *missoukoo*
mangez, aussi leur eust on fait grand
tort d'appliquer pour lors leurs bou-
ches à autre vſage : pendant qu'ils
mangeoient on prepara vn festin, au-
quel ils furent traittez à grand plat,
ie vous en répons : car la portion
qu'on leur donna à chacun, sortoit
beaucoup hors de leurs *ouragans* qui
sont tres capables.

Le seiziesme du mesme mois nous
battismes la campagne, & ne pouuans
arriuer au lieu où nous pretendions,
nous ne fismes que gister dans vne ho-
stelerie que nous dressasmes à la haste,
& le lendemain nous poursuiuismes no-
stre chemin passans sur vne monta-
gne si haute, qu'encore que nous ne
montassions point iusques au sommet,
qui me paroissoit armé d'horribles ro-
chers, neantmoins le Sorcier me dit,
que si le Ciel obscurcy d'vn brouillard
eust esté serain nous eussions veu à
mesme tēps Kebec & Tadoussac, esloi-
gnez l'vn de l'autre de quarante lieuës
pour le moins, ie voyois au dessous de
moy avec horreur des precipices, qui me

faisoient trembler, l'apperceuois des montagnes au milieu de quelques plaines qui me paroissoient comme des petites tours, ou plustost comme de petits chasteaux, quoy qu'en effect elles fussent fort grandes & fort hautes: figurez vous quelle peine ont ces barbares de traïner si haut leur bagage, i'auois de la peine à monter, i'en trouuois encore plus à descendre: car quoy que ie m'essoignasse des precipices, neantmoins la pente estoit si roide, qu'il estoit fort aisé de rouler à bas, & de s'aller fendre la teste contre vn arbre.

Le vingt neuuiesme nous acheuames de descendre ceste montagne portant nostre maison sur la pente d'vne autre où nous allasmes: voila le terme de nostre pelerinage, nous commencerons d'oresnauant à tourner bride & à tirer vers l'Isle où nous auons laissé nostre Chaloupe, nous vismes icy les sources de deux petits fleuues, qui se vont rendre dans vn fleuue aussi grand au dire de nos Sauvages, que le fleuue de S. Laurens, ils l'appellent *Oueraonachticon*.

Ceste douziesme demeure nous a deliuré de la famine, car les neiges se trouuant hautes assez pour arrester les grandes iambes de l'Elan, nous eufmes dequoy manger. Au commencement ce n'estoient que festins & que danses, mais cela ne dura pas, car on se mit bien-tost à faire seicherie passant de la famine dans la bonne nourriture, ie me portay bien: mais passant de la chair fraische au boucan ie tombay malade, & ne recouray point entierement la fanté que trois semaines apres mon retour en nostre petite maisonnette. Il est vray que depuis le commencement de Feurier iusques en Aupil nous eufmes tousiours dequoy manger, mais d'un boucan si dur & si sale & en si petite quantité, horsmis quelques iours d'abondance qui se passoient en festins que nos Sauvages contoient ces derniers, mois aussi bien que les precedens entre les mois & les hyuers de leurs famines. Ils me disoient que pour estre traité mediocrement & sans patir, il nous falloit vn Elan gros comme vn bœuf en deux iours, tant à raison du

nombre que nous estions, comme aussi qu'on mange beaucoup de chair quand on n'a ny pain ny autre chose pour faire durer la viande, adioustez qu'ils sont grands disneurs, & que la chair d'Elan ne demeure pas long-temps dans l'estomach.

Le me suis oublié de dire ailleurs que les Sauvages content les années par les hyers, pour dire quel aage as-tu, ils disent combien d'hyers as-tu passé? ils content aussi par les nuicts comme nous faisons par les iours, au lieu que nous disons, il est arriué depuis trois iours, ils disent depuis trois nuicts.

Le cinquiesme de Feurier nous quitasmes nostre douziesme demeure pour aller faire la treiziesme, ie me trouuois fort mal, le Sorcier me tuoit avec ses cris, ses hurlemens, & son tambour, il me reprochoit incessamment que ie faisois l'orgueilleux, & que le *Manitou* m'auoit fait malade aussi bien que les autres. Ce n'est pas, luy disois-je, le *Manitou* ou le diable qui m'a causé ceste maladie, mais la mauuaise nourriture qui m'a gasté l'estomach, & les

300 *Relation de la Nouvelle France,*
autres trauaux qui m'ont debilité, tout
cela ne le contentoit point, il ne laif-
soit pas de m'attaquer, notamment en
la presence des Sauvages, disant que ie
m'estois mocqué du *Manitou*, & qu'il
s'estoit vangé de moy comme d'un su-
perbe. Vn iour comme il me faisoit ces
reproches ie me leue en mon seant, ie
luy dis, afin que tu sçache que ce n'est
point ton *Manitou* qui cause les ma-
ladies & qui tuë les hommes, escoute
comme ie luy parleray, ie m'escrie en
leur langue grossissant ma voix, appro-
che *Manitou*, vien demon, massacre
moy si tu as le pouuoir, ie te deffie, ie
me mocque de toy, ie ne te crains point,
tu n'as point de pouuoir sur ceux qui
croient & qui ayment Dieu, viens &
me tuë si tu as les mains libres, tu as
plus de peur de moy que ie n'ay de toy,
le Sorcier fut espouuenté, & me dit
pourquoy l'appelle tu? puis que tu ne le
crains pas, c'est signe que tu l'appelle
afin qu'il te tuë, non pas luy dis-je, mais
ie l'appelle afin que tu ayes cognoissan-
ce qu'il n'a point de puissance sur ceux
qui adorent le vray Dieu, & pour te fai-

re voir qu'il n'est pas la seule cause des maladies comme tu crois.

Le neufiesme du mesme mois de Fevrier nous battismes la campagne, le Sorcier nonobstant ma maladie me vouloit faire porter du bagage à route force, mais mon hoste eust pitié de moy, voire mesme m'ayant rencontré en chemin que ie n'en pouuois quasi plus, il prit de son bon gré ce que ie portois, & le mit sur sa traïsne.

Le quatorziesme & quinziemes nous fismes de longues traictes pour aller planter nostre cabane proche de deux petits Orignaux que mon hoste auoit tué: faisant chemin on reconneust la piste d'vn troisiemes, mon hoste fit arrester le camp pour l'aller descourir: i'estois en l'arriere garde de nostre armée, c'est à dire que ie venois doucement derriere les autres quand tout à coup ie vis paroistre cét Elan qui couroit droit à moy, & mon hoste apres, qui luy donnoit la chasse, la neige estoit fort haute, voila pourquoy il ne fit qu'environ cinq cens pas deuant que d'estre mis à mort, nous cabanames aupres & en fismes curée.

L'Apôstat continuant icy ses blasphemes, me demandoit deuant ses freres pour les animer contre Dieu, pourquoy ie priois celuy qui n'entendoit ny ne voyoit rien, ie le repris fort vertement & luy imposay silence.

Le sixiesme iour de Mars nous changeasmes de demeure, le Sorcier, le Renegat, & deux ieunes chasseurs tirerent deuant nous droit aux riués du grand fleue, l'occasion de cette separation fut que mon hoste braue chasseur ayant descouuert quatre Orignaux, & quantité de cabanes de Castors, ne pouuant luy seul en mesme temps chasser en tant d'endroits fort separez, le Sorcier mena ces ieunes chasseurs pour cōtre les Orignaux, & luy demeura pour les Castors: cette separation me fit du bien & du mal. Du bien, pource que ie fus deliuré du Sorcier, ie n'ay point de paroles pour declarer l'importunité de ce meschant homme. Du mal, pource que mon hoste ne prenant point d'Orignaux nous ne mangions que du boucan qui m'estoit fort contraire, que s'il prenoit des Castors on en faisoit seiche-

rie, excepté des petits que nous mangions, les plus beaux & les meilleurs estoient reseruez pour les festins qu'ils deuoient faire au Printemps, au lieu où ils s'estoient donnez le rendez-vous.

Le treiziesme du mesme mois nous fismes nostre dix-huictiesme demeure proche d'un fleuve dont les eaux me sembloient sucrées apres la saleté des neiges fonduës que nous beuions es stations precedentes dans vn chauderon gras & enfumé, ie commençay à ressentir en ce lieu l'incommodité du coucher sur la terre bien froide pendant l'hyuer & fort humide au Printemps, car le costé droit sur lequel ie reposois s'estourdit tellement par la froidure qu'il n'auoit quasi plus de sentiment: or craignant de ne remporter que la moitié de moy-mesme dans nostre petite maison, l'autre demeurante paralytique, ie promis vne chemise & vne petite robe à vn enfant pour vn meschât bout de peau d'Orignac que sa mere me donna, ceste peau non passée estoit bien aussi dure que la terre, mais non pas si humide,

304 *Relation de la Nouvelle France,*
i'en fis mon liët qui se trouua si courti
que la terre qui auoit iusques alors pris
possession de tout mon corps en retint
encore la moitié.

Depuis le depart du Sorcier, mon
hoste prenoit plaisir à me faire des que-
stions, notamment des choses naturel-
les, il me demanda vn iour comme la
terre estoit faite, & m'apportant vne
écorce & vn charbon, il me la fit dé-
crire, ie luy despeins donc les deux
Hemispheres, & apres luy auoir tracé
l'Europe, l'Asie, & l'Affrique, ie vins à
nostre Amerique, luy montrant com-
me elle est vne grande Isle, ie luy d'écri-
uy la costede l'Acadie, la grande Isle
de Terre-neufue, l'entrée & golfe de
nostre grand fleue de saint Laurens,
les peuples qui habitent ses riuës, le
lieu où nous estions pour lors, ie montay
iusques aux Algonquains, aux Hiro-
quois, aux Hurons, à la nation neu-
tre, &c. luy designant les endroits plus
& moins peuplez, ie passay à la Floride,
au Perou, au Brasil, &c. Iluy parlant en
mon jargon de ces contrées le mieux
qu'il m'estoit possible, il m'interrogea
plus

plus particulièrement des pais dont il a connoissance , puis m'ayans escouté fort patiemment, il s'escria prononçant vne de leurs grandes admirations *Amonitatinanionikhi* ! Ceste robe noire dit vray ! parlant à vn vieillard qui me regardoit, puis se tournant deuers moy il me dit, *nicanis*, mon bien aymé tu nous donne en verité de l'admiration, car nous connoissons la plus part de ces terres & de ces peuples, & tu les a descrit comme ils sont, i'insiste là dessus, comme tu vois que ie dis vray parlant de ton pays, aussi dois-tu croire que ie ne mens pas parlant des autres, ie le croy ainsi, me repartit-il, ie poursuy ma pointe, comme ie suis veritable en parlant des choses de la terre, aussi tu dois te persuader que ie ne voudrois pas mentir quand ie te parle des choses du Ciel, & partant tu dois croire ce que ie t'ay dit de l'autre vie: il s'arresta vn peu de temps tout court, puis ayant vn peu pensé à part soy, le te croiray, dit-il quand tu sçauras bien parler, nous auons maintenant trop de peine à nous faire entendre.

Il m'a fait mille autres questions, du Soleil, de la rondeur de la terre, des Antipodes, de la France, & fort souvent il me parloit de nostre bon Roy, il admiroit quand ie luy disois que la France estoit remplie de Capitaines, & que le Roy estoit le Capitaine de tous les Capitaines, il me prioit de le mener en France pour le voir, & qu'il luy feroit des presens, ie me mis à rire luy disant que toutes leurs richesses n'estoient que pauureté à comparaison des grandeurs du Roy, le veux dire, me fit-il, que ie feray des presens à ceux de sa suite, pour luy ie me contenteray de le voir, il racontoit par apres aux autres ce qu'il m'auoit ouy dire. Il me demanda vne autrefois s'il y auoit de grands faults dans la mer, c'est à dire des cheutes d'eau, il y en a beaucoup dans les fleuves de ce pais cy, vous verrez vne belle riuere coulant fort doucement tomber tout à coup dans vn lit plus bas, les terres ne s'abbaisant pas également, mais comme par degrez en certains endroits, nous voyons vn de ces sauts proche de Kebec nommé le saut de

Montmorency , c'est vne riuere qui vient des terres, & qui se precipite de fort haut dans le grand fleuve de saint Laurens, les riuers qui le bornent estans fort releuées en cét endroit: Or quelques Sauuâges croyoient que la mer a de ces cheutes d'eau dans lesquelles se perdent quantité de nauires ie luy ostay cét erreur, ces inegalitez ne se retrouuans point dans l'Ocean.

Le vingt-troisiesme de Mars nous repassames le fleuve *Capititetchioneth*, que nous auions passé le troisiemes de Decembre.

Le trentiesme du mesme mois, nous vinsmes cabaner sur vn fort beau lac, en ayant passé vn autre plus petit en nostre chemin, ils estoient encore autant glacez qu'au milieu de l'hyuer, mon hoste me consoloit icy me voyant fort foible & fort abbatu, ne t'attriste point, me disoit-il, si tu t'attriste tu seras encore plus malade, si ta maladie augmente tu mourras, considere que voicy vn beau pays, ayme-le, si tu l'ayme, tu t'y plairas, si tu t'y plais tu te resioüiras, si tu te resioüis tu guariras, ie

308 *Relation de la Nouvelle France,*
prenoys plaisir d'entendre le discours de
ce pauvre barbare.

Le premier iour d'Auril nous quittas-
mes ce beau lac & tirasmes à grande
erre vers nostre rendez vous, nous pas-
sames la nuit dans vn meschant trou
enfumé & dès le matin continuaumes
nostre chemin faisant plus en ces
deux iournées que nous n'auions faict
encinq, Dieu nous fauorisa d'vn beau
temps : car il gela bien fort, & l'air
fut serain, s'il eust fait vn degel com-
me les iours precedens, & que nous
eussions enfoncé dans la neige, com-
me quelques fois il nous est arriué, ou
il m'eust fallu traïsnier, ou ie fusse de-
meuré en chemin tant i'estois mal. Il
est bien vray que la nature a plus de
force qu'elle ne s'en fait accroire, ie
l'experimentay en ceste iournée en la-
quelle i'estois si foible, que m'asseant
de temps en temps sur la neige pour
me reposer, tous les membres me trem-
bloient, non pas de froid, mais par vne
debilité qui me causoit vne sueur au
front. Or comme i'estois alteré vou-
lant puiser de l'eau dans vn torrent

que nous rencontraſmes, la glace que ie caſſois avec mon baſton tomba deſſous moy, & fit vn grand eſcarre: quand ie me vis avec mes raquettes aux pieds ſur ceſte glace flottante ſur vne eau fort rapide, ie ſautay pluſtoſt ſur le bord du torrent, que ie n'euy conſulté ſi ie le deuois faire, & la nature qui ſuoit de foibleſſe trouua aſſez de force pour ſortir de ceſte grande eau n'en voulant pas tant boire à la fois, ie n'eus que la peur d'vn peril qui fut pluſtoſt eſuité que reconnu.

Le danger paſſé ie pourſuiuis mon chemin aſſez lentement, auſſi ne pouois-ie pas eſtre bien fort, car outre la maladie qui ne m'auoit point quitté parfaitement depuis le dernier iour de Ianuier, ie ne mangeois ces derniers iours que trois bouchées de boucan le matin, & cheminois quaſi tout le reſte du iour ſans autre rafraichiffement qu'vn peu d'eau quand i'en pouois rencontrer. Enfin i'arriuay apres les autres ſur les riuers du grand fleuue, & trois iours apres no-

310 *Relation de la Nouvelle France,*
stre arriuée, sçauoir est le quatriesme
du mesme mois d'Auril nous fismes
nostre vingt-troisiesme station allant
planter nostre cabane dans l'Isle où
nous auions laissé nostre Chaloupe,
nous y fismes tres-mal logez: car ou-
tre que le Sorcier s'estoit remis avec
nous, nous estions si remplis de fu-
mée que nous n'en pouuions plus,
d'ailleurs le grand fleuve estant icy fa-
lé, & l'Isle n'ayant aucune fontai-
ne nous ne beuions que des eaux de
neige, ou de pluye encore tres fa-
le. Je ne fis pas longsejour en ce lieu,
mon hoste voyant que ie ne guerissois
point, prit resolution de me remener en
nostre maisonnette, le Sorcier l'en vou-
lut detourner, mais ie rompis ses me-
nées, i'obmets mille particularitez pour
tirer à la fin.

Le cinquiesme du mois d'Auril,
mon hoste, l'Apostat, & moy, nous
embarquasmes dans vn petit canot
pour tirer à Kebec sur le grand fleu-
ue, apres auoir pris congé de tous les
Sauuages: or commē il faisoit encore
froid nous ne fismes pas loin que

nous trouuâmes vne petite glace formée pendant la nuit, qui seruoit de superficie aux eaux, voyant qu'elle s'estendoit fort loing, nous donnons dedans, l'Apostat qui estoit deuant, la brisant avec son auiron : or soit qu'elle fut trop trenchante, ou l'écorce de nostre gondole trop foible, il se fit vne ouuerture qui donna entrée à l'eau dans nostre canot & à la crainte dans nostre cœur, nous volla aussi tost tous trois en action, mes deux Sauvages de ramer, & moy de ietter l'eau, nous tirons à force de rames dans vne Isle que nous rencontraâmes fort à propos, & mettant pied à terre les Sauvages empoignent leur canot, le tirent de l'eau, le renuersent, battent leur fusil, font du feu, recousent l'escorce fendue, y appliquent de leur bray, qui est vne espece d'encens qui decoule des arbres, remettent le canot à l'eau, nous nous rembarquons & continuons nostre chemin: ie leur dy voyant ce peril que s'ils croyoient rencontrer souuent de ces glaces tran-

312 *Relation de la Nouvelle France,*
chantes, qu'il valloit mieux retourner
d'où nous estions partis, & attendre
que le temps fut plus chaud, il est vray
me fit mon hoste que nous auons pen-
sé perir, si l'ouuerture eust esté vn peu
plus grande c'estoit fait de nous; pour-
suiuons neantmoins nostre chemin
ces petites glaces ne m'estonnent pas.
Sur les trois heures du soir nous ap-
perceusmes deuant nous vn banc de
glaces espouuentables qui nous bou-
choit le chemin, s'estendant au tra-
uers de ce fleue à plus de quatre
lieuës loin: nous fusmes vn peu estor-
nez, mes gens ne laissent pas pour-
tant de les aborder ayant remarqué
vne petite esclaircie, ils se glissent là
dedans faisant tournoyer nostre peti-
te gondole, tantost d'vn costé & puis
tantost de l'autre pour gagner touf-
jours pais, en fin nous trouuasmes ces
glaces si fort serrées qu'il fut impossi-
ble d'auancer ny de reculer, car le
mouuement de l'eau nous enferma de
routes parts, au milieu de ces glaces
s'il y fut suruenu vn vent vn peu vio-
lent nous estions froissez & brisez &

nous & nostre canot comme le grain entre les deux pierres du moulin, car figurez-vous que ces glaces sont plus grandes & plus espaisſes que les meules & la tremuë tout ensemble, mes Sauvages nous voyant si empressez fautent de glaces en glaces comme vn escrieux d'arbres en arbres, & les repoussant avec leurs auiros font passage au canot dans lequel y'estois tout seul plus prest de mourir par les eaux que de maladie, nous combatismes en cette sorte iusques à cinq heures du soir que nous prismes terre: ces barbares font tres habiles en ces rencontres, ils me demandoient par fois dans la plus grande presse des glaces si ie ne craignois point, veritablement la nature n'ayme point à iouier à ce jeu là, & leurs sauts de glaces en glaces me sembloient des sauts perilleux & pour eux & pour moy; veu-mêmes que leur pere, à ce qu'ils me disoient, s'est autrefois noyé en semblable occasion. Il est vray que Dieu dont la bonté est par tout aymable, se trouue aussi bien dessus les eaux

314 *Relation de la Nouvelle France,*
& parmy les glaces que dessus la terre,
nous eschappasmes encore de ce dan-
ger qui ne leur sembla pas si grand que
le premier.

Arriuez que nous fusmes à terre no-
stre maison fut de nous coucher au
pied d'un arbre, nous mangeasmes vn
peu de boucan, beusmes vn peu d'eau
de neige fonduë, ie fis mes petites prie-
res & me couchay aupres d'un bon feu
qui contrequarra la gelée & le froid de
la nuit.

Le lendemain nous nous embarquas-
mes de bonne heure, la marée qui nous
auoit amené ces armées de glaces les
porta la nuit d'un autre costé, nous
fismes donc quelque chemin deliurés
de cette importunité, mais le vent s'a-
nimant & nostre petite gondole, com-
mençant à dancier sur les vagues nous
nous iettasmes incontinent à terre.
I'auois prié mes gens de prendre avec
eux des escorces pour nous faire la
nuit vne cabane & des viures pour
quelques iours n'estant pas asseurez
du retardement que le mauuais temps
nous pourroit apporter, ils ne firent

ny l'un ny l'autre , si bien qu'il fallut
coucher à l'air , & manger en qua-
tre iours les viures d'une iournée , ils
s'attendoient d'aller à la chasse , mais
les neiges se fondans ils ne pou-
voient courre , le temps faisant mi-
ne de s'appaiser nous nous rembar-
quasmes , mais à peine auions nous
faict trois lieuës que le vent se ren-
forçant nous va ietter dans des gla-
ces que la marée nous ramenoit , &
nous d'enfiler viste un petit ruisseau,
de sauter tous trois sur ces grandes
glaces qui estoient aux bords , & de
gagner la terre , nos Sauvages por-
tant sur les espaules nostre nauire d'é-
corce.

Nous voila donc logez à une poin-
te de terre exposée à tous vents, nous
mettons nostre canot derriere nous
pour nous abrier , & comme nous
craignons la pluye ou la neige mon
hoste iette une meschante peau sur
des perches , & voila nostre maison
faicte. Les vents furent si violens tou-
te la nuit qu'ils nous penserent en-
leuer nostre canot , le lendemain la

316 *Relation de la Nouvelle France,*
tempeste continuant dessus l'eau, mes
gens n'ayant dequoy manger vont à
la chasse par vn tres mauuais temps,
le Renegat ne prit rien, mon hôte
rapporta vn perdreau qui nous seruit
de deieusner, de dîner, & de soup-
per, vray que i'auois mangé quelques
fucilles de fraisiens, que la terre nou-
uellement descouuerte de neige en
quelques endroits me donna, nous
passasmes donc cette iournée sans
faire chemin, la nuit les tempestes,
les foudres de vent, & le froid nous
assaillirent avec telle furie qu'il fallut
ceder à la force, nous estions cour-
chez à platte terre, car ils n'auoient
pas pris la peine de la couvrir de
branches de pin, nous nous leuâs-
mes tout glassez pour entrer dans le
bois & emprunter des arbres l'abry
contre le vent & le couuert contre
le Ciel, nous fîmes vn bon feu, &
nous nous enaormismes sur la terre
encore toute humide pour auoir ser-
uy de liêt à la neige peut-estre la nuit
precedente, Dieu soit beny sa prou-
idence est adorable, nous mettions ce

iour & ceste nuit dans le catalogue des iours & des nuits mal-heureux, & ce nous fut vn temps de bon-heur, car si ces tempestes & ces vents ne nous eussent tenus prisonniers sur terre pendant qu'ils escartoient les glaces les poussant à val la riuere, elles se fussent reserrées au trauers des Isles où nous deuions passer, & nous eussent fait mourir de trop boire ecrasant nostre canot, ou de trop peu manger, nous-arrestans dans quelque Isle deserte. Bref si nous fussions eschappez e'eust esté à grand peine, de plus i'estois si debile & si malade quand ie m'embarquay, que si i'eusse preueu les trauaux du chemin i'aurois creu deuoir mourir cent fois, & neantmoins Nostre Seigneur commença à me fortifier dans ces difficultez, en forte que i'ayday mes Sauvages à ramer notamment sur la fin de nostre voyage.

Le iour qui suiuit ces tempestes paroissant encor animé de vents, mon hoste & l'Apostat s'en allerent à la chasse, vne heure apres leur depart le

318 *Relation de la Nouvelle France,*
Soleil paroist beau, l'air serein, les
vents s'appaissent, les vagues cessent,
la mer se calme, en vn mot il abonit
pour parler en matelot, me voila bien
en peine de vouloir suiure mes Sau-
uages à la trace pour les appeller,
c'estoit mettre vne tortuë apres des
leuriers, ie iette les yeux au Ciel com-
me au lieu de refuge, les abbaissant
vers la terre ie vy mes gens courre
comme des cerfs sur l'orée du bois, ti-
rans vers moy, aussi-tost ie me leue
portant nostre petit bagage vers la
riuiere, mon hoste arriuant *eco, eco, pou-*
sitan, poussitan, viste, viste, embarquons
nous, embarquons nous, plustost fait
qu'il n'est dit, le vent & la marée
nous fauorisent, nous allons à rames
& à voile, nostre petit vaisseau d'es-
corce fendant les ondes d'vne vites-
se incomparable, nous arriuasmes
en fin sur les dix heures du soir à la
pointe de la grande Isle d'Orleans,
il n'y auoit plus que deux lieuës iuf-
ques à nostre petite maison, mes gens
n'auoient point mangé tout le iour,
ie leur donne courage, nous nous

efforçons de passer outre , mais le courant de la marée qui descendoit encor estant fort rapide, il fallut attendre le flot pour trauerfer la grande riuere , nous entraſmes cependant dans vne anse de terre, & nous nous endormis sur le sable au pres d'vn bon feu que nous allumasmes.

Sur la minuit le flot retournant nous nous embarquasmes , la Lune nous éclairant , le vent & la marée nous faisoient voler , mon hoſte n'ayant pas voulu tirer du costé que ie luy dis , nous pensasmes nous perdre dans le port , car comme nous vinsmes pour entrer dans nostre petite riuere nous la trouuasmes encore toute glacée , nous voulusmes approcher du riuage , mais le vent y auoit rangé vn grand banc de glace , qui se choquoient les vnes les autres nous menaçoient de mort si nous les abordions , si bien qu'il fallut tourner bride , mettre le cap au vent & se roidir contre la marée , c'est icy que ie vy les vaillances de mon hoſte , il s'e-

320 *Relation de la Nouvelle France,*
estoit mis deuant comme au lieu le
plus important dans les grands pe-
rils, ie le voyois au trauers de l'ob-
scurité de la nuit qui nous donnoit
de l'horreur & augmentoit nostre
danger, bander ses nerfs, se roidir
contre la mort, tenir nostre petit
canot en estat dans des vagues capa-
bles d'engloutir vn grand vaisseau,
ie luy eue *Nicamis ou abichtigouetaxhi*
ou abichtigouetakhî, mon bien-aymé à
Kébec, à Kébec, tirons là. Quand
nous vismas à doubler le sauto Ma-
telot, c'est le detour de nostre riuie-
re dans le grand fleuve, vous l'eus-
siez veu ceder à vne vague, en cou-
per vne autre par le milieu, éviter
vne glace, en repousser vne autre,
combattre incessamment contre vn
furieux vent de Nordest qu'il auoit en
reste.

Ayans euité ce danger nous voulu-
mes aborder la terre, mais vne armée de
glaces animée par la fureur des vents
nous en deffendoit l'entrée: nous allés
donc iusques deuant le fort costoyant
le riuage, cherchant dans les tenebres
vn

vn petit iour ou vne petite eclaircie
 parmy ces glaces ; mon hoste ayant ap-
 perceu vn rerin ou detour qui est au bas
 du fort, où les glaces ne branloiet point
 pour estre à l'abry du vent, en detourne
 avec son auiron trois ou quatre furieu-
 ses qu'il rencontre, & vous iette là de-
 dans, il saute viste hors du Canot, crai-
 gnant le retour des glaces ; criant *Capa-
 tau*, des embarquons nous ; le mal estoit
 que les glaces estoient si hautes & si
 épaisses sur le riuage, qu'à peine y pou-
 uois-ie atteindre avec les mains ; ie ne
 sçauois à quoy m'aggraffer pour sortir
 du Canot, & monter sur ces riuages gla-
 cées ; ie prends mon hoste par le pied
 d'vne main, & de l'autre vn coing de
 glace que ie rencontre, & ie me iette en
 sauueté, vn avec les deux autres, vn
 lourdaut deuiet habille homme en ces
 occasions : estant sorty du Canot, ils
 l'enleuent par les deux bouts, & le met-
 tent en lieu d'assurance : cela fait nous
 nous regardons tous trois, & mon hoste
 reprenant son haleine, me dit, *nicanis kbe-
 gat nipiaco*, mon grand amy, nous auons
 pensé mourir ; il auoit encore horreur,
 de la grandeur du peril. Il est vray que

324 *Relation de la Nouvelle France,*
s'il n'eust eu des bras de Geant (il est
hōme grand & puissant & d'une indu-
strie non commune, ny aux François ny
aux Sauvages,) ou vne vague nous eust
englouty, ou le vent nous eust renuer-
sé, ou vne glace nous eust escrasé, disons
plustost que si Dieu n'eust esté nostre
Nocher, les ondes qui battent les riués
de nostre demeure auroient esté nostre
sepulchre. De verité quiconque habite
parmy ces peuples, peut bien dire avec
le Roy Prophete, *anima mea in manibus
meis semper*: depuis peu vn de nos Fran-
çois s'est noyé en semblable occasion, &
encore moindre, car il ny auoit plus de
glaces.

Estant échappé de tant de perils,
nous trauersâmes nostre riuere sur la
glace, qui n'estoit point encore partie;
& sur les trois heures apres minuit, le
Dimanche de Pasques fleurie 9. d'Auril,
ie r'entray dans nostre petite maison-
nette, Dieu sçait avec quelle ioye de
part & d'autre, ie trouuay la maison
remplie de paix & de benediction, tout
le monde en bonne santé par la grace de
nostre Seigneur. Monsieur le Gouver-
neur sçachant mon retour, m'enuoya

deux des principaux de nos François pour sçauoir de ma santé, son affection nous est tres sensible; l'un des chefs de l'ancienne famille du pays accourut aussi pour se resioüyr de mon retour, ils auoient connu par le peu de neige qu'il y a eu cét Hiuer, moins rigoureux que les autres, que les Sauvages & moy par consequent estions pressez de la faim; c'est ce qui en resioüit quelques-uns iusques aux larmes, me voyant reschappé d'un si grand danger; nostre Seigneur soit beny dans les temps & dans l'eternité.

J'ay bien voulu d'escrire ce voyage; pour faire voir à V. R. les grands travaux qu'il faut souffrir en la suite des Sauvages, mais ie supplie pour la dernière fois ceux qui auroient enuie de les ayder, de ne point prendre l'espouuente, non seulement pource que Dieu se faiët sentir plus puïssamment dans la disette, & dans les delaissemens des creatures, mais aussi pource qu'il ne sera plus de besoin de faire ces courses, quand on aura la connoissance des langues, & qu'on les aura reduïtes en preceptes: J'ay rapporté quelques particularitez

324 *Relation de la Nouvelle France,*
qui se pouuoient obmettre, i'en ay passé
beaucoup sous silence, qu'on auroit
peu lire avec plaisir, mais la crainte d'e-
stre long, & mon peu de loisir, me fait
tomber dans le desordre; il est vray que
i'escriis à vne personne, *quæ ordinabit me
charitatem*, les autres qui verront cette
Relation par son entremise, me feront
la mesme faueur. Je dirois volontiers ces
deux mots, à quiconque lira ces escrits,
ama & fac quod vis, retournons à nostre
journal.

Le 31. de May, arriua vne chaloupe
de Tadoussac, qui apportoit nouvelle
que trois vaisseaux de Messieurs les As-
sociez estoient arriuez, deux estoient
dans le port, & le troisieme au Moulin
Bande, c'est vn lieu proche de Tadou-
sac, que les François ont ainsi nommé:
on attendoit le quatrieme, dans lequel
commandoit Monsieur du Plessis, gene-
ral de la flotte, qui vint bien-tost apres,
& louia grandement le Capitaine Bon-
temps, pour s'estre rendu fort recom-
mandable en la prise du nauire Anglois,
dont i'ay parlé cy-dessus; si tost que ces
bonnes nouvelles furent portées à M^o-
sieur de Champlain, comme il n'obmer

aucune occasion de nous tesmoigner son affection, il nous en fit donner aduis par homme exprés, nous enuoyans en outre les lettres du R. P. L'allement, qui m'escriuoit qu'il estoit arriué avec N. F. Iean Ligeois en bonne santé, & qu'au premier vent il feroit des nostres; il est ai é à conjecturer avec quelle ioye nous benismes & remercialmes nostre Seigneur de ces bonnes & si fauorables nouvelles; il arriua deux iours apres dans la barque que commandoit Monsieur Castillon, qu'on dit s'estre fort bien comporté en la prise del' Anglois.

Le quatriéme iour de Iuin Feste de la Pentecoste, le Capitaine de Nesle arriua à Kebec, dans son vaisseau estoit Monsieur Giffard, & toute sa famille, composée de plusieurs personnes qu'il ameine, pour habiter le pays, la femme s'est montrée fort courageuse à suiure son mary: elle estoit enceinte quand elle s'embarqua; ce qui luy faisoit apprehender ses couches, mais nostre Seigneur la grandement fauorisée, car huit iours apres son arriué, sçauoir est le Dimanche de la saincte Trinité, elle s'est deliurée fort heureusement d'vne fille qui se porte

520 *Rélation de la Nouvelle France,*
fort bien, & que le Pere Lallemand bap-
tisa le lendemain.

Le 24. du mesme mois, feste de S. Iean Baptiste, le vaisseau de l'Anglois commandé par le Capitaine de Lormel, monta iusques icy, & nous apporta le P. Jacques Buteux en assez bonne santé, Monsieur le General nous honorant de ses lettres, me manda que ce bon Pere auoit esté fort malade pendant la trauersee, & le Pere nous dit qu'il auoit esté secouru & assisté si puissamment, & si charitablement de Monsieur le General & de son Chirurgien, qu'il en restoit tout confus, maintenant il se porte mieux que iamais il n'a fait.

Le premier de Iuillet le P. Brebœuf & le P. Daniel partirent dans vne barque, pour s'en aller aux trois Riüieres, au deuant des Hurons, la barque alloit commencer vne nouvelle habitation en ce quartier là, le P. Dauost qui estoit descendu de Tabouffac, pour l'assistance de nos François, suiuit nos Peres trois iours apres, en la compagnie de Monsieur le General, qui se vouloit trouuer à la traite avec ces peuples. Ils attendirent là quelque temps les Hurons, qui ne sont point

descendus en si grand nombre cette année qu'à l'ordinaire, à raison que les Hiroquois estans aduertis que cinq cens hommes de cette nation tiroient en leur pays, pour leur faire la guerre, leur allerent au deuant au nombre de quinze cens dit on, & ayant surpris ceux qui les vouloient surprendre: ils en ont tué environ deux cens, & pris plus d'une centaine de prisonniers, dont Louys Amantacha est du nombre: on disoit que son pere estoit mis à mort, mais le bruit est maintenant qu'il s'est sauué des mains de l'ennemy. On nous rapporte que ces In enquois triomphans ont renuoyé quelques Capitaines aux Hurons pour traiter de paix, retenans par deuers eux les plus apparens, apres auoir cruellement massacré les autres.

Cette perte a esté cause que les Hurons sont venus en petites troupes, au commencement ils ne sont descendus que sept Canots: Le Pere Brebœuf en ayant eu nouvelle, les aborde, & fait tout ce qu'il peut pour les engager à le receuoir, & ses compagnons, & les porter en leur pays, ils s'y accordent volontiers. Là des-

328 *Relation de la Nouvelle France*,
sus vn Capitaine Algonquain, nommé la
Perdrix, qui demeure en ville, fit vne
harangue, par laquelle il recomman-
doit qu'on n'embarquast aucun Fran-
çois: Voila les Hurons qui doiuent pas-
ser par le pays de ce Capitaine, à leur re-
tour entierement refroidis: sur ces en-
trefaites arriue Monsieur du Plessis,
tout cecy se passoit en vn lieu nommé
les trois Riuieres, trente lieues plus haut
que Kebec: comme il desiroit ardem-
ment que nos Peres penetraissent dans
ces nations, il fit assembler les Algon-
quais ^{le} Conseil, notamment ce Capi-
taine ^{pour} luy faire rendre raison de sa
deffence; ~~il~~ en apporte plusieurs, on luy
satisfaiçt sur le châp, il insistoit, comme
ie le conjecture, des lettres du Pere Bre-
bœuf, sur le desordre qui arriueroit, au
cas que quelque François mourut aux
Hurons; on luy repart que les Peres n'e-
stans point en son pays, la paix entre les
François, & ses Compatriotes, ne seroit
point rompue, quoy qu'ils mourussent
d'vne mort naturelle ou violente. Voila
les Algonquains contents: mais les Hu-
rons commencerent à s'excuser sur leur

petit nombre , qui ne sçauroit passer tant de François sur la petitesse de leurs Canots, & sur leurs maladies; en vn mot ils eussent bien voulu embarquer quelques François bien armez, mais non pas de ces longues robbes, qui ne portent point d'arquebuses. Monsieur du Plessis presse tant qu'il peut, prend nostre cause en main, on trouue place pour quelques vns; vn certain Sauvage s'adresse au Pere, & luy dit, fais moy traiter mon petun pour de la porcelaine, & mon Canot estant deschargé; ie prendray vn François, le Pere n'en auoit point, mais Monsieur du Plessis sçachât cela, & Monsieur de l'Espinaÿ acheterent ce petun; voila donc place pour six personnes, quand se vint à s'embarquer, les Sauvages qui estoient malades en effect, disent qu'ils n'en sçauoient porter que trois, deux ieunes hommes François, & vn Pere; les Peres promettēt qu'ils rameneront, ils font des presents, Monsieur du Plessis en fait aussi, insiste tant qu'il peut, ils n'en veulent point receuoir dauantage.

Le Pere Brebœuf a recours à Dieu,

voicy comme il parle en sa lettre : Iamais ie ne veys embarquement tant balotté & plus trauersé par les menées, comme ie croy, de l'ennemy commun du salut des hommes, c'est vn coup du Ciel que nous soyons passés outre, & vn effect du pouuoir du Glorieux sainct Ioseph, auquel Dieu m'inspira dans le desespoir de toutes choses, de promettre 20. sacrifices en son honneur; ce veu fait, le Sauvage qui auoit embarqué Petit Pré, l'vn de nos François, le quitta pour me prendre, veu mesme que Monsieur du Plessis insistoit fort que cela se fist. Et ainsi le Pere Brebœuf, le Pere Daniel, & vn ieune homme nommé le Baron, furent acceptez de ces Barbares qui les portent en leur pays dans des Canots d'escorce. Restoient le Pere Dauost, & cinq de nos François, ne demandez pas si le Pere estoit triste: voyant partir ses compagnons sans luy, & sans quasi rien porter des choses necessaires pour leur vie, & pour leurs habits: De verité ils ont monstré qu'ils auoient vn grand cœur ! car le desir d'entrer dans le pays de la Croix, leur fit quitter leur petit bagage, pour ne point charger

leurs Sauvages qui setrouuoient mal, se contentants des ornements de l'Autel, & se confiant du reste en la prouidence de nostre Seigneur, leur depart des trois Riuieres fut si precipité, qu'ils ne peurent pas nous rescrire : mais estant arriuez au l'og Sault, à quelque quatre vingts lieuës de Kebec, & rencontrant des Hurons qui descendoient, ils nous enuoyèrent quelques lettres, dans l'vne desquelles le Pere Brebœuf ayant raconté les difficultez de son embarquement, parle ainsi : Je prie V. R. de remercier, mais de bonne façon M. du Plessis, auquel apres Dieu nous deuõs certes grandement en nostre embarquement : car outre les presents qu'il a fait aux Sauvages, tant publics que particuliers, & la Porcelaine qu'il a traittée, il a tenu autant de conseils que nous auons desiré, il nous aourny de viures au depart, & nous a honorez de plusieurs coups de Canon; & le tout avec vn grand soing & vn tesmoignage d'vne tres-particuliere affection.

Nous nous en allons à petites iournées bien sains, quand à nous, mais nos Sauvages sont tous malades, nous ramons

continuellement, & ce d'autant plus que nos gens sont malades pour Dieu & pour les âmes rachetées du sang du Fils de Dieu, que ne faut-il faire: tous nos Sauvages s'ont très-côtents de nous, & ne voudroient pas en avoir embarqué d'autres; ils disent tant de bien de nous à ceux qu'ils rencontrent, qu'ils leurs persuadent de n'en embarquer point d'autres, Dieu soit beny. V. R. excuse à l'écriture & l'ordre, & le tout: nous partons si matin, gistons si tard, & ramons si continuellement, que nous n'avons quasi pas le loisir de satisfaire à nos prières; de sorte qu'il m'a fallu achever la présente à la lueur du feu, ce sont les propres paroles du Pere, qui adjouste en un autre endroit, que les peuples par où ils passent sont quasi tous malades, & meurent en grand nombre Il y a eu quelque espece d'Epidémie cette année, qui s'est mesme communiquée aux François, mais Dieu mercy personne n'en est mort, c'estoit vne façon de rougeolle, & vne oppression d'estomach; reuenons aux trois Riuieres.

Ceux qui attendoient quelque autre occasion pour s'embarquer, furent con-

solez par la venuë de trois Canots, dans lesquels Monsieur du Plessis fit embarquer le Pere Dauost, & deux de nos François, avec vne vigilance incomparable, comme n'escrit le Pere. A quelque temps de là vindrent encore d'autres Hurons, il plaça dans leurs Canots & hommes & bagage; en vn mot tout ce qui restoit, si bien que trois de nos Peres, & six de nos François, sont montez aux Hurons.

Ils ont trois cents lieuës à faire dans des chemins qui font horreur à en ouyr parler les Hurons, avec lesquels ils vous cachent de deux iours en deux iours de leur farine pour manger au retour, il n'y a point d'autres hostelleries que ces cachettes, s'ils manquent à les retrouver, où si quelqu'vn les desrobe, car ils sont larrons au dernier point, il se faut passer de manger, s'ils les retrouuent; ils ne font pas pour cela grande chere, le matin ils detrempent vn peu de cette farine avec de l'eau, & chacun en mange environ vne ecuellée; là dessus ils iouent de leur auiron tout le iour & sur la nuit: ils mangent comme

au point du iour, c'est la vie que doiuent mener nos Peres iusques à ce qu'ils soient arriués au país de ces barbares, où estants, ils se feront bastir vne maison d'escorce, dans laquelle ils viuront de bled & de farine d'inde, de poisson en certain temps: pour la chair, comme il ny a point de chasse où ils sont, ils n'en mangent pas six fois l'an, s'ils ne veulent manger leurs chiens, comme fait le peuple qui en nourrit, comme on fait des moutons en Frâce; leur boisson c'est de l'eau. Voila les delices du país, pour les sains & pour les malades, le pain, le vin, les diuerses sortes de viandes, les fruits, & mille raffraichissements qui s'õt en France, ne sont point encore entrés dans ces contrées.

La mōnoye d'õt ils acheteront leurs viures, leur bois, leur maisõ d'écorce, & autres necessités, sont des petits canons ou tuiaux de verre, descouteaux, des alesnes, des castelognes, des chaudières, des haches: & choses semblables, c'est l'argent qu'il faut porter avec soy: si la paix se fait entre les Hurons, & les Hiroquois, ie preuoy vne grande porte ouuerte à l'E-

évangile, nous dirons alors avec ioye & avec tristesse *messes, quidem multa operarij vero pauci*: car on vera la disette de personnes qui entendent les langues. J'apprend qu'en 25 ou 30 lieuës de pays qu'occupent les Hurons, d'autres en mertent bien moins; il se trouue plus de trente mille ames, la nation Neutre est bien plus peuplée, les Hiroquois le sont grandement, les Algonquains ont vn pays de fort grande estenduë. Je ne souhaitterois maintenant que cinq ou six de nos Peres en chaqu'vne de ces nations, & cependant ie n'oserois les demander quoy que pour vn qu'on desire, il s'en presente dix tous prests de mourir dans ces croix: mais j'apprend que tout ce que nous auons en France pour cette mission est peu: comme dont prendrons nous les enfans, notamment de ces nations peuplées, pour les nourrir & les instruire, las! faut il que les biens de la terre, empeschent les biens du Ciel! que n'auons nous tant seulement les mies de pain qui tombent de la table des riches du monde, pour donner à ces petits enfans! Je ne me plains

point, ie ne demande rien à qui que ce soit : mais ie ne puis tenir mes sentimens, quand ie voy que la fange (que font autres choses les biens d'icy bas) empesche que Dieu ne soit conneu & adoré de ces peuples. Et si quelqu'un trouue estrange que ie parle en cette sorte, qu'il vienne, qu'il ouure les yeux, qu'ils voyent ces peuples crier apres le pain de la parole de Dieu, & s'il n'est touché de compassion, & s'il ne crie plus haut que moy, ie me condamray à vn perpetuel silence.

Le troisieme d'Aoult Monsieur de Champlain retournant des trois Riuieres où il estoit allé apres le depart de nos Peres, nous dit qu'un truchement François pour la nation Algonquine venant d'avec les Hurons, auoit rapporté nouvelle que le Pere Brebeuf souffroit grandement, que ses Sauvages estoient malades, qu'il ramoit incessamment pour les soulager : que le Pere Daniel estoit mort de faim, où en grand danger d'en mourir, à raison que les Sauvages qui l'ont embarqué quittans le chemin ordinaire où ils auoient faict les chaches
de

de leurs viures, auoient tiré dans les bois, esperant trouuer vne certaine nation qui leur dōneroit à manger, mais n'ayant point trouué ce peuple errant quis'estoit transporté ailleurs, on conjecture qu'ils sont tous, Sauvages & François en danger de mort; veu mesmement qu'il n'y a point de chasse en ce quartier là, & que la pluspart de ces Barbares sont malades, Dieu soit beny de tout. Ceux qui meurent allants au martyre, ne laissent pas d'estre martyrs. Quand au Pere Dauost, il se porte bien; mais les Sauvages qui le menent luy ont destrobé vne partie de son bagage; i'ay desia dit qu'estre Huron & Larron, ce n'est qu'une mesme chose; voila ce qu'a rapporté ce truchement. Les Peres nous escrirons l'an qui vient, s'il plaist à Dieu, toutes les particularitez de leur voyage, nous ne sçaurions pas auoir de leurs nouvelles deuant ce temps-là: si leur petit equipage est perdu ou volé, ils sont pour beaucoup endurer en ces contrées, si esloignées de tout secours.

Le quatrième, Monsieur du Plessis descendit des trois Riuieres comme ie

l'allay saluër, il me dit qu'il nous amenoit vn petit Sauvage orphelin, nous en faisant present, pour luy seruir de pere; si tost qu'on aura moyen de recueillir ces pauvres enfans, on en pourra auoir quelque nombre, qui seruiront par apres à la conuersion de leurs Compatriottes. Il nous dit encore qu'on traualloit fort & ferme au lieu nommé les trois Riuieres, si bien que nos François ont maintenant trois habitations sur le grand fleue de saint Laurent, vne à Kebec fortifiée de nouueau, l'autre à quinze lieuës plus haut dans l'Isle de sainte Croix, où Monsieur de Champlain a fait bastir le fort de Richelieu. La troisieme demeure se bastit aux trois Riuieres, quinze autres lieuës plus haut, c'est à dire à trentelieuës de Kebec. Incontinent apres le depart des vaisseaux, le Pere Iacques Buteux & moy irons là demeurer pour assister nos François, les nouvelles habitations estant ordinairement dangereuses, ie n'ay pas veu qu'il fut à propos d'y exposer le Pere Charles Lallemant, ny autres, le Pere Buteuxy vient avec moy

pour estudier à la langue.

V. R. connoitra maintenant, que la crainte qu'ont eu quelques vns que l'estranger ne vint vne autre fois rauager le pays, & empescher la conuersion de ces pauures Barbares n'est pas bien fondée: puis que les familles s'habituent icy, puis qu'on y bastit des forts & des demeures en plusieurs endroits, & que Monseigneur le Cardinal fauorise cette entreprise honorable deuant Dieu, & deuant les hommes. Cét esprit capable d'animer quatre corps, à ce que i'aprend, void de bien loing, ie le confesse, mais i'ay quelque creance, qu'il n'attend point de nos Sauuages qui entendent la parole de Dieu, & les veritez du Ciel par son entremise, car c'est luy qui nous a honorez de ses cōmandemens, nous renuoyant en ces contrées avec la bien-veillance de Messieurs les Associez: Je croy, dis-je, qu'il n'attend point de cette vigne, qu'il arrouse de ses soings les fructs quelle luy presentera en terre, & qu'il les goustera vn iour dedans les Cieux. Pleust à Dieu qu'il veist cinq ou six cens Hurons, hommes

grands, forts, & bien-faits, prester l'oreille aux bonnes nouvelles de l'Evangile qu'on leur va porter cette année: Je me figure qu'il honoreroit par fois la nouvelle France d'un de ses regards, & que cette veuë luy donneroit autant de contentement, que ces grandes actions dont il remplit l'Europe; car de procurer que le sang de Iesus-Christ soit appliqué aux ames pour lesquelles il est respandu, c'est vne gloire peu connue des hommes, mais enuieée des grandes intelligences du Ciel & de la terre.

Il est temps de sonner la retraitte, les vaisseaux sont prests à partir, & cependant ie nay pas encore releu ny interponctué cette grãde Relation, qui peut suffir pour trois années: V. R. iugera par la necessité que i'ay eu d'emprunter la main d'autruy, pour luy escrire que ie n'ay pas tout le loisir que ie pourrois desirer. Je ne scay cõme cela se fait, que les nouvelles s'escriuent tousiours avec empressement, aussi n'y recherche-on pas tant de politesse que la verité & la naïfueté, mon cœur a plus parlé que mes leures, & n'estoit la pensée que i'ay,

qu'en escriuant à vne personne, ie parle à plusieurs, il se respandroit bien dauantage.

Encore ce mot, puisque V. R. nous ayme si tendrement, & que ses soins nous viennent si puiffamment secourir iusques au bout du mode, dōnez nous, mon R. P. s'il vous plaist des personnes capables d'apprendre les langues, nous pensions nous y appliquer, cette année, le Pere Lallemant, le Pere Buteux & moy, cette nouvelle habitation nous separe. Qui sçait si le Pere Daniel est encore en vie? & si le Pere Dauost arriuera avec les Hurons: car ses Sauuages ayans commencē à le derober, luy pourrōnt bien iouēr vn autre plus mauuais traitt. Depuis la mort d'vn pauvre miserable François massacré aux Hurons, on a decouuert que ces Barbares auoiēt fait noyer le R. P. Nicolas Relect, tenu pour vn grand homme de bien; tout cecy nous fait voir qu'il est besoing de tenir icy le plus de Peres qu'on pourra; car si par exemple le Pere Brebœuf & moy venions à mourir, tout le peu que nous sçauons de la langue Huron-

342 *Rel. de la Nouel. Fr. en l'année 1634.*
ne & Montaignaise se perdrait, & ainsi
ce seroit toujours à recommencer & à
retarder le fruit que l'on desire recueil-
lir de cette Mission, Dieu suscitera des
personnes qui auront compassion de
tant d'ames, secourras ceux qui vien-
nent chercher parmy tant de dangers;
c'est en luy que nous remercions tous
V.R. de son affection si cordiale, & de
son assistance, la suppliant tres-hum-
blement de se souuenir à l'Autel & à
l'Oratoire de ses enfans, & de ses sub-
jets, notamment de celuy qui en a plus
de besoin; lequel se dira confidem-
ment ce qu'il est de tout son cœur.

MON R. PERE.

Vostre tres-humble & tres-obeissant
seruiteur en N. S. IESVS-CHRIST.

PAVLE IEVNE.

De la petite Maison de N.
Dame des Anges, en la
Nouvelle France, ce 7.
d'Aoust 1634.

*V.R. Nous permettra, s'il luy plait, d'implorer prieres de tous
nos Peres, & de tous nos freres de sa Prouince. Nostre
grand secours doit venir du Ciel.*

4.
nG
à
il-
es
de
n-
rs;
us
de
n.
à
b-
us
m

fant
IST.

rons
ofra